STARFIX

LE MAGAZINE DU CINEMA DE DEMAIN

SUPERMAN III
MONTY PYTHON
CREEPSHOW

APRES E.T.
LE NOUVEAU SPIELBERG :

THE TWILIGHT ZONE

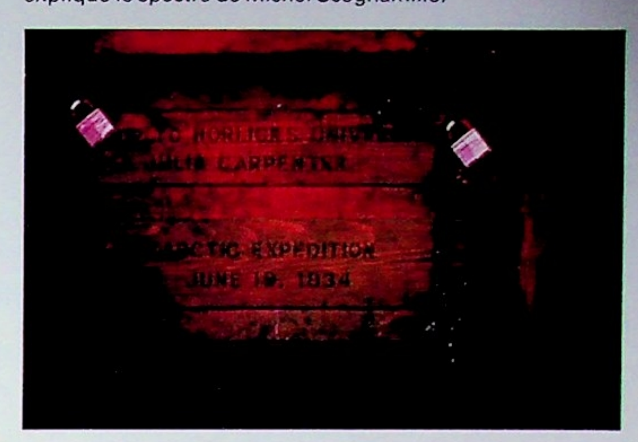


"LA QUATRIEME DIMENSION"

M 2654 - 6 - 15 F   N° 6 - JUILLET 83 - 15 F. MENSUEL

SOMMAIRE





STARFIX N° 6, Mensuel - Dépôt légal Juin 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - Tirage du n° 5 : 100000 exemplaires - **Directeur de publication :** Christophe Gans - **Rédacteur en chef :** Doug Headline - **Secrétaire de Rédaction :** Dominique Monrocq - **Comité de rédaction :** Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Christophe Gans, Doug Headline, Frédéric Albert Levy, Dominique Monrocq, Jérôme Robert - Collaboration : Daniel Bouteiller, Hervé Deplasse, Fred Gordon, Jean-Yves Gaillac, Michel Scognamillo, Renzo Soru, François Truchaud - **Direction Artistique/Maquette :** Katell Postic - **Maquette :** Marie-Noëlle Ywanoff - **Documentaliste :** Daniel Bouteiller - **Attachée de Presse :** Fabienne Renault - Dessinateur : Jacques Terpant - Photocomposition : Photocompo 2000 - Photogravure : Renommée - Imprimé par les presses Montsouris, Massy - Siège social et bureaux de rédactions : 23, rue Vernet, 75008 Paris (Tél. : 720.50.51) - STARFIX, SARL au capital de 20000 F; RC Paris 326.754.157 - Gérant : Edmond Cohen - Promotion : Jean-Noël Raviscioni - Diffusion France : NMPP - Abonnements : au journal - Tarif 1 an (12 N°s) : 140 F. Etranger : ajouter 25 F de port - Tout envoi de textes, documents ou suggestions est vivement encouragé, mais nous ne répondons plus au courrier - N° de commission paritaire 64966 - **Directeur de la publicité :** Jacques Villatte - Assistante : Christine Hamon - Tél. : 720.50.51.

Remerciements : Cannon Group, Cinema International Corporation, Jacques Leitienne, 20th Century Fox, UGC, Rex International Distribution, Warner Bros. Ainsi que : Ryuichi Sakamoto, Michèle Abitbol, Marc Bernard, Denise Breton, Pierre Carboni, Jeanne Charuet, Tom Conti, Michèle Darmon, Caroline Décriem, Marquita Doassans, Fabienne Ferreira, Christine Fontaine, Marie-Christine Fontaine, Agnès Goldman, Alan Howarth, Nagisa Oshima, Jean-Luc Putheaud, Jean-Pierre Roy, Jasmine Ruzza, Jean-Pierre Vincent. **Remerciements Vidéo :** René Chateau Vidéo, Ciné 7, MPM, Manhattan Vidéo, Proserpine, VIP. Warner. Ainsi que : Edith Filipacchi, Françoise Picherot, Francine Poussart, Yvette Calmel Rougerie.



Plusieurs graves sujets s'imposent à mon esprit à l'heure où j'écris ces lignes.
La vilenie des distributeurs vidéo qui pratiquent le "pan-and-scan" et mutilent ainsi des films de valeur aussi sûrement que s'ils coupaient le tiers droit et le tiers gauche de "La Cène" de Léonard de Vinci. La vilenie des distributeurs cinéma qui se refusent à sortir pas mal de films récents inédits et passionnants *(Cannery Row* avec Nick Nolte et Debra Winger ; *Best Little Whorehouse in Texas* avec Burt Reynolds et Dolly Parton ; *Buddy Buddy* de Billy Wilder avec Lemmon et Matthau ; *Le Prisonnier de Zenda* avec Peter Sellers ; *Just a Gigolo* avec Bowie et Marlène Dietrich ; sans oublier notre bon vieux *Videodrome* et quelques dizaines d'autres.). La vilenie des incapables qui se prétendent connaisseurs ou érudits et qui infestent les secteurs professionnels "artistiques" où nous sévissons. La résurgence des contractuelles dans les rues de Paris depuis qu'il fait beau.
Mais de tous ces sujets, je ne vous parlerai par ce mois-ci.
Ce qui est (aujourd'hui encore) d'actualité, c'est le Festival de Cannes. Qui est, comme chacun sait, le meilleur festival de cinéma du monde. Bien sûr, ça ne l'empêche pas d'avoir pas mal de défauts : trop de monde, trop de films qui passent à la même heure dans les endroits différents, trop de navets dans les salles, etc, etc. Et alors ? Vous connaissez un autre endroit où on peut voir jusqu'à 70 films par festival (chiffre réservé aux années fastes) ? Et où tous les dix mètres on tombe amoureux de la plus jolie fille du monde (une différente à chaque fois, bien sûr) ? Et où on peut se trouver en face d'un des Monty Python qui enlève ses chaussettes au beau milieu d'une interview ? C'est le seul endroit où je peux éviter de croiser mon directeur de publication plusieurs jours d'affilée. Ça n'a pas de prix, ça. En plus, à Cannes, il y a les palmiers. Comment prêter la moindre attention au fait que le nouveau Palais des Festivals est une espèce de sorte d'abomination architecturale quand on vit à l'ombre des palmiers ? Cette année, le décor grandiose de Cannes a en plus été le théâtre de sympathiques combats de rue (plutôt légers, faut bien le dire) dont notre as de la photo, Allan Howart, a rapporté des clichés criant de réalisme. Si vous voulez lui envoyer des fleurs (il a reçu un coup de matraque dans les dents), adressez-les à la rédaction qui transmettra.
Bref, Cannes est le terrain rêvé pour l'inattendu.
Découvrir des douzaines de petits films bis ringards (Dan Brady), de dessins animés malsains venus de la république populaire de Chine (Gans), de drames familiaux grecs ou germaniques (Boukrief), de *musicals* punks et de comédies californiennes débiles (Monrocq), et j'en passe ! Voilà un des centres d'échanges culturels les plus intenses de la planète qui ouvre ses portes pendant quelques jours bénis. Cannes n'a pas son pareil.
Et puis c'est aussi le seul Festival au monde à passer deux des plus grands films de ces dix dernières années *(L'Année...* et *Furyo)* et à ne leur attribuer aucune récompense, même pas le prix de la plus belle coupe de cheveux à Ryuichi Sakamoto, ni celui de la plus belle chemise hawaïenne à Linda Hunt. C'est le vieux fond intellectuel de Cannes, qui préfère Bresson à Bowie. Je vous l'ai dit, à Cannes, on n'est jamais au bout de ses surprises. Tant mieux, et pourvu que ça dure...

Doug Headline

P.S. Tout ça me rappelle que j'avais décidé de parler dans cet édito de l'édition en France des EC Comics, ce qui explique l'illustration. On verra ça plus tard. N'oubliez pas qu'un haddock ne vaudra jamais deux cabillauds et soyez sages.

EDITO

BARRY LYNDON
Immortel

Kubrick ne se présente plus.
Si l'on excepte *Shining*, son dernier film, il est avec Coppola le seul metteur en scène à n'avoir jamais déçu. *Le Baiser du Tueur, L'Ultime Razzia, Lolita, Les Sentiers de la Gloire, Spartacus, Docteur Folamour, 2001 L'Odyssée de l'Espace, Orange Mécanique*, tous ses films sont inégalables, absolus, *parfaits*. Aucune faille n'effrite le monolithe Kubrick.

Malheureusement, la perfection se paie, et le père Kubrick met en moyenne cinq ans pour nous livrer son nouvel opus. Dans l'attente, on ne sait rien. Aucune indication sur les projets du maître. Ainsi, voici déjà trois ans que *Shining* est sorti et l'on ne sait rien, rien, rien, de son prochain film. Peut-être ce mythique *Napoléon* qu'il rêve de réaliser depuis longtemps déjà...





Alors pour patienter, il ne nous reste qu'une solution : voir et revoir ses anciens films en se disant que, vraiment, ils ne prennent pas une ride et qu'on peut encore en tirer bien des merveilles...

Par chance, ils ne sont vraiment pas difficile à voir. Chaque été – saison mille fois bénie pour ses reprises – nous permet de redécouvrir *Le* meilleur Kubrick. Jamais le même.

Cette année, Barry Lyndon va être notre Kubrick préféré, puisque c'est lui qui a eu les bonnes grâce des distributeurs. *Barry Lyndon*, on ne le présente plus. On sait tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir sur sa préparation. Ou tout du moins tout ce que Kubrick a voulu dévoiler. L'anecdote des objectifs spéciaux fabriqués *spécialement* pour les séquences éclairées à la bougie n'étonne plus personne aujourd'hui. Et tout le monde sait que c'est grâce au public européen que le film, boudé par les Américains, a pu être un succès. Non. Décidément, ni Kubrick ni *Barry Lyndon* ne se présentent. Ils s'imposent tous deux.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

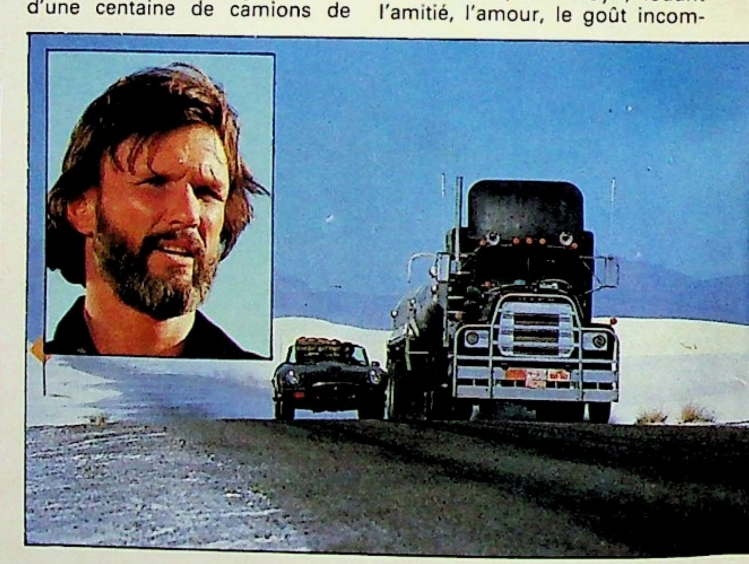
BARRY LYNDON (Barry Lyndon). G.B. 1976. PR, SC et R : Stanley Kubrick. D'après le roman de William Makepeace Thackeray. DEC : Ken Adam. PH : John Alcoot. COS : Ulla-Britt Soderlund et Milena Canonero. MONT : Tony Lawson. MUS ADAPTEE ET DIRIGEE PAR : Leonard Rosenman d'après les œuvres de Johann Sebastian Bach, Frederic le Grand, Georg Friedrich Haendel, Wolfgang Amadeus Mozart, Giovanni Paisiello, Franz Schubert, Antonio Vivaldi. DIST : Warner-Columbia. 185 mn. Avec : Ryan O'Neal (Barry Lyndon), Marisa Berenson (Lady Lyndon), Patrick Magee (Le Chevalier), Hardy Kruger (Capitaine Potzdorf).

SPARTACUS

On vous parlait il y a peu de *Barry Lindon*. Il y a aussi un autre Kubrick qui ressort ce mois-ci. C'est ce grand classique du peplum, *Spartacus*. Un film qui a tellement influencé les cinéastes mondiaux qu'il y a même eu des fils de Spartacus, des faux Spartacus, et des petits-neveux de Spartacus un peu partout dans le monde. Je vous dis ça histoire de vous encourager à aller voir le phénomène.
Il y a surtout dans *Spartacus* une pléiade de vedettes étincelantes : Kirk Douglas en martyr musclé et noueux, Laurence Olivier en cruel tribun romain peu sensible à la pitié, Charles Laughton aussi en forme que d'habitude pour l'époque, la belle et fine Jean Simmons qui ferait fondre plus d'un, et mon idole de jeunesse, Tony Curtis, aussi dévastateur en Houdini qu'en fils d'Ali Baba, ou en Mister Cory.
Tony Curtis, c'est un acteur épatant qui sait tout faire. J'ai vu presque tous ses films quand j'étais gosse, à la télé (en noir et blanc). Il y en avait où il jouait le preux chevalier genre Prince Vaillant et il bataillait, et gagnait des duels incroyables. Il y en avait où il était pilote de voitures de courses bricolées dans de grands rallyes à travers les USA. Il y en avait où il était éborgné par un méchant guerrier nordique qui se révélait être son frère (ça, je l'ai revu, c'est *Les Vikings*, un monument!). Il y avait ceux où il incarnait un beau soldat amoureux fou de Janet Leigh, qu'il épousa pour de bon. Et puis il y avait Houdini, mais alors là, je ne commence même pas parce que j'écrirais un bouquin entier là-dessus...
S'il n'y avait que Tony Curtis dans *Spartacus*, ça mériterait que vous alliez le voir. Mais comme en plus il y a tous les autres, c'est absolument indispensable...
D'ailleurs, maintenant que j'y pense, il faut sauter sur la moindre occasion de voir un film avec Tony Curtis, parce qu'on ne peut plus trop compter sur la télé pour ça. A part le Fleischer cité plus haut, et puis la comédie à la française ringarde passée un lundi après-midi il n'y a pas si longtemps, impossible de voir un des vrais grands films d'aventure avec Tony Curtis, ni à la télé, ni ailleurs.
Même pas *Le Roi des Imposteurs* de Mulligan...
Bon, j'aurais dû vous expliquer que *Spartacus*, c'est un film com-

LE CONVOI

Une fine bande de bitume qui s'étend à perte de vue. Des nuées de chaleur étouffante brouillent la ligne d'horizon. Et progressivement, une sourde rumeur, un bourdonnement lointain, viennent troubler le silence. Le bruit devient assourdissant, à la limite de l'insupportable. L'asphalte tremble, annonçant les vibrations des moteurs. Les ondes des postes de CB crépitent de messages enjoués... Le convoi arrive, formé d'une centaine de camions de toutes sortes, de toutes marques, affrontant les miles et les forces de police qui les séparent de la frontière du Mexique. Et tout ça uniquement à cause d'un petit shérif teigneux et revanchard, simple grain de sable venu éprouver la solidarité entre routiers...
LE CONVOI est un film exaltant, qui méprise la poussière des routes et la hausse du prix de l'essence, avalant les kilomètres comme certains dévorent des hamburgers. A l'origine, ce n'était qu'une chanson country comme tant d'autres, «Convoy», louant l'amitié, l'amour, le goût incom-



mencé par Anthony Mann et continué par Kubrick, qu'il y a des décors et une reconstitution hors pair, que le cadrage et le filmage sont irréprochables et (oserais-je) parfois stupéfiants. Ah, la longue file de croix, ah, les affrontements dans l'arène avec Woody Strode, ah, la vigueur des assauts durant les combats...
Bon, bien, voilà. Fanatiques de Tony Curtis et amateurs de spectacle, unissez-vous et allez voir à *Spartacus* si j'y suis.

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :

SPARTACUS (Spartacus) U.S.A. 1960. PR : Edward Lewis, Kirk Douglas. R : Stanley Kubrick (et Anthony Mann). SC : Dalton Trumbo, d'après le roman de Howard Fast. PH : Russell Metty (et Clifford Stine, séquences additonnelles). MUS : Alex North. DEC : Eric Orbom. COST : Bill Thomas, J. Arlington Valles. 196 mn. DIST : CIC. Avec : Kirk Douglas (Spartacus), Laurence Olivier (Marcus Crassus), Tony Curtis (Antoninus), Jean Simmons (Varinia), Charles Laughton (Gracchus), Peter Ustinov (Batiatus), John Gavin (Jules César), Nina Foch (Helena Glabrus), Herbert Lom.

LE ROI DES SINGES

Le générique ne passe pas par quatre chemins : "Le chef-d'œuvre de Wan Lai Ming" nous dit-on. Dont acte.
Après cinq minutes de projection, on pense à part soi qu'après tout, on avait bien tort d'être méfiant vis-à-vis du *Roi des Singes*. Par la faute d'a priori imbéciles on se gaussait à l'avance de ce film d'animation *chinois*. Honte sur nous, l'animation est époustouflante et les origines orientales bien exotiques !...
Après trente minutes, on s'avoue qu'on ne s'attendait vraiment pas à ça et qu'on a bel et bien affaire à un grand, grand film. Honteux et confus, on se maudit encore de n'avoir pas pris au sérieux ce qui s'impose d'emblée comme un classique.
Après soixante minutes, on est aux anges. On ne pense plus. On ne se culpabilise plus. On rêve...
Le Roi des Singes, c'est un peu comme si le livre de contes orientaux de votre enfance prenait vie. Poésie, humour, fascination, toutes ces qualités qui nous attiraient dans les gravures de nos bouquins de môme s'y retrouvent. Et pendant, deux heures, éblouis par un graphisme auquel nous ne sommes pas habitués (Et auquel, reconnaissons le, certains peuvent être allergiques), nous nous plongeons avec délices dans un univers féerique où tout, tout, est possible. Le héros peut prendre 72 apparences, ses adversaires guère moins et leurs affrontements sont au moins équivalents aux joutes magiques de *Merlin L'Enchanteur.* Peu de Disney d'ailleurs sont capables de rivaliser avec ce Wan Lai Ming. Si ! Si !
Alors pour une fois, ignorez vos réticences et ruez-vous dans la salle de cinéma pour gosses la plus proche. Croyez-moi, ces messieurs du générique n'ont pas menti...

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

LE ROI DES SINGES (Sun Wun Kong, le Roi des singes contre le palais céleste). Chine. 1961/1965. 114 mn. R : Wan Lai Ming. SC : Wan Lai Ming Li Keruo d'après *Le Singe Pèlerin ou le Pèlerinage en Occident"* un roman du 16e siècle de Wou Tch'eng-en. MONT : Xu Zhenzhu. MUS : Wu Yingju.



parable de la bière dans les bars du Middle West. Maintenant, c'est un film rempli de bons copains gentils à condition de ne pas les embêter, de méchants stupides et ridicules, surtout parce qu'ils sont policiers. Mais les vrais héros ne sont pas de chair et de sang... Ce sont des machines puissantes, rutilantes, aux chromes luisants, aux klaxons assourdissants comme des sirènes de paquebot, des semi-remorques, des trente tonnes, des Mack, des Fruehauf, des Midland...
Le convoi est un film qui donne furieusement envie de transformer sa 2 CV en monstre infatigable, fonçant à plein régime sur les autoroutes dégagées, l'accélérateur au plancher. De quoi vouloir prendre enfin sa revanche sur tous les camions qui encombrent la circulation...
«Do you copy Rubber Duck, this is Love Machine...»
Le Convoi est un film qui va vous faire acheter un émetteur de CB dès la fin de la projection, et vous faire parler avec tous les automobilistes de rencontre pendant des mois...
Le Convoi est un film qui rejette au loin les extravagances futuristes du *Camion de la Mort* pour retrouver l'excitation d'*Une Femme Dangereuse* de Raoul Walsh, avec George Raft et Humphrey Bogart en conducteurs intrépides...
Le Convoi est un film de Sam Peckinpah, qui retrouve la grandeur d'âme du Western d'antan sur le réseau autoroutier des Etats-Unis. Fini, les montures des cow-boys, les saloons mal éclairés. Les camions sont là, omniprésents, omnipotents, nourrissant leurs chevaux-vapeur aux pompes des stations services...
Bref, *Le Convoi* est un film à ne *pas* manquer, surtout si vous l'avez loupé lors de sa sortie en plein été 78. De plus, ça vous fera patienter en attendant *The Osterman Week-end,* la dernière œuvre de l'auteur de *La Horde Sauvage...* Allez voir ou revoir *Le Convoi !* Vous ne serez pas déçus...

DOMINIQUE MONROCQ ■

FICHE TECHNIQUE :

LE CONVOI (Convoy). U.S.A. 1978. «EMI Films». PR : Robert Sherman, Michael Deely, Barry Spikings. R : Sam Peckinpah. SC : B. W.L. Norton. PH : Harry Stradling Jr, Robert Hauser. MUS : Chip Davis. DEC : Fernando Carrere, J. Dennis Washington, Francis Lombardo. SFX : Sass Bedig, Marcel Vercoutere, Candy Flanagin. MONT : Graeme Clifford, John Wright, Garth Craven. 110 mn. DIST : S.N. Prodis. Avec : Kris Kristofferson (Martin Penwald), Ali Mac Graw (Melissa), Ernest Borgnine (le shérif Lyle Wallace), Burt Young (Bobby), Madge Sinclair ; Franklin Ajaye, Brian Davies, Seymour Cassel, Cassie Yates, J.D. Kane.

L'EXECUTEUR DE HONG KONG

Régulièrement nous arrive le nouveau cru Chuck Norris. Après le décevant *Horreur dans la Ville* de Michael Miller et en attendant *Lone Wolf Mc Quade* avec David Carradine, voici *l'Exécuteur de Hong Kong,* réalisé cette fois par James Fargo, connu pour ses films avec Eastwood (*L'Inspecteur ne renonce jamais* et *Doux, Dur et Dingue),* ainsi que pour un navet incommensurable, *Le Putsch des Mercenaires* avec Richard Harris.

Tourné à Hong Kong même, parmi les jonques vacillantes et les enseignes lumineuses fluorescentes géantes, ce film manque singulièrement de punch, et Chuck Norris, ancien champion du monde de karaté propulsé vedette depuis le fameux duel l'opposant au roi Bruce Lee dans les ruines du Colisée (*La Fureur du Dragon),* commence vraiment à ne plus trop se casser. Levant la jambe lors des combats avec autant de conviction qu'un clébard malade de la prostate, et grommelant sans tiquer des dialogues idiots, il dégage 10 fois moins d'énergie que n'importe quel petit expert chinois ou japonais. Dommage, il a pourtant fière allure avec son chapeau texan et ses bottes de cuir, le petit Chuck (il mesure 1,60 m en fait). On le prendrait presque pour J.R.
Fargon il est vrai, ne lui facilite guère la tâche : les combats sont filmés et montés le plus platement du monde, l'intrigue (un vague règlement de comptes entre plusieurs propriétaires de maisons de jeux) s'étire laborieusement, et Norris, décidé à venger ses patrons (et sa femme, et son ami du Viêt-nam et son...) met 1 h 30 à remonter la filière rivale, passant d'indicateurs en indicateurs avec la patience d'un détective de vieux polar. Quant au chef de l'organisation impitoyable, un chinois paralytique qu'on croirait sorti d'un épisode de la série T.V. Kung Fu, il regarde des dessins animés de Tom et Jerry devant son poste, alors que Norris saccage tout dans son palace. Lui non plus, pas vraiment concerné...
L'ennui dans ce film (sorti pourtant de derrière les Fargo...), c'est que personne ne fait attention à nous. On se frappe et on s'embrasse avec une indifférence tragique. Ça finit quand même par être bien énervant.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

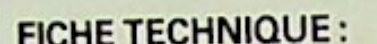
L'EXECUTEUR DE HONG KONG (Forced Vengeance). U.S.A. 1982. «MGM U A» PR : John B. Bennett. R : James Fargo. SC : Franklin Thompson. PH : Rexford Metz. MUS : William Goldstein. DEC : George B. Chan. 100 mn. DIST : CIC. Avec : Chuck Norris (Josh Randall), Mary Louise Weller (Claire Bonner, la fiancée de Josh), Camila Griggs (Joy Paschal, la fille de Sam), Michael Cavanaugh (Stan Raimondi, le Concurrent de Sam), David Opatoshu (Sam Paschal), Seiji Sakaguchi, Frank Michael Liu, Bob Minor.

OUTLAND



Mais... comment se fait-il que *Outland* se retrouve dans une rubrique d'actualité alors que c'est un film qui date de plus de deux ans? Voilà la clé de l'énigme : l'été sera fructueux en grandes ressorties. De *Pour une poignée de dollars* à *Docteur Jivago*, les écrans vont être submergés de films destinés à rafraîchir les vacanciers tout dégoulinants d'huile à bronzer.
Un des bonheurs de l'été,. ces reprises! Et *Outland* en est un exemple magnifique, trop peu vu lors de sa sortie en salles en 1980. C'est un des véritables classiques du cinéma de science-fiction qui va déployer ses fastes devant vos yeux abusés. Le film avait pourtant tous les éléments commerciaux nécessaires à sa réussite financière : action, espace, vedettes, mise en scène précise comme du travail au scalpel, effets spéciaux subtils et esthétiquement parfaits... Il est en effet difficile d'expliquer que le film n'ait atteint qu'un statut de "cult-movie" au lieu du succès public d'un *Alien*. Les deux œuvres sont d'ailleurs assez équivalentes dans leur démarche.
L'homme a corrompu l'espace comme il avait corrompu son astre natal. Partout où il pose le pied, l'homme déploie sa cupidité et son désir de puissance. Sur lo, satellite de jupiter aux conditions atmosphériques redoutables, la colonisation humaine s'est développée en exploitant à outrance les ressources minières locales. Les fourmis humaines travaillent dans des conditions implacables pour produire toujours plus de richesses.
Ce constat désabusé sert de toile de fond à Peter Hyams, qui avait déjà signé *Capricorn One* et *Guerre et Passion* (deux films plutôt controversés). Dans le développement de son propos, Hyams va garder en mémoire les erreurs que la nature humaine engendre. La faiblesse de caractère de ses personnages, leur avidité devant le gain, leur machiavélisme, parfois, guident les fils de l'intrigue vers une sorte de tragédie grecque dans l'espace.
Mais la tragédie a aussi ses héros. Figure impassible de la justice, le Marshal O'Neil (Sean Connery) reste fidèle aux idéaux traditionnels de vérité et d'honnêteté. C'est pour cela qu'il se retrouvera seul, face à une station spatiale entière braquée contre lui. Et, plus concrètement, à un trio de tueurs féroces bien décidés à refaire la peinture des corridors avec sa cervelle fumante...
Il est à présent évident que *Outland* est le film idéal pour vous autres, fanatiques du *space western* de la pire espèce : les cow-boys galactiques sifflent des bières glacées au comptoir d'infâmes tavernes galactiques, les femmes des héros les quittent pour mener une vie moins dangereuse, les fusils à pompe ont remplacé les *laserblasters* luisants, et les regards se durcissent sous les casquettes et les barbes rèches...
Tout mène à une splendide confrontation finale, où la station se voit dévastée en un rien de temps. Le fonctionnalisme technologique du décor n'y change rien : les hommes restent des animaux sauvages lorsqu'on les place dans certaines conditions. Et quand la bête se déchaîne...
La morale est dure mais logique : même dans l'espace, l'homme reste son pire ennemi. Enfin, faites face à l'adversité et allez vous endurcir un peu en prenant exemple sur Sean Connery. *Ou land*, c'est peut-être ce qui nous attend demain!

DOUG HEADLINE ■



FICHE TECHNIQUE :

OUTLAND (Outland). U.S.A. 1981. «Ladd Company». PR : Richard A. Roth. R et Sc : Peter Hyams. PH : Stephen Goldblatt. MUS : Jerry Goldsmith. DEC : Malcolm Middleton. SFX : John Stears. SFX OPTIQUES : Roy Field. MAQ : Peter Robb-King. MONT : Stuart Baird. 115 mn. DIST : Warner-Columbia. Avec : Sean Connery (O'Niel), Peter Boyle (Sheppard), Frances Sternhagen (Lazarus), James B. Sikking (Montone), Kika Markham (Carol), Clarke Peters (Ballard), Steven Berkoff (Sagan).



L'HOMME DE LA RIVIERE D'ARGENT

La Poussière, La Sueur... Sans la Poudre

Tout d'abord, que les choses soient nettes. Il s'agit d'un film de George Miller, qui n'est pas un film de George Miller. Tout en en étant un. Vous me suivez? En fait, l'auteur de *Mad Max* n'a rien à voir là-dedans. Il s'agit d'un homonyme, donc pas de quiproquo, hein!
C'est assez curieusement dans un "western" australien que nous reviennent le réalisme, l'aspect documentaire, le sens de l'espace – des grands espaces du western américain désabusé, des années 70, dont "La poussière, la sueur, et la poudre" de Dick Richards est un bon exemple. Là ne s'arrête pas la ressemblance puisque l'intrigue est tout ce qu'il y a de semblable : l'affirmation d'un adolescent au sein d'un univers d'adultes qui le rejettent, puis finissent par l'accepter. L'époque est la même, également. Seul change le lieu de l'action qui se déroule, elle, chez les marsupiaux. Cela n'est d'ailleurs guère évident, et il faut que les protagonistes fassent allusion à des sandwiches au kangourou pour que l'on ne se croie pas dans les Rocheuses. Côté technique, Miller privilégie la mobilité de sa caméra, aux dépens de toute logique de mise en scène. Il en oublie de diriger Kirk Douglas qui, avouons-le, a connu des jours meilleurs. Le pauvre, paradoxalement, malgré son double rôle (heureusement que son père n'a pas eu des triplés), joue un peu les utilités, laissant la place à la relève, Sigrid Thornton et Tom Burlinson. En dépit de ces réserves, et grâce à quelques éclairs de génie – hélas trop fugaces – servis par une photographie somptueuse, *L'Homme de la Rivière d'Argent* est infiniment plus sympathique que d'autres œuvres analogues. Pour un premier film, il mérite tous nos encouragements...

DANIEL BOUTEILLER ■

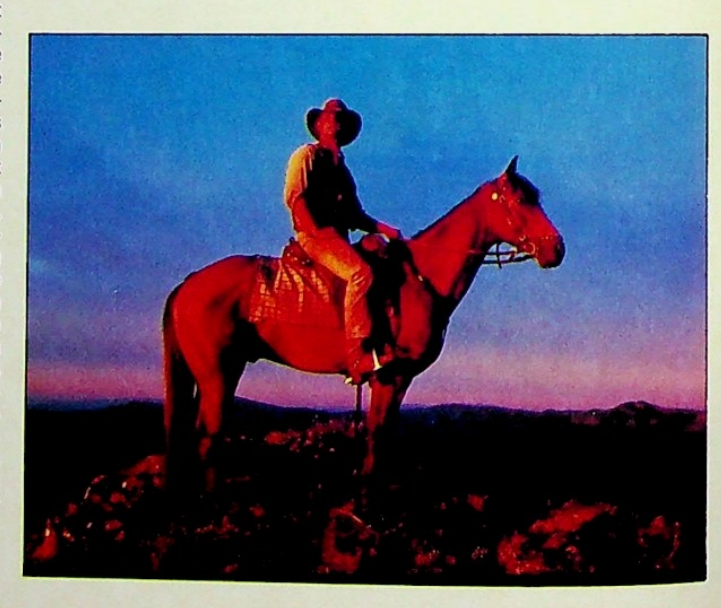


TABLEAU DE COTATIONS

	N.B.	D.B.	F.C.	H.D.	C.G.	D.H.	F.A.L.	D.M.	
A BOUT DE SOUFFLE MADE IN U.S.A.	3					3		4	
L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS	4	2			3	4	3	3	2
LES AVENTURIERS DU BOUT DU MONDE		1		−2	−2	2			
BARRY LYNDON	4		3		4	4	1	4	4
LE CONVOI		3			3	2		3	
CREEPSHOW	3	2	0	3	4	3	1	3	3
DAR L'INVINCIBLE	2	2	1	2	3	2	2	3	1
L'EXECUTEUR DE HONG KONG		−1	0			0		−1	
FURYO	4	4		4	4	4	3	2	2
L'HOMME DE LA RIVIERE D'ARGENT		2	1		−1	0		0	−2
LA LUNE DANS LE CANIVEAU	3	4		−2	−2	−1	0	1	
OUTLAND	4	4	3	3	4	4	3	4	3
PIEGE MORTEL		2	3	3	2		2	3	
48 HEURES	3	3		4	1	3	2	3	
LE ROI DES SINGES	4				4				
ROLLING STONES	3	2		3	3	3			
LE SENS DE LA VIE (MONTY PYTHON)		3		1		3		4	
SPARTACUS	3	3			3	2		2	
LA VALSE DES PANTINS	3	3		3	3	2	2	2	4
ZOMBIE	4	4	4	4	4	4	2	4	4

Nul : − 2 - Mauvais : − 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
N.B. : Nicolas Boukrief, D.B. : Daniel Bouteiller, F.C. : François Cognard, H.D. : Hervé Deplasse, C.G. : Christophe Gans, D.H. : Doug Headline, F.A.L. : Frédéric Albert Lévy, D.M. : Dominique Monrocq, M.S. : Michel Scognamillo.

SORTIES PRÉVUES

JUILLET

LONESOME COW-BOY de Andy Warhol. Pour ceux qui apprécient le producteur de *Chair pour Frankenstein*, quelle félicité. Dix de ses réalisations sont de retour.

ŒIL POUR ŒIL (Lonewolf McQuade) de Steve Carver, avec Chuck Norris, David Carradine, Barbara Carrera. Un preux Texas-Ranger lutte contre un vilain Texas-Bandit. Texas-Rififi !

CUJO de Lewis Teague, avec Dee Wallace, William Sanderson. Souhaitons que Stephen King inspire plus l'auteur de *Philadelphia Sécurity* que l'autodéfense.

OU EST PASSEE MON IDOLE? (My Favorite Year) de Richard Benjamin, avec Peter O'Toole, Jessica Harper, Joseph Bologna. On me souffle que c'est superbe, alors je m'incline.

PSYCHOSE II (Psycho II) de Richard Franklyn, avec Anthony Perkins, Vera Miles. On prend les mêmes, et on recommence. Sans Hitch.

CHAIR POUR FRANKENSTEIN de Paul Morissey, avec Joe Dalessandro. Ressortie de ce déjà classique du 3-D. En 3-D, of course.

LES GUERRIERS DE LA NUIT (The Warriors), de Walter Hill.
Enfin intégral, avec la magnifique musique de Barry de Vorzon.

SPARTACUS de Stanley Kubrick, avec Kirk Douglas, Charles Laughton, Tony Curtis, Laurence Olivier. Le plus beau des peplums? (reprise)

THE HUNGER de Tony Scott, avec David Bowie, Catherine Deneuve, Susan Sarandon. Ou les vampires en séance de minuit à Cannes. Gigantesque vidéo-clip de l'horreur ultra-sophistiquée.

DR JIVAGO de David Lean, avec Omar Sharif, Julie Christie, Tom Courtenay, Géraldine Chaplin. Larmes et sanglots... et Strennikov sur son train blindé : un grand moment, (reprise).

AOUT

ENIGMA de Jeannot Szwarc, avec Brigitte Fossey, Martin Sheen, Michael Lonsdale, Sam Neill, Frank Finlay. Une distribution de classe pour le très désiré nouveau film de l'auteur de *Jaws II*.

LE POLICEMAN (Fort Apache : The Bronx) de Daniel Petrie, avec Paul Newman, Ken Wahl. Polar sympa, (reprise).

TONNERRE DE FEU (Blue Thunder) de John Badham, avec Roy Scheider, Malcolm McDowell, Warren Oates, Candy Clark. On vous a déjà dit que c'était génial, n'insistez pas. Ou plutôt si, guettez donc notre numéro spécial...

SUPERMAN III de Richard Lester, avec Christopher Reeve, Richard Pryor, Robert Vaughn, Margot Kidder. Troisième épisode de la série, pour le moins surprenant. Là aussi, guettez, guettez...

CŒURS BRULES (Morocco) de Joseph Von Sternberg, avec Marlene Dietrich, Gary Cooper. Exotisme et Marlene. (Reprise).

ZAPPED de Robert J. Rosenthal, avec Scott Baio, Willie Aames, Heather Thomas. Beuh, Beuh, disions nous dans notre n° 1.

EDDIE MACON'S RUN de Jeff Kanew, avec Kirk Douglas, John Schneider. La fuite d'un forçat évadé à travers le désert. Retour en force du père Douglas, toujours en forme.

NOUS AVONS GAGNE CE SOIR (The Set-Up) de Robert Wise, avec Robert Ryan, Audrey Totter. Ressortie d'un des meilleurs films de l'auteur de *The Haunting* et *West Side Story*.

LE TRESOR DES QUATRE COURONNES (Treasure of the Four Crowns) de Ferdinando Baldi, avec Tony Anthony. Une agréable surprise, vue la pauvreté du 3-D actuelle.

LA CRIME de Philippe Labro, avec Claude Brasseur, J.-L. Trintignant, Gabrielle Lazure. Avec un scénario de J.-P. Manchette, ça ne peut qu'être génial ! (bon, maintenant, cessez de me menacer).

BARBE JAUNE LE PIRATE (Yellowbeard) de Mel Damsky, avec Graham Chapman, Peter Boyle, Marty Feldman, James Mason, Susannah York et, mais oui mais oui, David Bowie. Le film posthume du regretté Feldman, décédé l'an passé, et sans doute une gigantesque pitrerie.

SEPTEMBRE

THE OUTSIDERS de Francis Ford Coppola, avec Matt Dilon, Dennis Hopper, Mickey Rourke, Diane Lane, Diana Scarwid. Apocalypse dans un gang de jeunes.

L'HOMME AUX DEUX CERVEAUX (The Man with Two Brains) de Carl Reiner, avec Steve Martin, David Warner, Kathleen Turner. Y'en a qui auraient déjà bien besoin d'en avoir un seul, alors...

ZELIG de Woody Allen, avec Woody Allen et Mia Farrow. Je n'aime pas Woody Allen. Il est laid et ne me fait pas rire.

LES VOLEURS DE LA NUIT de Samuel Fuller, avec Bobby Di Cicco, Véronique Jannot. Première incursion de Fuller dans les bas-fonds de Paris.

HERCULES de Luigi Cozzi, avec Lou Ferrigno, Sybil Danning, Mirella D'Angelo. Finalement il sort en avance, *Hercule*.

UNE PIERRE DANS LA BOUCHE de Jean-Louis Leconte, avec Harvey Keitel. Une sombre histoire de fugitif poursuivi par des tueurs. Faut voir.

TIME RIDER de William Dear, avec Belinda Bauer, L.-Q. Jones, Peter Coyote, Ed Lauter. Nous vous l'annoncions pour Juin. Ben voilà, maintenant, c'est septembre...

DEMANDEZ "V

VIDEO Succès

BARBARA STANWYCK
RONALD REAGAN
LA REINE DE LA PRAIRIE

GLENN FORD · ANN SHERIDAN
LES AVENTURIERS DU HONDURAS

LA CITÉ DU PLA

ETRANGER FAIS TON SIGNE DE CROIX

VIRILITÉ

...LE VRAI "CINOCHE



L'entracte est terminé ; le rideau se lève ; dans sa loge, "l'attraction" fait sa valise ; dans la salle, le silence s'établit...

De l'épouvante (La dame rouge tua 7 fois) à l'aventure (Tripoli ; Les aventuriers du Honduras ; Les rubis du Prince Birman ; La perle du Pacifique), du western (Étranger, fais ton signe de croix ; La reine de la prairie ; La cité du plaisir) aux films de cape et d'épée (Le fils de l'Aigle noir ; Capitaine de fer), de l'humour (Défense de toucher) à l'amour (Virilité). Voici les 12 premiers titres de la nouvelle collection Vidéo Succès qui vous fait revivre l'âge d'or du Technicolor ; le vrai "cinoche" des années 50-60.

DEO SUCCES"...

"DES ANNEES 50-60.

Pour voir, ou revoir, Anne Shéridan, Barbara Stanwick, Maureen O'Hara, Rhonda Fleming, Virginia Mayo, Ursula Andress, Fabio Testi, Glenn Ford, Robert Ryan, Ronald Reagan et bien d'autres...

Demandez les cassettes "Vidéo Succès" dans tous les bons vidéoclubs. Demandez "Vidéo Succès".

Vidéo Succès
Distribution exclusive pour la France :
Super Productions Vidéo, 19, rue de Berri, 75008 Paris.
Tél. : 562.65.54 -Télex : 643067 F.





CREEPSHOW

le choc du mois

Enfin, après des mois d'attente et de répit, voici le grand bal de l'horreur qui commence. Une gigantesque farce macabre, un déploiement de frayeur rarement égalé. C'est l'initiative trop belle pour être vraie de trois experts en matière de frissons. Chacun est le seigneur de sa partie : Tom Savini aux maquillages, Stephen King au script, George Romero à la réalisation. On croirait un trio de démons cornus sortis tout droit de l'enfer.
En quelques épisodes cauchemardesques, ils distillent la terreur comme un parfum subtil. C'est l'occasion de retrouver les peurs les plus primitives de l'homme : peur du noir, peur de la mort, peur de l'inconnu, de l'animal, ou de l'invisible... Dans le manège de l'épouvante, le spectateur paye sa place, et en ressort transformé, abasourdi, pantelant, ravi...
Creepshow : un moment rare, un moment d'émotion intense. Le triomphe du talent, d'un style. Les créateurs des célèbres bandes dessinées de terreur, les EC comics, doivent être aux anges. S'ils avaient su qu'un jour leurs œuvres connaîtraient un tel hommage, peut être auraient-ils levé un sourcil étonné. L'amour de King, Romero, et Savini pour ces sanglants récits a porté des fruits inattendus, mais bien vénéneux. Quel est celui qui en sortant de Creepshow se sentira totalement rassuré ? Il reste encore à le déterrer de sa tombe...

GRAND CONCOURS CREEPSHOW STARFIX

Starfix et *Creepshow* vous offrent des prix terrifiants !
Lisez l'article. Allez voir le film. Ensuite seulement, vos nerfs seront assez endurcis (peut-être) pour tenter de répondre à ces trois questions-pièges ! Attention ! C'est à vos risques et périls que vous vous lancez dans le monde angoissant de *Creepshow*...
Question 1 : (facile) Combien de sketches y a-t-il dans *Creepshow?*
Question 2 : (accrochez-vous) Quel est le premier roman publié de Stephen King, scénariste de *Creepshow?*
Question 3 : (nettement moins drôle) Quel est le dessinateur des EC comics originaux qui a repris du service pour travailler sur *Creepshow?*
Question subsidiaire (argh !) Dans un des sketches de *Creepshow,* un hommage est rendu à un réalisateur de films fantastiques célèbre et à l'une de ses œuvres. Qui est-il et de quel film s'agit-il?
Les prix seront attribués dans l'ordre qui suit :
– ceux qui auront répondu aux quatre questions sans se tromper.
– ceux qui auront répondu aux trois premières questions sans se tromper.
Les cent premiers gagnants recevront un transfert tout en couleurs de Creepshow pour leurs T-shirts, et une affiche de film.
Les quatre cents suivants recevront une affiche du film *Creepshow.*
A vos écrans et bonne chance... Si vous en revenez vivants !

■ A Cannes, première mondiale de **ROCK N'RULE**, un dessin animé de choc. Jugez plutôt de la bande son : des morceaux inédits de *Debbie Harry, Iggy Pop, Lou Reed, Cheap Trick, Earth Wind and Fire!!* Il ne reste qu'à attendre le disque...

■ Un documentaire loupé sur les motards fous qui sillonnent en bande les routes des Etats-Unis et du monde entier : c'est **HELL'S**

■ Que les fanatiques de *Francis Coppola* ne se laissent pas abuser par le nom du réalisateur sur l'affiche de **KOYAANISQATSI**. Rien à voir avec L'ETALON NOIR... Il s'agit d'un film en noir et blanc, sans structure narrative, insistant sur les « éléments anonymes du paysage urbain » !! Le tout est signé *Godfrey Reggio*, avec une participation de *Philip Glass*.

■ *Antonio Margheriti* n'est plus que l'ombre de lui-même. **YOR THE HUNTER FROM THE FUTURE** (ex THE WORLD OF YOR) est aussi mauvais que la vague actuelle de sous produits italiens pouvait le laisser présager.



■ ARTHUR THE KING (Starfix n° 1) s'appelle maintenant **MERLIN AND THE SWORD** que réalise *Clive Donner* (QUOI DE NEUF PUSSY-CAT?). *Malcolm McDowell* est toujours le roi, *Candice Bergen* est Morgane, sa demi-sœur. Avec aussi *Edward Woodward* (BREAKER MORANT) et *Dyan Cannon* (PIÈGE MORTEL).

■ *Eddy Mitchell* est prévu pour le rôle principal de **FRANKENSTEIN 90** d'*Alain Jessua*. Sans commentaire !

■ *Richard O'Brien* (THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW) écrit l'adaptation d'un roman de *Gore Vidal* (CALIGULA) : « Search for the King ». Avec *Cher* (REVIENS, JIMMY DEAN, REVIENS) dans le rôle d'une vampire.

■ *Richard Pryor* (TRANSAMERICA EXPRESS) a signé un contrat de 40 millions de dollars avec la Columbia. Le comédien doit écrire, produire, et jouer dans quatre films durant les cinq années à venir. Premier projet : **THE CHARLIE PARKER STORY**, qui raconte la vie du célèbre saxophoniste de jazz, sera tourné en Octobre. Suivra DOUBLE WHOOPEE, avec *Gene Wilder* (FRANKENSTEIN JUNIOR).

■ Et après la « première enthousiasmée » de YOR (voir plus haut), on annonce déjà **YOR 2**. A se taper la tête contre les murs.

■ Même après avoir vendu ses studios de la New World, *Roger Corman* continue de travailler. C'est ce que confirme **SPACE RAIDERS**, réalisé par *Howard Cohen* en quelques jours avant que les nouveaux propriétaires n'occupent les locaux. La plupart des maquettes de vaisseaux et autres décors proviennent des MERCENAIRES DE L'ESPACE, d'ANDROID, de la GALAXIE DE LA TERREUR, et de MUTANT. Hum.

■ *Richard Attenborough*, après le succès de GANDHI, a rejoint le tournage de **OUT OF THE PAST**, remake du film de *Jacques Tourneur*. Sous la direction de *Taylor Hackford*, il interprète un des rôles principaux, aux côtés de *Jeff Bridges, Rachel Ward* (LES CADAVRES...) et *James Woods* (VIDEODROME).

■ Si vous ne retenez qu'une seule nouvelle brève ce mois-ci, écoutez bien : refroidi par l'échec de HONKYTONK MAN, *Clint Eastwood* revient à des recettes sûres : il tourne un quatrième épisode des aventures de l'inspecteur Harry ! Avec Sondra Locke, et réalisé par le grand Clint en personne... ÇA a été baptisé **SUDDEN IMPACT** !. Hourra ! On va pouvoir ressortir le bon vieux magnum 44 !

■ *Dan Aykroyd* est partout... Il est prévu pour tenir le rôle principal de **EMPIRE MAN** de *Roderick Taylor*.

■ Les inséparables *Andrew Garroni* et *William Lustig* (MANIAC, VIGILANTE) remettent ça... Ils ont demandé à *Nicholas Pileggi* d'écrire **NEON JUNGLE**, une histoire de drogue à grande échelle dans New York. Lustig a adoré LA BALANCE. En retrouvera-t-on des influences ?...

■ THE LAST HORROR FILM se nomme maintenant **FANATIC**. Ne pas confondre avec la production de la Hammer, qu'a tourné *Silvio Narizzano* en 1965 d'après un scénario de *Richard Matheson*, avec *Tallulah Bankhead* et *Donald Sutherland*.

■ **HOTEL NEW HAMPSHIRE**: *Tony Richardson* a commencé les prises de vue depuis le 2 mai à Montréal, pour les terminer vers la fin du mois. Depuis notre écho dans Starfix n° 4, *Beau Bridges, Rob Lowe, Wilford Brimley, Wallace Shawn, Paul MxCrane*, et *Amanda Plummer* ont rejoint *Jodie Foster* et *Nasstassja Kinski*. *David Watkin* (CATCH 22) est directeur de la photographie.

■ C'est *Jack Clayton* (LES INNOCENTS) qui adaptera à l'écran « The Bourne Identity », le thriller de Robert Ludlum. *Burt Reynolds* produit le film, et s'est réservé le premier rôle.

■ Mystère : une adaptation de **FRANKENSTEIN** par *George A. Romero ??*

■ Chez Laurel Group également, *Richard Rubinstein* nous promet CREEPSHOW 2, THE STAND (d'après *Stephen King)*, le projet conjoint avec Marvel Comics sur les aventures d'un nouveau super-héros, THE SISTERHOOD d'après un roman de *Michael Palmer*, et **DAY OF THE DEAD**, dernier volet de la trilogie des morts-vivants...

■ La Columbia a acheté les droits de distribution de **EDUCATING RITA**, une comédie romantique issue du théâtre qu'a réalisée *Lewis Gilbert* (ON NE VIT QUE DEUX FOIS) l'an dernier à Dublin. Avec, dans les rôles principaux, *Michael Caine, Julie Walters*, et *Judy Geeson*.

■ Heroic Spaghetti : suite. Pas découragés d'un poil, *Helen Sarluï* et son papa *Eduard* frappant encore avec **WARRIOR OF THE LOST WORLD** (Starfix n° 4). Au programme, *Robert Ginty, Persis Khambatta*, (MEGAFORCE) *Donald Pleasance* (CUL-DE-SAC), et *Fred Williamson*. A la caméra, un certain *David Worth... Mily O'Keefe* a disparu de l'affiche.

■ **ROBBERS OF THE SACRED MOUNTAIN** de *Bob Schulz* ne cache pas ses inspirations, mais l'illusion ne tient même pas le temps de jeter un coup d'œil sur l'affiche. Désespérant !

■ Crédité au générique de LONEWOLF McQUADE comme « conseiller spirituel », *John Milius* (CONAN) revient à des bases cinématographiques plus tangibles. Pour la firme Carolco, il a écrit les scénarios de **EXTREME PREJUDICE** et HORSEMEN OF THE KHYBER . Il est également annoncé comme réalisateur de ce dernier film.

■ Retour de *Tommy Lee Wallace* (HALLOWEEN III) pour **OH HELL**, comédie démoniaque. Sûrement de quoi faire rire tous les damnés de la Terre...

■ *Philippe Mora* tourne en Caroline du Nord **A BREED APART**, avec *Rutger Hauer* (LES FAUCONS DE LA NUIT), *Powers Boothe* (SANS RETOUR), *Kathleen Turner* (LA FIEVRE AU CORPS). De l'action en perspective !

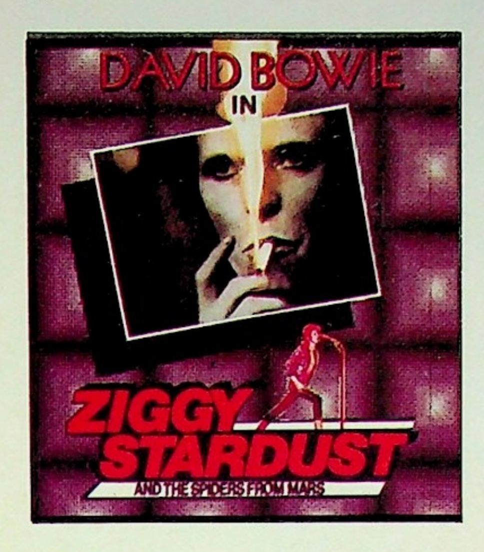
■ Le nouveau projet de *James Glickenhaus* (EXTERMINATOR, LE SOLDAT) s'intitule **THE ROOM AT THE END OF THE UNIVERSE** (La pièce au bout de l'univers). C'est de la science-fiction !

■ Relief encore pour *Charles Band*. En projet : SWORDKILL et PARASITE II. En tournage : **JOURNEYS THROUGH THE DARK ZONE**. Presque fini : METALSTORM. Le tout avec des maquillages de *Doug White*. Quelle activité !



■ On prépare en Australie un remake de quatre heures pour la télévision des **AMANTS DU CAPRICORNE** d'*Alfred Hitchcock*. *Tony Morphett* a écrit le script, *Lisa Harrow* et *Peter Cousens* remplacent *Ingrid Bergman* et *Michael Wilding*.

■ 1983 sera donc l'année *David Bowie!* Avec quatre films: FURYO, LES PRÉDATEURS de Tony Scott le mois prochain, YELLOW BEARD qui ne saurait tarder, et **ZIGGY STARDUST**, un concert londonien vieux de dix ans filmé par *D.A. Pennebaker* (MONTEREY POP). Très mal réalisé, ce document a au moins le mérite de faire découvrir à tous une période musicale et scénique du «Duc blanc».



■ **«Christine»**, le dernier roman à peine publié de *Stephen King* CREEP SHOW) est déjà adapté à l'écran par *Bill Phillips. John Carpenter* (THE THING) tourne le film à Los Angeles, avec *Harry Dean Stanton* (ALIEN), *Keith Gordon, John Stockwell,* et *Alexandra Paul.*

■ **THE LAST STARFIGHTER** a enfin pris son envol, sous la houlette de *Nick Castle* (TAG) pour la mise en scène, et *Ron Cobb* (L'ETOILE NOIRE, CONAN) pour la direction artistique. Attention, on dit que les images synthétisées par ordinateur sont indécelables des plans traditionnels tournés avec des maquettes...

■ Le producteur *Dino De Laurentiis* a acheté les droits de 24 livres dont **Conan le Barbare** est le héros, signés aussi bien par *Robert Howard* que ses imitateurs divers.

■ Futé, *Sergio Leone!* Il compte distribuer **IL ETAIT UNE FOIS L'AMÉRIQUE,** sa fresque monumentale, en deux parties. La première serait réservée au Festival de Cannes l'an prochain, et le second film serait présenté à Venise quelques mois après...

■ **THE DAY AFTER** est le dernier film réalisé par *Nicholas Meyer* (C'ÉTAIT DEMAIN), avec *Jason Robards* (APOCALYPSE 2024), *Jobeth Williams, Steven Guttenberg, John Cullum,* et *John Lithgow* (TWILIGHT ZONE). Le sujet: avant, pendant et après l'apocalypse atomique. Hé, hé...

■ Le vétéran *Peter Sasdy* (UNE MESSE POUR DRACULA) met en images **THE LONELY LADY** d'après un roman homonyme de *Harold Robbins. Pia Zadora* (BUTTERFLY) y incarne une actrice avide de gloire dans une vision sensuelle de Hollywood.

■ On raconte que **GREMLINS,** (cf Starfix n° 5) réalisé par *Joe Dante* et produit par *Steven Spielberg,* risque de passer du grand au petit écran...

■ *John Travolta* porte une perruque blonde dans le film **UNTITLED** (Sans Titre) qu'il tourne en ce moment à New York avec *Olivia Newton-John.* Pas grand chose de nouveau depuis le mois dernier, sinon que le scénario est nettement inspiré de L'ARGENT DE LA BANQUE, de *Daryl Duke.*

■ Une des meilleures surprises de Cannes restera **HUNDRA** de *Matt Cimber,* avec l'époustouflante *Laurene Landon* (J'AURAI TA PEAU). C'est, de l'avis général, un des meilleurs films d'Heroic-Fantasy jamais faits, avec CONAN et CAPTAIN KRONOS. On vous en reparlera bientôt (vous pensez bien que le sang, les tripes, et les héroïnes barbares qui tuent comme elles respirent, ça nous plaît!)

■ *Eric Weston* (MESSE NOIRE) vient de terminer **MARVIN & TIGE** avec *John Cassavetes* (ROSEMARY'S BABY) et *Billy Dee Williams* (L'EMPIRE...). C'est une comédie sur l'amitié entre blancs et noirs.

■ Après les tournages de **HERCULES 3** et **MACISTE**, *Lou Ferrigno* et *Arnold Schwarzenegger* (respectivement) vont peut-être se retrouver sous la houlette des producteurs Golan et Globus dans une production spectaculaire!

■ Déjà le nouveau projet de *Samuel Fuller:* **THE BAG MAN,** qui comme LES VOLEURS DE LA NUIT (qu'on n'a même pas encore vu) sera tourné exclusivement en France à l'exception d'un unique plan de la Statue de la Liberté.

■ Annoncé à Cannes, **JUNGLE FEVER** (ex-Jungle Warriors) recèle l'une des plus éclatantes distributions de série B réunie ces derniers temps: *John Vernon, Paul Smith, Alex Cord, Sybil Danning, Marjoe Gortner, Woody Strode, Nina Van Pallandt.* De quoi faire rêver Dan Brady...

■ 3-D jusqu'à la fin des temps! Regency Prods. prépare **TALES OF THE THIRD DIMENSION,** un film à sketches réalisé par *Earl Owensby, Worth Keeter III, Todd Durham,* et *Thom McIntyre.* Bref, que des gens célèbres...

■ **SUPERGIRL** en tournage dans les studios de Pinewood près de Londres. *Jeannot Swarc* (ENIGMA) y dirige *Faye Dunaway, Peter O'Toole,* et surtout *Helen Slater* (Supergirl). Date de sortie prévue (aux U.S.A.?): été 84.

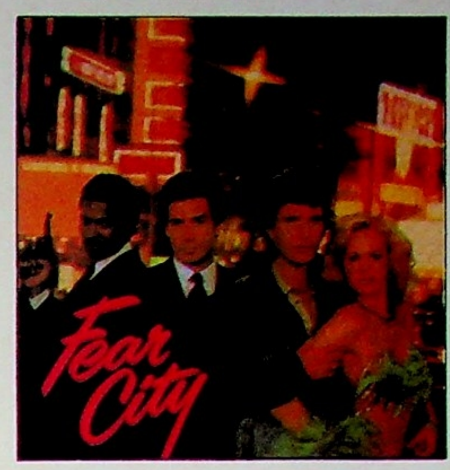
■ *Tony Ginnane* (HARLEQUIN) va produire le prochain film de *Michael Anderson* (L'AGE DE CRISTAL), **APPLE AND THE PAIR** (ex ADAM ET EVE), dont le tournage commence le 16 juillet en Nouvelle-Zélande. *John Gielgud* y tiendra son plus grand rôle: celui de Dieu!

■ *Freddie Fields* voudrait conjuguer les talents de *Rachel Ward, Lesley-Ann Down* et *Nastassja Kinski,* pour former un équilibre (juste?) avec celui de *Mel Gibson* dans **RUNNING MAN**.

■ *Mia Farrow* (UN BEBE POUR ROSEMARY) et *Simon Ward* (LE RETOUR DE FRANKENSTEIN) ont rejoint le tournage de **SUPERGIRL**, pour y interpréter les parents de l'héroïne.

■ Décidément, les nouvelles vont vite... *Richard Widmark* (PANIQUE DANS LA RUE) a remplacé *Richard Attenborough* sur le tournage de OUT OF THE PAST qui a changé de titre. Cela s'appelle maintenant **AGAINST ALL ODDS!**

■ *Billy Dee Williams* (L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE) change d'emploi. Il arpente les rues de New York dans **FEAR CITY** d'*Abel Ferrara* (L'ANGE DE LA VENGEANCE) aux côtés de *Tom Berenger, Jack Scalia, Rossano Brazzi,* et *Melanie Griffith.*



■ C'est *William Lustig* qui doit être content... *Joe Spinell* (MANIAC), *Robert Forster* (VIGILANTE), et *Jay Chattaway* (les deux) figurent au générique de **WALKING THE EDGE,** un policier plutôt faiblard de *Norbert Meisel.*

■ Et le titre du film que vous attendez tous vient de changer. Maintenant, c'est **INDIANA JONES AND THE TEMPLE OF DOOM.** Mais oui, vous savez de quoi je parle.

■ *Ted Kotcheff* (RAMBO) apporte les dernières touches à **UN COMMON VALOR,** produit par *Buzz Feitshans* et *John Milius,* avec *Gene Hackman.*

■ *Tanya Roberts* (DAR L'INVINCIBLE) incarnera Sheena, la Reine de la Jungle, dans le film du même nom mis en scène par *John Guillermin,* qui se remettra ainsi des épreuves de SAHARA.

■ Et puis il y a aussi le 2ᵉ Festival National d'Art Fantastique qui se tient en Juillet-Août à Hennebont (Morbihan). Un programme cinéma excellent qui vaut le déplacement. Appelez Mr J. Darry au 16 (97) 21.47.52 ou 16 (97) 36.54.98 (ouf), ça lui fera une bonne surprise.

emmanuelle bis

Connaissez pas Laura Gemser ? Quoi ? Mais si voyons ! *Black Emmanuelle* : c'est elle ! La sculpturale et sensuelle masseuse eurasienne dont les manipulations langoureuses font bander tout le globe depuis 10 ans. En hommage à sa mémoire, on a même fait élever une flopée de saunas pas très nets dans toutes les bonnes capitales d'Europe.

Au départ, en 1975, Laura jouait le rôle de cette petite biche perverse qui dans *Emmanuelle 2*, broutait sans cesse les aisselles humides de Sylvia Krystel, grand renne polaire gémissant. Oui, *Emmanuelle 2*, la suite du célèbre *Emmanuelle* de Just Jaeckin, fameux film érotique français, visité l'été par des cars entiers de touristes japonais au même titre que le Louvre ou le Sacré Cœur (c'est ça le patrimoine). Toujours à l'affiche sur les Champs depuis 9 ans, bon sang ! La copie du film est d'ailleurs si pourrie, que les ouvreuses miment certaines scènes en ombres chinoises, derrière l'écran. Enfin, depuis la petite a fait son chemin : elle est devenue journaliste (Jérôme Robert aussi avait commencé comme masseuse d'ailleurs...), et elle parcourt le monde, à la recherche de plaisirs inconnus et d'un pot de moutarde (ça, on saura jamais pourquoi, c'est l'élément fantastique...).

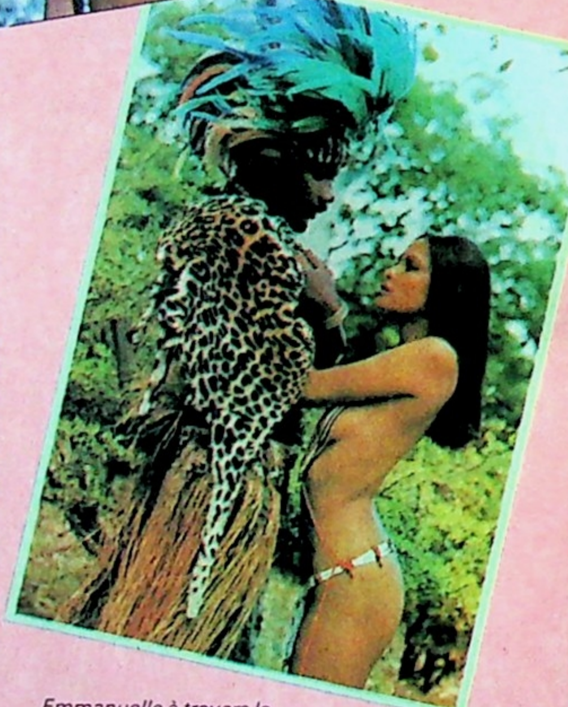
Ah l'aventure ! Ah l'exotisme ! La voilà qui prend des photos de villages cannibales et se retrouve dans le plumard du sorcier, foutant la merde dans le village, et faisant pleuvoir pendant 1 h 30. La revoilà journaliste enquêtant (!) chez les nonnes, encanaillant la mère supérieure Josette, et violant le premier crucifix venu.

Attendez, c'est pas fini. Elle se pointe, le film d'après, chez Madame Claude, la mère maquerelle de la haute société parisienne, puis se laisse séduire par un prince arabe, et se barre enfin à la conquête des bordels de New York... Bref, des aventures qui partent vraiment dans tous les sens, un peu comme dans la série des *Angélique* de Bernard Borderie, avec la mère Michèle Mercier en vedette (c'est d'ailleurs là-dedans que j'ai reluqué mes premières doudounes, devant la télé un mardi soir...). Entourée de jolies partenaires féminines (Patricia Gori, Karin Schubert) et menacée par les braguettes volumineuses d'une horde de machos furieux dont Jack Palance, vieille ordure burinée des séries B des années 50, Laura Gemser se sera laissée dénuder un bonne centaine de fois, dévoilant un superbe corps d'albâtre, bien utile il est vrai, pour faire passer un jeu d'expressions plutôt restreint (tant que ça reste du niveau de la joie ou de l'envie de pisser, disons qu'elle reste convaincante...). Ces petits films érotiques, bien sympathiques quand même (il faut avoir vu les fornications infernales des bonnes sœurs nymphomanes de *Emmanuelle au Couvent*, ou des aliénés grimaçants de *Viol sous les Tropiques*), ont été pour la plupart réalisés par l'ineffable Joe d'Amato, recyclé depuis dans le film d'horreur viscéral (*Blue Holocaust*, *Anthropophagous*). A noter d'ailleurs, que Joe fut pendant un temps le petit copain de Laura (il a craqué un jour pendant une prise le malheureux !), et qu'il participa activement à la reconversion de sa donzelle, qu'on retrouve maintenant dans pas mal de productions horrifiques comme le lamentable *Murder Obsession* de Riccardo Freda ou la très sexuelle *Nuit Erotique des Morts Vivants* (morts vivants entre eux...) de D'Amato justement.

Et puis ce furent *Les Aventuriers de l'Or Perdu* de Alan Birkinshaw (cf. *Starfix 1*) et *Caligula The Untold Story* de D'Amato toujours, qui devrait sortir cet été. Récemment, sous un faux nom, Laura a même joué le rôle d'une prêtresse hindoue dans un téléfilm américain très friqué aux côtés de Michaël Landon, le grand héros niais de *La Petite Maison dans La Prairie*, célèbre série chiante pour samedis après-midi tristes. Elle se recycle la petite. Tout doucement. Sans pour autant laisser tomber nos films bis adorés, qu'elle fréquente maintenant en compagnie de son heureux mari : Gabrièle Tinti, ex-Bellâtre et nouveau has been. C'est donc avec bonheur que je vous annonce son retour tant attendu (surtout par la tribu cannibale de Châteauroux et le couvent des carmélites de Sainte-Joseph, où elle laissa un souvenir impérissable).

les mercenaires en boule

L'ennui avec ces *7 Salopards* de Bruno Fontana, c'est qu'il manque non seulement 5 des 12 salopards d'origine (ceux d'Aldrich bien sûr), mais également 2 salauds de scénaristes, 3 ordures d'éclairagistes, 2 fumiers d'ingénieurs du son et 1 pourri de metteur en scène. Alors il ne reste plus, comme d'habitude, qu'à reluquer bêtement les formes de statuette d'ivoire de la belle Laura. C'est d'ailleurs la seule vision agréable qui traverse ce film ignoble où d'infernaux mercenaires obsédés pillent, tuent, mutilent, dépècent, poignardent, assomment, violent, charcutent,



Emmanuelle à travers le monde ou les délices du body-body
Pour les mateurs : une photo refusée par la commission de censure. Le salopard et la sauvageonne.

les Fesses d'Emmanuelle dans la culotte de Laura.

boivent, rotent, disent des gros mots et éclaboussent exprès le bas de leurs pantalons kakis. Faut dire qu'y sont fumasses : ils étaient venus sur une île grecque pour flinguer un malheureux trafiquant d'on sait pas trop quoi, et ils manquent de se faire abattre à leur tour par les individus qui les avaient payés. Les voilà ainsi barrés en pleine campagne grecque, transportant un capitaine agonisant qui comme toujours, raconte sans arrêt sa vie de bon militaire frustré (« sans ces fumiers de bureaucrates, on en aurait plus descendu... »). La pauvre troupe n'arrête d'ailleurs pas de se plaindre, de crever de soif et d'hurler à la mort, et pourtant, et pourtant... Y'a une rivière ou un village toutes les deux bornes et les déserts infinis et autres vallées de la mort impitoyables regorgent de vignes, d'arbres fruitiers et sont sillonnés de traces de bulldozers et de semi-remorques... Y sont pas si seuls alors. Bah ! A force de sortir plus souvent leur bistouquette que leur boussole — pour abuser de la première créature venue —, c'était prévisible qu'ils se paument... Toujours est-il qu'au détour d'un chemin, les survivants, accompagnés de Gabriele Tinti qui joue une sorte de chercheur d'or décontracté, tombent sur Laura Gemser, venue venger sa petite sœur, violée 2 bobines plus tôt par 2 des affreux (le troisième, dégoûté, jouait pendant ce temps une *Polonaise* de Chopin sur un piano poussiéreux : véridique !).
La belle Laura commence alors à séduire chaudement les petits roquets, jusqu'à ce qu'ils s'entretuent sauvagement, puis part bras dessous bras dessous avec le chercheur d'or vers de nouvelles aventures.
Voilà. Il se peut que j'ai confondu des personnages, car avec cette putain de photographie jaunâtre, c'était pas évident de s'y retrouver. Le grain était tellement gros que l'écran ressemblait à une raclure de glaviot grossie au microscope : ça grouillait dans tous les sens. Du coup, la pauvre Laura avait presque l'air d'une sale tumeur glauque dans une telle bouillie... C'est d'ailleurs pour ça que je me suis précipité la revoir dans *Pénitencier de Femmes* quelques jours plus tard. Juste histoire de l'apprécier sous un jour plus faste... Eh bé, j'étais pas au bout de mon supplice.

emmanuelle en prison

Bruno Mattei, le metteur en scène de ce *Pénitencier* maudit est certainement le réalisateur le plus drôle de toute l'Italie. Chacun de ces films est un monument de ringardise surréaliste. Souvenez-vous donc de l'impensable *Virus Cannibale* et de ces soldats déserteurs façon *Zombie*, qui en pleine attaque de morts vivants hargneux, ne trouvaient rien de mieux à faire que se déguiser en ballerine et chanter *Singin' in the Rain !* (c'est vrai je vous assure ! Jetez donc un coup d'œil sur la cassette vidéo du film sortie aux Productions du Tigre !). Quant à son *Seven Magnificent Gladiators*, produit par la firme Cannon, les producteurs l'ont trouvé tellement mauvais, qu'ils ont décidé de ne pas le sortir et de faire à la place un *Hercules 2* avec les mêmes acteurs (Lou Ferrigno, Brad Harris et l'admirable Sybil Danning) et la même équipe technique que dans le premier *Hercules* (au fait, sortie prévue : septembre). Ce même Bruno Mattei, qui se fait souvent appeler Vincent Dawn, a également supervisé 2 immortels péplums co-produits avec la France : *Caligula et Messaline* et *Néron et Popée*, dont les détails croustillants et les stock-shots grossiers en ont fait hurler plus d'un. Bref, un orfèvre en la matière ce monsieur Dawn, un « bissard » pure race, un amoureux des décors fauchés et branlants, des figurants hilares, des projecteurs pas discrets et des dialogues de fous. Son nouveau film, *Pénitencier de femmes*, devait donc logiquement nous réserver des surprises gratinées, et bien on est pas déçu, loin de là, et je ne saurais trop vous conseiller d'aller vous marrer pendant 1 h 30.



Emmanuelle en prison ou la chef gardienne expliquant comment on tient un guidon de vélo.

le pénitencier de la joie

Après *Emmanuelle chez les Cannibales*, *Emmanuelle en Amérique*, et avant *Emmanuelle à la Ferme*, *Emmanuelle au Bord de la Mer* et *Emmanuelle et Martine en pique-nique*, voici donc Emmanuelle dans les prisons de femmes. Déjà illustré il y a quelques années par Franco et consorts (*Les Evadés du Camp d'Amour*), le thème des prisons de femmes revient en ce moment à la mode aux Etats-Unis (*Concrete Jungle part 1 et 2*, *Chained Heat* avec Linda Blair et Sybil Danning) et motive du coup les petites boîtes fauchées. Ainsi, l'Italie, outre 2 productions signées Helen Sarlui (*Ator* and C°), annonce déjà *The Memoirs of Hanna D.* ou les aventures d'une droguée alcoolique dans un pénitencier implacable (dixit !), et Kurt Raab, ancien acteur des films de Fassbinder vient d'achever pour l'Allemagne *Prison Camp Girl*. Chaque fois bien sûr, c'est la même rengaine, et sous prétexte de dénoncer les abus qui sévissent dans de tels gourbis, on nous rebalance les ingrédients infaillibles : viols, torture, et scènes de *doucherie* interminables. Ce *Pénitencier de femmes* ne faillit pas à la règle, et la pauvre Emmanuelle, venue secrètement y enquêter, en fera les frais.
Le moins que l'on puisse dire, c'est que Mattei n'y va pas avec le dos de la cuillère. Et comme toujours dans ces cas-là, à force surdoser et d'en rajouter dans le cradoc, le gâteau empoisonné se transforme rapidos en tarte à la crème. Les gardiennes qui frappent sur tout ce qui bouge avec leurs matraques en plastique, ressemblent à de vieilles institutrices aigries, un jour d'interro écrite, et les prisonnières hystériques qui courent et hurlent les bras tendus, donnent l'impression de vouloir décoller du sol (pour s'envoler sans doute vers des pellicules meilleures). Evidemment les détails bien crad abondent : seaux de merde en pleine gueule, viol mort d'un pédé simple d'esprit, et rats aux yeux rouges bouffant les pieds des pauvres filles (les mêmes que dans *Héros d'Apocalypse* d'A. Dawson). La frêle Laura, qui traverse ce bourbier avec une dignité inébranlable, se fait passer dessus par toute la caserne, mais parvient tout de même à déclencher une révolte finale. D'atroces règlements de compte ont alors lieu, et le summum du sadisme est atteint lorsque la chef des gardiennes (interprétée avec un sérieux et une conviction vraiment inquiétants par Franca Stoppi, la gouvernante marâtre de *Blue Holocaust*) se fait poignarder par une cuillère à soupe (véridique une fois de plus !). Autre moment comique, le supplice de la cloche : Laura Gemser recouverte d'un tuyau de poêle géant, sur lequel s'acharne un bataillon de gardiennes, à grand renfort de matraques.
La surprise finale est de taille, puisqu'on apprend qu'Emmanuelle travaillait pour le compte d'*Amnesty International*. Carrément. Ah ! Bruno (ou Vincent), quel beau défenseur des libertés tu fais ! Vous auriez vu la gueule du petit bonhomme de *Télérama* quand il a appris ça !

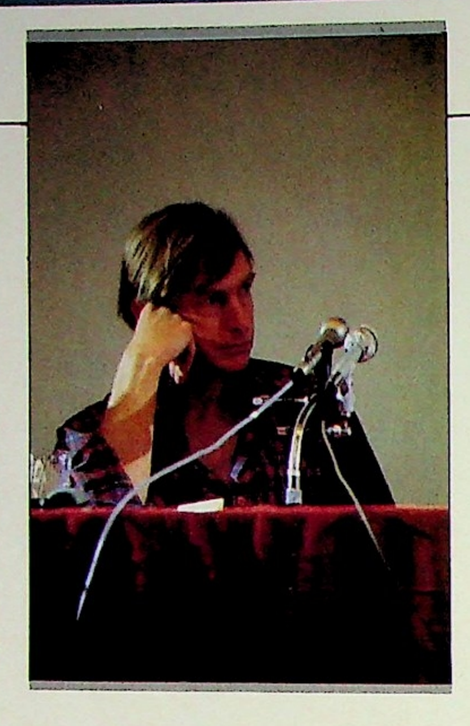
DAN BRADY

FICHES TECHNIQUES

LES 7 SALOPARDS Italie/Grèce. 1982 (?). R : Bruno Fontana. SC : Bruno Fontana. PH : Nino Celeste. MUS : Paulo Rusticelli. DEC : Pier Dante. 1 h 35. Dist : Rex International Distribution. Avec : Laura Gemser, Gabriele Tinti, Angelo Infanti, Salvatore Lago, Giovanni Brusatori.

PÉNITIENCIER DE FEMMES (Emmanuelle, reportage da un carcere femminile) Italie/France. 1982. PR : Beatrice Films (Rome), Les Films Jacques Leitienne (Paris), Imp. Ex. Ci. (Nice). R : Vincent Dawn, alias Bruno Mattei. SC : Olivier Lefait. Ph : Luigi Cicarelli. DEC : Maurizio Mammi. MUS : Luigi Cicarelli (oui, le même que la Photo !). 1 h 30. DIST : Les Films Jacques Leitienne. Avec : Laura Gemser (Emmanuelle Sherman), Gabriele Tinti (Le Docteur), Lorraine de Selle (La Directrice) et Raul Cabrera, Leila Ducci, Franca Stoppi.

INTERVIEW



PETER WEIR

L'Australie est terre de magie... Weir en est sans nul doute le cinéaste le plus conscient. Imprégnant ses films d'un climat étrange, Weir s'est créé un univers onirique personnel. Ce qui ne l'empêche pas d'être soumis aux contraintes matérielles de son métier. Et il s'en acquitte finalement un peu trop consciencieusement, au point de manquer de s'évanouir pendant l'interview qui suit...

STARFIX. *Par ses aspects politiques,* L'année de tous les dangers *diffère de l'ensemble de votre œuvre, mais rejoint un certain nombre d'autres films récents, parmi lesquels Le faussaire de Volker Schlöndorff.*

PETER WEIR. Depuis la guerre du Viêt-nam, j'ai cessé de m'intéresser à la politique. Aujourd'hui, je préfère faire confiance à l'art et traiter, comme dit Kwan, de questions qui nous touchent de façon immédiate. Bien sûr, cette attitude n'est pas toujours compatible avec la menace nucléaire qui pèse sur le monde...

Je me suis volontairement abstenu de voir *Le faussaire,* dont j'ai appris l'existence au moment même où je m'apprêtais à tourner *L'année de tous les dangers.* J'ai voulu réaliser mon film en évitant cette référence.

Cela dit, sur la question de savoir pourquoi un certain nombre de films récents ont pour arrière-plan des situations de crise politique ou militaire, je ne sais que répondre. On pourrait aussi se demander pourquoi Beresford, Scorcese et Olmi font à peu près en même temps trois films sur des sujets bibliques. Je crois que la force des media est telle que les «états d'esprit» se répandent très vite. C'est la menace nucléaire qui doit probablement être à l'origine de plusieurs films de guerre récents, assez nombreux eux aussi.

Il se peut également que, dans l'imagination contemporaine, le Correspondant à l'Etranger soit — avec le Réalisateur de Films — la dernière incarnation du romantisme...

STARFIX. *Le thème de la guerre, que vous avez abordé dans* Gallipoli *juste avant* L'année de tous les dangers, *devient-il essentiel pour vous?*

P.W. Les auteurs dramatiques ont toujours été attirés par la guerre parce qu'elle permet, dans la mesure où elle ne laisse guère de temps pour la réflexion, de découvrir l'esprit d'un personnage dans ce qu'il peut avoir d'extrême, en bien comme en mal.

Cependant, beaucoup plus que la guerre, je crois que l'influence déterminante que j'ai subie pour mes deux derniers films a été celle de l'Opéra. Pour moi qui avais reçu une éducation anglo-saxonne, dans laquelle la tête passe avant le cœur, l'Opéra a été l'inspiration qui m'a aidé à rejoindre le domaine de l'émotion.

STARFIX. *Il est alors exact que, dans le roman de C.J. Koch, c'est la fiction qui vous a attiré, et non l'idée de faire un film se passant en Indonésie au moment de la chute de Sukarno?*

P.W. C'est le personnage de Kwan et l'atmosphère du récit qui ont retenu mon attention. Sukarno n'était qu'un élément de l'histoire.

STARFIX. L'année de tous les dangers *ayant été réalisé avec l'aide d'une compagnie américaine, peut-on vous demander — question bien traditionnelle — si, pour vous, il y a une spécificité du cinéma australien?*

P.W. L'attention porté par les media au «cinéma australien» a sans doute été disproportionnée. L'éclosion de ce cinéma a été l'une des conséquences de la guerre du Viêt-nam. La fin des années soixante, avec toutes ces manifestations dans les rues à propos de la participation de contingents australiens à cette guerre, a été — comme aux Etats-Unis d'ailleurs — une période de chaos et d'effervescence, de discussions amères, mais aussi celle d'une floraison artistique. Nous avons eu la liberté de choisir nos sujets, et cette liberté a sans nul doute apporté au cinéma australien une certaine originalité.

Mais les réalisateurs australiens ne sont à la solde de personne. Ce ne sont pas des représentants de leur nation, ni des employés du gouvernement. Bruce Beresford tourne un film aux Etats-Unis? Je pense que c'est son droit, s'il le désire. Il n'y a aucune grandeur particulière à rester en Australie. Je rencontre parfois des gens qui me disent: «Vous avez su résister à ces salauds d'Hollywood». Mais j'ai beaucoup d'amis à Hollywood; j'y vais très souvent. Je n'ai résisté à personne. Simplement, je ne suis pas tombé sur un scénario que j'ai jugé digne d'intérêt pour moi. Je voudrais que cessent ces malentendus.



STARFIX. *Comment avez-vous choisi Mel Gibson et Sigourney Weaver pour* L'année de tous les dangers?

P.W. Je n'ai jamais voulu voir Mel Gibson dans *Tim.* Il a l'air vraiment affreux sur les photos. Je suis sûr que son interprétation est excellente, mais il n'a pas la tête de l'emploi (NDLR: L'emploi en question est celui d'un retardé mental). Mais lorsque j'ai vu *Mad Max 1,* j'ai su immédiatement que j'avais découvert une star. Une vraie. Quant à Sigourney Weaver, je pensais à elle depuis Alien, qui m'avait beaucoup plu. Je m'étais dit qu'un jour je ferais appel à elle. Il me fallait une femme à la fois forte et féminine: le rôle est limité, mais le personnage apporte *l'information.*

STARFIX. *A quoi ressemble Linda Hunt «au naturel»?*

P.W. Elle est féminine, très féminine. Et c'est ce qui a résolu mes difficultés. Dans tous les tests que j'avais faits avec d'autres acteurs (c'est parfois moi-même qui jouais Hamilton quand Mel Gibson n'était pas là), je sentais que quelque chose n'allait pas. Il y avait comme une rivalité. Quand ces autres acteurs disaient: «Je peux t'obtenir une interview avec le chef du parti communiste», quelle que soit la manière dont ils le disaient, ils donnaient l'impression d'être en compétition avec Hamilton. J'avais le sentiment que celui-ci allait devoir répondre: «Fiche le camp!». Lorsque Linda Hunt a joué la scène, elle y a introduit un équilibre mâle/femelle. De même, dans la scène où Hamilton demande à Kwan: «Pourquoi as-tu un dossier sur moi?», tous les acteurs avaient répondu comme s'ils disaient: «Mêle-toi de ce qui te regarde!» Linda Hunt avait une manière dire «Je tiens des dossiers sur beaucoup de gens» qui faisaient accepter la chose.

STARFIX. *Ce n'est, certes, qu'une rumeur, mais on parle de vous pour réaliser l'adaptation de* 2010, *le roman de Arthur C. Clarke qui est la suite de* 2001.

P.W. Oui, c'est exact, mais je n'en sais guère plus. J'ai lu le livre, que j'ai trouvé passionnant, mais la perspective de s'engager dans un film qui serait la suite d'un film de Kubrick a de quoi faire réfléchir! Adapter le livre de Clarke ne sera pas chose aisée. Je crois savoir que Stanley Kubrick a beaucoup d'idées sur la question. Mais j'aimerais d'abord le rencontrer, ne serait-ce que pour lui demander pour quelle raison il ne veut pas réaliser lui-même *2010.*

STARFIX. *Quels sont vos rapports avec Stanley Kubrick? On vous présente parfois un peu comme son «protégé».*

P.W. Je ne l'ai jamais rencontré. Nous avons seulement échangé quelques lettres. Mais il m'a rendu un grand nombre de services et s'est penché avec intérêt sur mes films. Mais mon cas n'est pas unique: Stanley Kubrick s'intéresse à tous les films et a aidé plusieurs réalisateurs. De mon côté, il m'est arrivé de lui donner, sur sa requête, quelques indications sur les conditions de la distribution et de l'exploitation cinématographique en Australie. Il est un peu, comme disait Billy Kwan, «l'ami inconnu».

STARFIX. *Vous avez déclaré qu'il était dégoûtant d'apprendre aux gens à analyser la magie. Mais ne vous prêtez-pas vous-même à ce jeu en donnant des interviews comme toutes celles que vous avez données à Cannes?*

P.W. Je jure toujours que c'est la dernière fois! On me donne des interprétations de mes films qui me semblent justes, mais qui sont déjà dans mes films. Ou alors, je me heurte à des interprétations différentes, pour lesquelles toute discussion est vaine. J'ai vu l'autre soir un tour de prestidigitation extraordinaire: quelqu'un mettait un peu de cendre de cigarette dans l'une de ses mains, fermait cette main et faisait réapparaître la cendre dans l'autre main. Puis dans les deux mains en même temps. Et j'ai dit: «Pour l'amour du ciel ne me révélez pas le truc!»

Interview FREDERIC ALBERT LEVY

ABONNEMENT



AINSI PERISSENT CEUX QUI NE S'ABONNENT PAS A STARFIX !

Et tout ça aurait pu être évité par un geste simple, banal, risible presque : une petite signature qui aurait ouvert les portes du paradis à ce malheureux ! Vous me direz, oui, mais, il y est déjà, au paradis ! Pas de sarcasmes !

IL VOUS FAUT ABSOLUMENT profiter des avantages extraordinaires que vous offre Starfix ! Disques gratuits, avant-premières, places de cinéma : tout au long de l'année vous pourrez bénéficier de multiples cadeaux et occasions spéciales dignes des courageux membres de la Starforce que vous êtes.

Ne vous refusez pas ça ! Dans vos dernières volontés, vous pourrez léguer votre abonnement à vos petits-enfants ou à votre raton-laveur favori !
Ainsi, ils auront toujours une pensée émue à votre égard.
Ce sont les meilleurs qui s'en vont les premiers. Pensez-y. Abonnez-vous.



Il vous manque STARFIX 1, 2, 3, 4 ou 5 ?
Envoyez 15 F par numéro + 5 F de port et vous pourrez compléter votre collection...

Vous pouvez renvoyer dès aujourd'hui votre bulletin d'abonnement à STARFIX - Service Abonnement : 23, rue Vernet, 75008 Paris - Tél. : 720.50.51. Glissez votre paiement et cette formule dans une enveloppe affranchie, et nous ferons le reste...

BULLETIN D'ABONNEMENT

Profitez de plus de 20 % d'économie en vous abonnant 1 an (12 n^{os}) 140 F au lieu de 180 F ou 2 ans (24 n^{os} plus deux numéros gratuits soit 26 n^{os} en tout) pour 250 F au lieu de 360 F, soit 25 % d'économie ! (Etranger : ajouter 25 FF de port).

Je m'abonne à STARFIX aux conditions spéciales :
☐ d'un an pour 140 F ☐ de deux ans pour 250 F

Mme, Mlle, M. ____________________

N°______ Rue ____________________

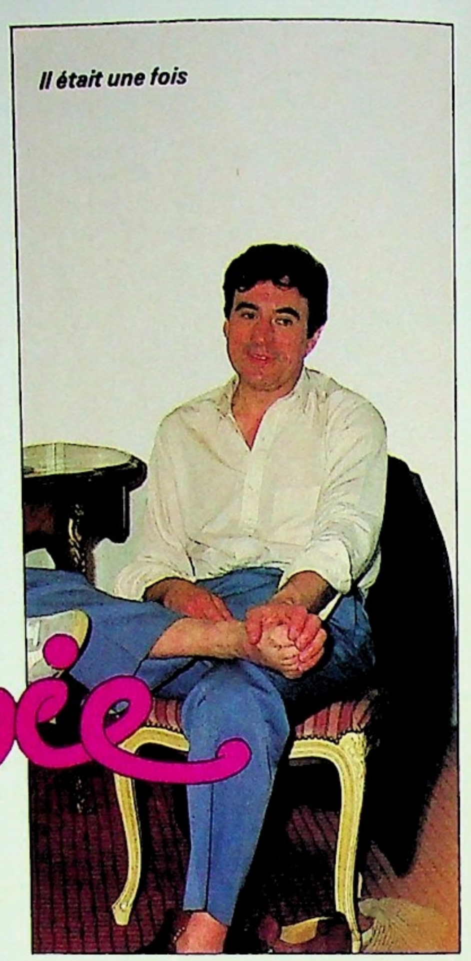
Ville ____________________

Code Postal____________ Signature :

Je joins un chèque postal, un chèque bancaire ou un mandat-poste de__________

MONTY PYTHON

le sens de la vie



Il était une fois

Six petits poissons

Aucune règle n'existe pour identifier les Monty Phyton.
Au travers de nombreux disques, shows télévisés, livres et prestations assorties, ils ont peu à peu conquis leur verte Albion natale (enfin, presque). (N'oublions quand même pas que Terry Giliam est fier de sa nationalité américaine, et c'est sans doute le seul...)
« Après l'Angleterre, le monde ! » comme disaient les savants fous des serials d'antan. Le délire visuel est de mise. Obligatoire, même. Et, pour corser l'affaire, il est de notoriété publique que les Monty Python se déplacent aussi bien en groupe qu'en solitaires. Les lemmings modernes, pour ainsi dire...
La Vie de Brian, Pataquesse , Jabberwocky, The Missionary, Yellowbeard, Sacré Graal, et quelques autres...
Pour augmenter la difficulté, ils prennent tous un malin plaisir à se déguiser, brouillant ainsi des cartes déjà difficiles à manier. Toute identification est presque impossible. Soyez vigilants...
(dans un aquarium nagent six poissons, dont aucun n'est un haddock).
Premier poisson : Bonjour
Second poisson : Bonjour
Troisième poisson : Bonjour
Premier poisson : Bonjour
Quatrième poisson : Bonjour
Troisième poisson : Bonjour
Premier poisson : Bonjour
Second poisson : Quoi de neuf?
Premier poisson : Pas grand chose
Cinquième et sixième poisson : Bonjour
Pour la première fois depuis... hier matin, 6 h 23, heure du méridien de Greenwich, les Monty déclarent qu'ils sont devenus sérieux. Fini le comique. Ce film est une réflexion poussée, longuement mûrie, et définitive, sur le SENS DE LA VIE !!
(Un couple de touristes dîne dans un authentique donjon médiéval anglais transformé en restaurant hawaïen. Un serveur s'approche de leur table).
Serveur : Bonsoir... Désirez vous un sujet de discussion ?
Mr Hendy : Quelle excellente idée. Comment est celui-ci ?
Serveur : C'est de la philosophie.
Mrs Hendy : C'est un sport?
Serveur : Non, c'est plutôt une tentative pour bâtir une hypothèse viable expliquant le Sens de la Vie. Tenez, par exemple, vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi vous étiez là ?
Mr Hendy : Eh bien... Nous sommes allés à Miami l'an dernier, et avant ça en Californie, et nous...
Serveur : Non, non... je veux dire *là*. Sur cette planète.
Mr Hendy (avec prudence) : N... non.
Serveur : Parfait ! Avez-vous jamais *cherché* à en connaître la raison ?
Mr Hendy (avec conviction) : Non !
L'ambition tout de même. Cette œuvre cinématographique importante s'adresse à une forme de vie qui constitue un peu plus de 40 % des vertébrés, et occupe 61 % de la surface du globe : les poissons. Un spectacle unique et merveilleux nous est offert : voir par des yeux qui ne sont pas les nôtres, respirer par des branchies, se laisser glisser sur l'onde...
Et afin de calmer nos cerveaux troublés par tant d'agitation, trois membres du Monty Python, Graham Chapman, Terry Jones, Terry Gilliam, ont eu le courage de répondre à nos questions.

Starfix : *Puisque votre film est plus destiné aux poissons qu'aux humains, pourquoi n'avez-vous pas rendu l'accès des cinémas plus facile aux poissons ?*

Qui un jour eurent le choix



Terry Jones : Aah ah... Vous avez découvert la *seule* erreur du film.
Starfix : *Par exemple, vous auriez pu les remplir d'eau et montrer un peu que vous vous préoccupez du public...*
Terry Jones : Tout ceci était très compliqué pour nous. Néanmoins, nous invitons tous les spectateurs à venir avec leur animal favori, leur poisson rouge, dans un bocal pour voir le film.
Starfix : *Que faîtes vous des gros poissons, comme les requins ?*
Terry Gilliam : Et les poissons d'eau douce aussi ?
Graham Chapman : Nous n'avons pas beaucoup d'affinité avec les requins, n'est-ce pas ?
Terry Jones : Non.
Starfix : *De plus, votre film a un côté raciste : dans la scène de l'aquarium, il n'y a pas un seul haddock...*
Terry Jones : Regardons les choses en face. Notre ambition est d'intéresser les poissons de toutes sortes, ceux qui éprouvent le désir de se rassembler... Mais il faut nous reconsidérer quand il s'agit de haddocks !
Starfix : *Mais ceci ne leur est-il pas préjudiciable ?*
T. Jones : Totalement !
G. Chapman : Il y a un préjudice quelque part...
T. Gilliam : Peux-tu donner plus de précisions ?
T. Jones : Mais certainement...
T. Gilliam : Ce sont pourtant de bons danseurs.
T. Jones : Les haddocks...?
T. Gilliam : Des danseurs hors pair.
Le Sens de la Vie est un film à sketches plus ou moins longs, plus ou moins réussis, mais toujours parfaitement maîtrisés, à l'intérieur d'un ensemble cohérent. Un seul fil conducteur : le sens de la vie... Une structure en patchwork qui parcourt en environ 90 minutes l'étendue de l'existence humaine, et même au delà. De la naissance à la mort, avec une courte visite au paradis où c'est tous les jours Noël. *Le Sens de la Vie* représente en quelque sorte la somme de la connaissance sur l'*homo sapiens*, l'œuvre ultime qui synthétise à la fois son art et sa société, avec le calme civilisé des naissances, l'utilité de l'éducation, l'égalité de la justice (ah, l'horrible punition pour avoir commis des jeux de mots sexistes !) le bien-fondé de ses conflits internes...
(Alors que, au terme d'une sanglante bataille contre les Zoulous, des officiers anglais cherchent la jambe droite de l'un de leur compagnons, un indigène sort des buissons. Il tire sur la fermeture à glissière de son corps, et dévoile sa véritable identité : un présentateur blanc en smoking et nœud papillon).
Présentateur Zoulou : Bonsoir et bienvenue au milieu du film.
Nous profitons d'ailleurs de cette interruption pour vous signaler que vous êtes, cher lecteur, au milieu de cet article...
Starfix : *Une scène qui m'intrigue énormément est celle où il faut « chercher le poisson ». le son y est excellent. Que pouvez-vous me dire dessus, car je ne sais pas quoi vous demander ?*
T. Jones : Oui, bien sûr... C'est une des meilleures scènes du film. D'ailleurs, nous ne saurions pas quoi répondre...
Starfix : *Elle est si bizarre...*
T. Jones : Elle a été tournée dans la centrale électrique de Batessy. Je suis incapable de dire pourquoi...
T. Gilliam : C'est un de mes moments favoris dans le film.

Entre deux idées de discussion.





Le premier déclara :

“Quel est le meilleur sujet ?”

T. Jones : Un des miens aussi.
G. Chapman : C'est tellement curieux qu'il n'existe aucune justification.
T. Gilliam : Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha...
Contrairement à beaucoup de comiques et humoristes célèbres qui recherchent le gag en référence à un modèle cinématographique établi (Mel Brooks ou Carl Reiner), les Monty Python n'ont rien à envier à leurs « maîtres ». Libre à Mel Brooks de pasticher Hitchcock sans scénario parfaitement construit... Ces fous d'Anglais, lorsqu'ils se mettent à copier les films d'aventures maritimes de série B, peuplés de pirates et de trésors à piller, montrent qu'ils ont tous les éléments en main pour le faire. Terry Jones, seul réalisateur crédité, fait preuve d'un réel don de la mise en scène, de la mise en images, utilisant au mieux des décors criant de réalisme et les objectifs de courte focale. Après tout, il faut bien établir un compromis entre la vision humaine, et celle en « fish-eye » des poissons !
(des dizaines d'employés, le dos courbé sur leurs bureaux comme les esclaves d'une galère sur leurs rames, se révoltent. Ils font passer leurs geôliers par dessus bord, lèvent l'ancre, hissent les voiles, et sillonnent au gré des vents les hautes mers de la finance, à bord de l'immeuble vétuste d'une compagnie d'assurance. Transformant pales de ventilateur en sabres, porte-manteaux en crochets et grappins, ils se lancent à l'assaut du pouvoir technocratique de la Très Grosse Société d'Amérique).
G. Chapman : Universal nous a donné le chèque sans même lire le scénario. Nous avions carte blanche...
Starfix : *Comment arrivez vous à évaluer un budget ?*
T. Jones : Nous le donnons à faire à quelqu'un d'autre.
G. Chapman : En fait, c'est la première fois que nous n'avons pas à nous soucier du financement, à nous demander comment répartir l'argent. Dans nos œuvres précédentes, il y avait toujours de graves dilemmes.
T. Jones : Parfaitement. Pour ce films, nous avions trop d'argent.
Starfix : *Est-ce pour cette raison qu'a été réalisé en dernière minute le court métrage projeté avant le film ?*
T. Gilliam : C'est une façon de voir les choses...
T. Jones : J'adore le regarder, parce que quand nous avons commencé à tourner cette partie, elle s'est mise à *pousser* comme un champignon.
Starfix : *Qu'est-il arrivé ? La séquence dans le film est-elle tirée du court-métrage, ou alors est-ce le contraire ?*
T. Gilliam : C'est le contraire... Il y a un fait établi qui veut que tous nos films faiblissent vers les 2/3, au bout d'environ une heure. A ce moment, plus rien ne passe, plus personne ne rit... Nous avions donc décidé d'y glisser une scène d'aventure, afin que le public s'évade dans une autre direction. Mais l'idée s'est développée de plus en plus. Et comme il n'y a en fait aucun membre des Monty Python dedans, tout le monde pensait qu'il s'agissait en fait du début d'un de nos gags. Et ça ne l'est pas !
Starfix : *A propos de public international, comme les Américains en ce moment, prenez-vous en considération leur esprit et leur sensibilité quand vous faites des films ?*
T. Jones : Non. Nous ne nous occupons que de nous-mêmes. Nous ne tentons pas d'échapper à la critique, pas plus que nous avons peur de déranger les gens. Sinon, on arrêterait de tourner, et ça réjouirait beaucoup trop de monde...

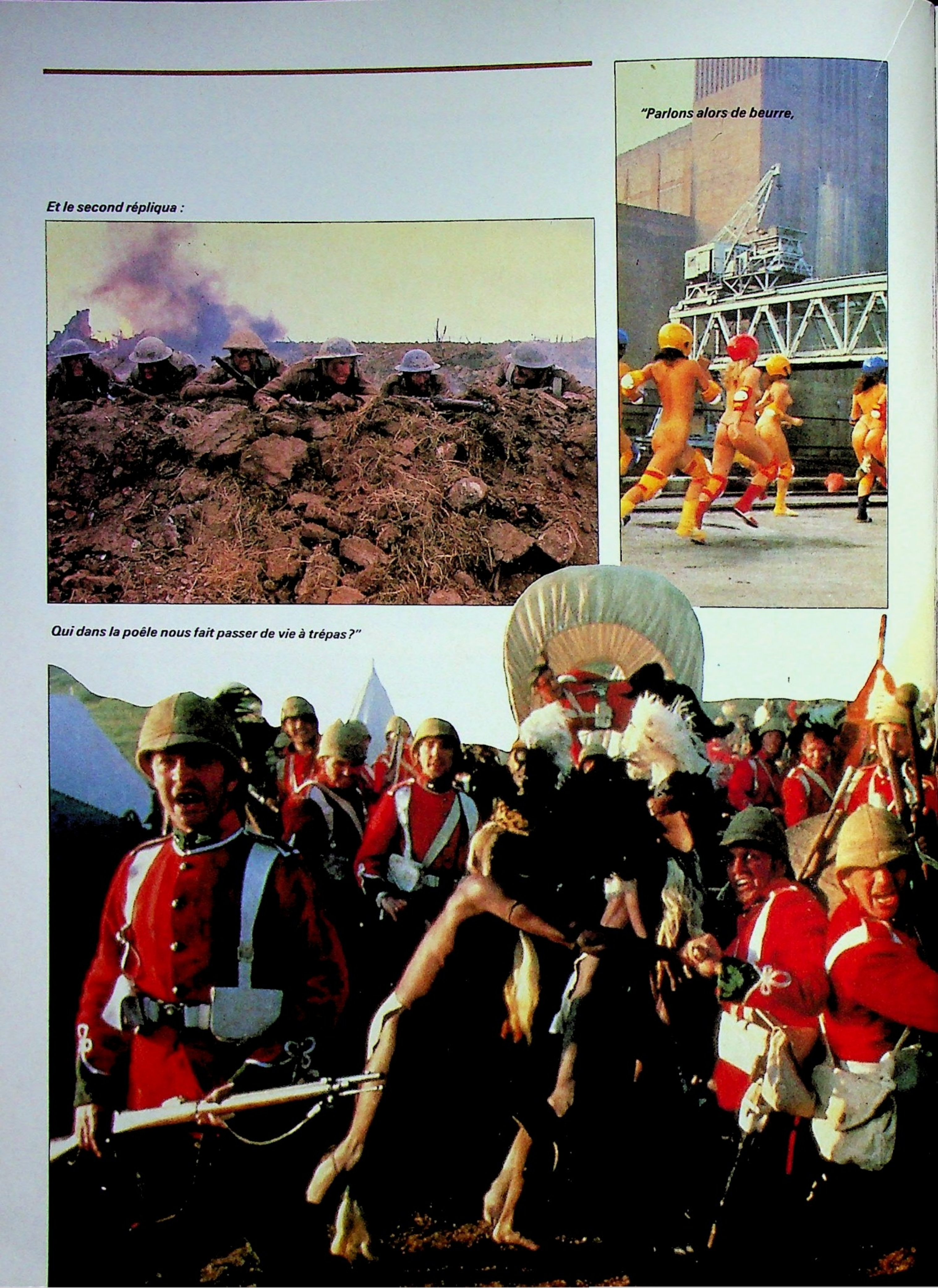
L'un d'eux répondit : "Le hareng fumé..."



Les Monty Python ne respectent rien : la religion, la famille, l'armée... Et même la nourriture. Dans ce restaurant français où la tenue de soirée est de rigueur, Mr Creosote mange dans un seau et vomit sur le tapis. Ou sur la femme de ménage...
Starfix : *Quelle est la proportion de Mr Creosote dans votre vraie personnalité ?*
T. Jones : Seulement 10 %.
Starfix : *C'est déjà beaucoup...*
T. Jones : C'est vrai.
G. Chapman : A mon avis, c'est plutôt 700 %.
Starfix : *Comment s'est déroulé le tournage ? Salement ?*
T. Jones : Assez. Nous disposions de 2400 litres de.. truc... en fin, de vomi, quoi.
Starfix : *Vous avez dit 3600, hier...*
T. Jones : En fait, nous en avions 2400 au début, et 1200 en réserve...
T. Gilliam : Qui ont été donnés gracieusement par les figurants.
T. Jones : J'aimerais que cela devienne un des produits d'exportations de l'Angleterre. Puisqu'il faut se débarrasser des déchets atomiques, pourquoi ne pas vendre aussi du vomi ? Les poissons y trouveraient moins à redire.
G. Chapman : On pourrait imaginer des super cargos de vomi, traversant les océans.
T. Jones : Un navire de vomi a coulé, polluant les eaux... Imaginez un peu le potentiel...
Génial, débile, taré, irrésistible, stupide, prodigieux, inutile... *Le Sens de la Vie* est tout ceci à la fois. Un vrai film qui fait rire aux éclats, qui charme, qui dérange... Pas assez d'ailleurs, puisque son humour décapant et irrespectueux et n'a pas empêché de recevoir un prix à Cannes ! Culture, que de crimes on commet en ton nom !!



"Du hareng !!" reprirent-ils en cœur.



Et le second répliqua :

"Parlons alors de beurre,

Qui dans la poêle nous fait passer de vie à trépas?"



Devant tant d'ignominie, Tous partirent effarés.

Morale : voici le Sens de la Vie...

Starfix : *Aimeriez-vous recevoir une récompense?*
T. Jones : Ça nous inquiète quelque peu... En plus, j'ai honte d'une chose que j'ai faite avant de venir : je me suis acheté une veste de soirée, un vêtement que je ne pensais jamais posséder. Heureusement, elle s'est perdue.
G. Chapman : C'est très gênant de devenir acceptable, de rentrer dans les normes...
Et Terry Jones, en venant chercher son trophée, a remercié un par un les membres du jury, et de déclarer : « Vous trouverez l'argent derrière le lavabo ». Il ne nous reste qu'à attendre le prochain film de l'équipe pour découvrir l'effet qu'aura pu avoir sur eux cette distinction...
Starfix : *Envisagez-vous de tourner un jour une comédie musicale?*
T. Jones : Oui, avec un thème sur les Vikings. Il est temps...
G. Gilliam : Je crois que le monde a besoin d'une comédie musicale viking.
T. Jones : Pom pompompom pom pompom pom pom... pom pompom p
(ces quelques lignes ont été retrouvées près d'une machine à écrire enragée, qu'on a été obligé d'abattre après les sommations d'usage. L'auteur du texte n'a jamais été retrouvé).
Cher lecteur, nous voici arrivés à la fin de l'article... Rien de bien nouveau sur le sens de la vie. Il ne vous reste qu'à aller voir le film! Rappelons donc qu'il faut être aimable avec la caissière, donner éventuellement un pourboire à l'ouvreuse, et s'asseoir sans écraser les pieds de son voisin. Une fois de plus, rien de renversant... La signature et la fiche technique vont suivre. Au revoir.

DOMINIQUE MONROCQ

FICHE TECHNIQUE :

MONTY PYTHON, LE SENS DE LA VIE. G.-B. 1983. "Universal". PR : John Goldstone. R : Terry Jones. SC : Graham Chapman, John Cleese, Terry Gilliam, Eric Idle, T. Jones, Michael Palin. PH : Peter Hannan, Roger Pratt (The Crimson Permanent Assurance Company). MUS : E. Idle, T. Jones, M. Palin, G. Chapman, J. Cleese, John Du Prez, Dave Howman, André Jacquemin. DEC : Harry Lange. ANIMATION : T. Gilliam. MONT : Julian Doyle. 107 mn. DIST : C.I.C. (22/6). Avec : G. Chapman (variés), J. Cleese (variés), T. Gilliam (variés), E. Idle (variés), T. Jones (variés), M. Palin (variés), Carol Cleveland, Simon Jones, Patricia Quinn, Judy Loe, Andrew MacLachlan, Mark Holmes, Valérie Wittington.

MOTHER'S DAY

QUAND LE "GORE" DEVIENT FARCEUR

Le congrès de pacifisme vient de s'achever. Dans un grand élan de fraternité, une octogénaire, encore dans le coup, invite deux hippies insalubres, genre «je suis laid mais mes cheveux me cachent», à faire un bout de chemin dans sa Buick d'époque. Panne sèche ! Fermement décidé à faire de la vieille bavarde leur «quatre heures», l'un des deux «flower killers» exhume une fine cordelette. Problème ! La proie pomponnée et gazouillante arbore une minerve format géant. Mais déjà il est trop tard. Le jeune strangulateur est décapité d'un coup de machette tandis que sa compagne est tirée hors de la voiture. Battue comme plâtre, elle essuie un début de viol puis finit étranglée par la vieille sous les cris de joie des agresseurs, deux espèces de cinglés en salopettes crasseuses. Yeux glauques, fronts bas et sourires pourris...
Maman est contente. Ses garçons l'ont bien accueillie, et c'est toujours réconfortant pour une vieille femme de se sentir choyée par ses bambins...
Voilà brièvement racontées les cinq premières minutes de *Mother's Day*. Le film en comporte quatre-vingt cinq autres dans la même veine «bête et méchant». La censure qui, il y a encore peu, avait interdit les sorties de *Massacre à la Tronçonneuse*, de *Zombie* et de *Maniac*, s'en était pris également au film de Charles Kaufman. Aujourd'hui, on reparle de sa distribution. Et ce sera pour s'apercevoir que *Mother's Day* est UNE ENORME FARCE. Très cruelle peut-être, insoutenable par instant lorsque la main d'une jeune fille est lentement cisaillée par une cordelette de nylon, qu'une hache s'encastre dans un bas-ventre, qu'un couteau électrique s'en va faire des ravages dans des quartiers de viande qui n'ont rien d'animaux...

Le "Baiser de la Mort" (Rose Ross et une "flower killer").

Enfin bon, il faut bien se le dire, *Mother's Day* est l'un des films «gore» les plus célèbres de ces dernières années. Et ce n'est pas pour des queues de pommes. Mais ce n'est pas aussi uniquement pour un festival de violences et de mutilations menées à un train d'enfer...
Charles Kaufman se veut drôle... et il y parvient sans pour autant donner dans le style scato-phallo-risible des films de teen-agers. Dans *Mother's Day,* la mentalité est toute autre. Le réalisateur est new-yorkais (comme Lustig ou Scorsese) et nous sommes loin du soleil de Californie si propice au touche-pipi sous électrochocs des inénarrables succédanés de *La Nuit des Masques.* A défaut de bronzer, Kaufman a vu les films des autres et il en a rapporté des tas de références et d'idées pour croquer ses «dégénérés». Grands morveux agressifs élevés dans le respect d'une Amérique que la forêt environnante leur cache. Heureusement en fait qu'ils ont la télé, qu'ils ont Kojak pour leur enseigner le sens de la Justice, Rocky pour leur donner celui de la Force, la pub pour leur apprendre à vivre comme de parfaits citoyens américains. Et quand trois jeunes campeuses débarquent sur leur territoire, la mise à profit de cet enseignement dépasse le cauchemar. Mais cette fois-ci, ils sont tombés sur un os...
A propos, l'incroyable «Maman» de nos tueurs s'appelle Rose Ross. Elle était l'héroïne de *Sergent Bilko,* le feuilleton télévisé favori du jeune Charles Kaufman. Juste retour des choses !

CHRISTOPHE GANS

FICHE TECHNIQUE :

MOTHER'S DAY. U.S.A. 1980. "Saga Films", "Duty Production". PR : Michael Krawitz, Charles Kaufman, Alexander Beck. R : Kaufman. SC : Kaufman, Warren Leight. PH : Joseph Mangine. MUS : Phil Gallo, Clem Vicari. 90 mn. Avec Rose Ross (Mother), Nancy Hendrickson (Abbey), Deborah Luce (Jackie), Tiana Pierce (Trina), Holden McGuire (Ike), Billie Ray McQuade.



Séance de tape-cul forestier pour les deux garnements...



Nos deux tarés laissent à Maman le soin de boucler une bonne séance d'ultra-violence...



Décapitation à la machette (la tête est un moulage, la section du cou du poulet en morceaux et le sang est pompé à partir de l'arrière de la voiture).

C'est la fête à Vieille Maman...



A BOUT DE SOUFFLE *made in u.s.a.*

Quel intérêt à refaire un classique néo-vaguiste français signé Godard? On aurait pu dire "aucun" mais Jim McBride fait mentir les détracteurs des remakes. Son film est enivrant comme un air de rock'n'roll. C'est aussi la révélation de Valérie Kaprisky et la consécration de Richard Gere. Une fuite effrénée vers l'impossible, un tourbillon de passions, et au bout de la route, le destin qui guette ceux qui sont à bout de souffle...

LOVE IS THE POWER SUPREME

Dès la première image, le rouge est mis. Les jeux sont faits. Rien ne va plus.
Les néons de Las Vegas crachent leur sang sur une paire de santiags aux bouts argentés. pantalon blue-lagoon à liseré rouge, chemise hibiscus à jabot entrouvert sur un torse bronzé, les cheveux un peu trop longs, un peu trop gras : l'uniforme Midnight Cow-Boy. C'est Willie Deville qui fait les présentations : Jesse Lujack (Richard Gere), ce type c'est un Bad-Boy. Un délinquant, un mauvais garçon au cœur pur.
Des types comme Jesse, on en croise des tas à Vegas. Ils sont là parce que c'est là que ça brille le plus. C'est là que l'Américan dream est encore à la portée de tous. Les Casinos-Palaces sont ouverts aux Princes comme aux Ploucs. Las Vegas, easy money, tout se vénd tout s'achète. Ou alors... tout se prend. Les rayons de cette ville supermarché sont trop clinquants, trop tentants. Comme cette Porsche là, devant l'hôtel, il suffit de tendre la main, de pousser le pied sur la pédale et go, go, go, la Spider veut bouffer du mile, "James Dean for a night"...

Du Nevada à L.A. c'est tout droit. Sur la 93 les saguaros géants défilent en ombres chinoises sur un ciel rouge feu. La vitre ouverte pour mieux respirer les odeurs du désert, Jesse est aux anges. A la radio, Jerry Lee Lewis, le tueur de pianos, martèle son air préféré.

Une tire bourrée de nanas le croise. Le temps de leur lancer une vanne et, Bing!... trop tard... il a pas vu les travaux, en plein dans les barrières de déviations. Déjà la lumière rouge de la bagnole du flic vient clignoter sur son pare-brise. Il accélère, mais pour éviter d'écraser un petit lapin, il se plante. La Porsche s'est ensablée. Les phares du flic l'aveuglent. La boîte à gants s'est ouverte, un flingue en est sorti, comme ça... Jesse a tiré, comme ça... et oui, ça tue ces machins-là, il en est tout étonné.

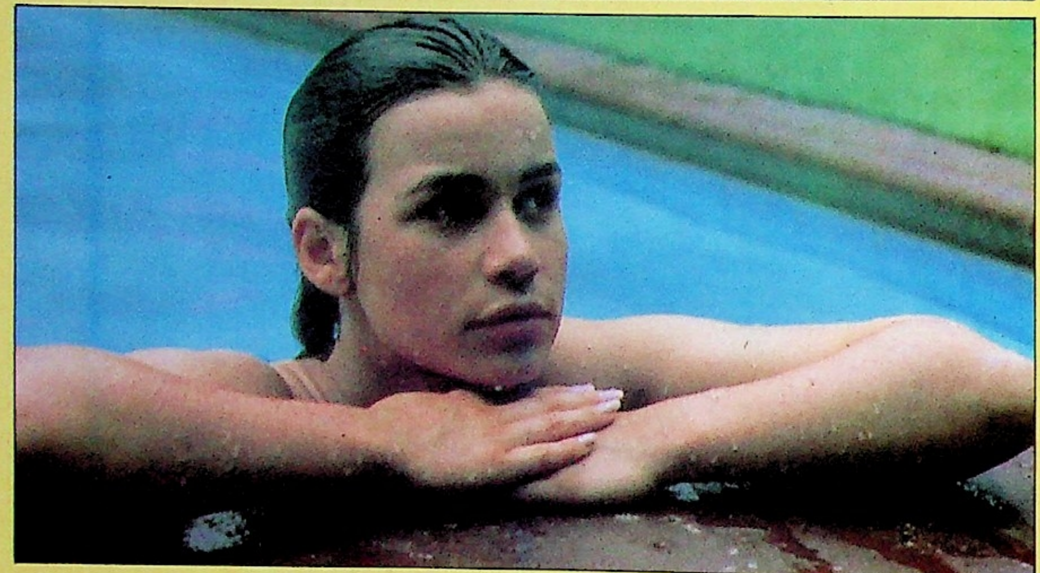
Agenouillé contre le flic, il ne comprend pas. Et c'est là qu'il commence à nous être sympathique, Jesse.

Inadapté face à une société qui n'existe plus, il fait partie de cette nouvelle "Lost Generation" qui se réfugie dans l'inconscience lucide pourtant d'un no-futur. C'est déjà assez compliqué de vivre au jour le jour.

Pas question pour Jesse de se noircir davantage les méninges. Et puis il y a toujours le Rock qui frappe dans la tête. Il faudrait vraiment qu'un jour enfin cette musique elle l'emporte, Jesse, que lui aussi il ait un micro en main et pas le







pommeau de la douche, une scène sous les pieds et pas le bitume. Le Rock c'est son langage, sa pulsion de vie. Il ne sait pas penser Jesse, mais le cœur parle, exige. Et quel est son désir? Monica.
Il faut la retrouver et vivre ce désir fou et puissant jusqu'à l'extrême. La bousculer, cette petite "Frenchie" qui étudie l'archi à l'UCLA. Il faut l'emporter loin, à Mexico, dans sa galaxie comme le Surfer d'Argent. Froide et raisonnable, elle a déjà tracé tous les plans de sa vie, comme ses maquettes; il faut faire voler tout ça en éclats. Il faut la faire craquer, et férocement, lui faire découvrir la vie tendre et physique qui dynamite à tout moment Jesse. Si Monica plie, c'est un peu toute la société qu'il dominera. Mais la B.D. du Surfer d'Argent ne se trompe pas quand elle raconte l'histoire d'un solitaire à l'amour impossible. Innocemment Jesse croit encore qu'il peut faire mentir la B.D...
Un rose plantée entre ses dents tel un Héros Ultra-Brite, il va retrouver celle qu'il aime. Désormais pour les coups durs ils seront deux. LOVE IS THE POWER SUPREME. Enfin... c'est peut-être pas pour la vie.

LE MAUVAIS GOUT DANS TOUTE SA SPLENDEUR.

A BOUT DE SOUFFLE est une histoire forte et explosive somme une bombe. Jim Mc Bride et Kit Carson l'adaptateur, ont situé leur "made in USA" à Los Angeles. C'est un lieu complètement artificiel, au bord du gouffre, sur la faille sismique. Rien n'est raisonnable, tout est extrême à L.A. Jim Mc Bride fait courir sa caméra avec la même faim dévorante que son anti-héros. Architecture baroque, colonnes grecques et Mickey Mouse, voitures aux couleurs d'ice-cream, donuts géants, B.D. cadrées plein écran, tous les mythes de la folie de l'ouest poussent Jesse à vivre fou. Jim Mc Bride montre plan par plan un univers faux, trop clinquant, trop plastique, et pourtant vrai. Il filme le mauvais goût dans toute sa splendeur jusqu'au bout des ongles pink de Monica.
Les murs peints, toile de fond de la cavale de Jesse et Monica, font-ils partie de la ville ou de l'univers des comic-books? Hollywood a engendré un paysage truqué et des décors guimauves. Jim Mc Bride est l'enfant d'Hollywood et de la French New-Wawe, en bon petit il leur rend hommage. C'est derrière un écran où est projeté Gun Crazy, un B-movie de la grande époque que Jesse et Monica font l'amour les yeux ouverts...

UN BODY BUILDING LOVER ET UNE PETITE FRANÇAISE.

Richard Gere avant de faire du cinéma avait monté un groupe de Rock et créé Grease à Broadway. Il faut le voir imiter Jerry Lee Lewis ou, sur le tempo de "Suspicious Minds", défoncer sa partenaire et le décor... Le plus souvent torse nu ou totalement nu, il nous fait à la fois Tarzan et Cheeta. C'est un Body building lover, physique, nerveux. En se mettant dans la peau de Jesse, il a décidé de nous séduire comme il a séduit les quelques 150 comédiennes parisiennes qui ont toutes testé sur ses lèvres un baiser fougueux pour décrocher le rôle de Monica Poiccard.

C'est Valérie Kapriski qui a gagné. Sa petite taille est-elle voulue pour ne pas faire de l'ombre à la vedette masculine? Ou bien, est-elle vraiment l'image type de la petite Française qui fait frissonner les américains? Téléphonez à vos correspondants aux States et écrivez-moi leurs impressions. Je ne pense pas que les teenagers essayeront de ressembler à Monica comme leurs mères il y a 24 ans imitaient le look de Patricia en se coupant les cheveux à la Seberg. Le look-fifties, Mc Bride en a joué, je lui reprocherai cette carte commerciale. Le revival "50" se porte bien aux Etats-Unis, en France ça va pas mal non plus! On s'en consolera en dégustant un cocktail musical où les tunes de collection des Jerry Lee Lewis, Sam Cooke, Link Wray... se mélangent aux Hits récents des Pretenders, Dexy's Midnight Runners, Mink De Ville, Phil Glass, Fripp et Eno... le tout enrobé d'une musique signée Jack Nitzsche.

UN CHEF-D'ŒUVRE

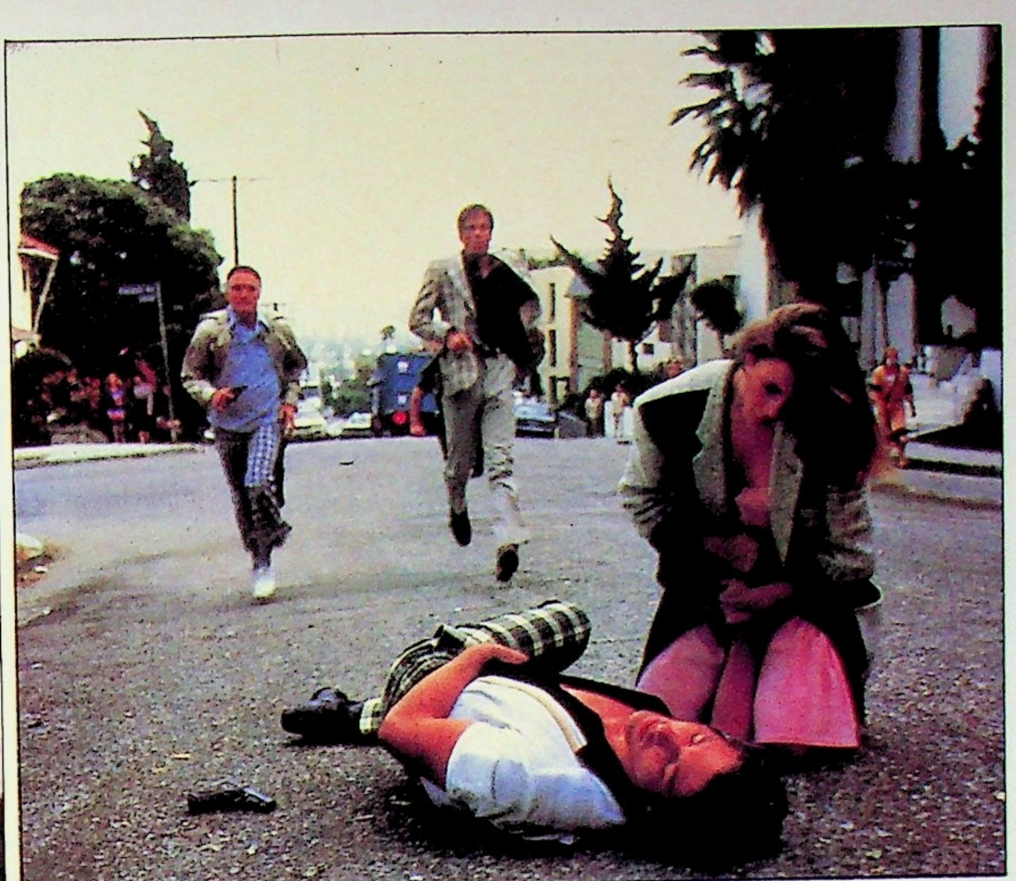
Par contre, pas question de reprocher à Jim Mc Bride d'avoir tenté un remake d'A BOUT DE SOUFFLE. Aux Etats-Unis, c'est money-courante en ciné comme en Show-biz. Prenez "My Way"! Au départ, un petit scénar. français signé Cloclo. Un jour, Sinatra le chante, superbe; un standard, un chef-d'œuvre. Et puis, x, y, z, un tel et une telle le reprennent jusqu'au jour où Sid Vicious s'empare de "My Way" et en fait un nouveau chef-d'œuvre. De même, un jour, Truffaut a écrit un scénario : "A BOUT DE SOUFFLE". Godard en fait un chef-d'œuvre. Tant mieux si x, y, et Bride en font leur version. J'attends le jour où un Sid Vicious-Cinéaste en fera un nouveau chef-d'œuvre.

GAILLAC-MORGUE

FICHE TECHNIQUE

A BOUT DE SOUFFLE Made in U.S.A. (Breathless) U.S.A. 1983. "Orion Pictures". PR : Martin Erlichman. R : Jim Mc Bride. SC : J. Mc Bride, Kit Carson, d'après le film de Jean-Luc Godard et le scénario de François Truffaut. PH : Richard H. Kline, Bobby Byrne (scènes additionnelles). MUS : Jack Nitzsche, et Roger Kellaway (mus. add.) DEC : Richard Sylbert. SFX : Jerry Williams. MONT : Robert Estrin. 100 mn. DIST : UGC (22/6). Avec : Richard Gere (Jesse Lujack), Valérie Kaprisky (Monica Poiccard), William Tepper (Paul Silverstein), John P. Ryan (le lieutenant), Eugène Lourié (Dr Boudreaux, Robert Dunn, Waldermar Kalinowski, Miguel Pinero.

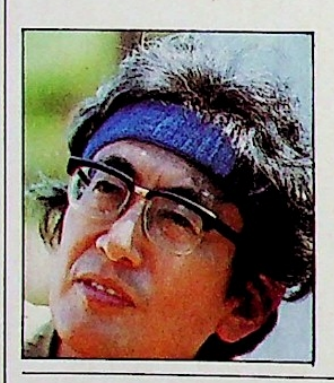






FURYO

Camp de prisonniers. Scènes de hara-kiri. Combats au sabre. David Bowie. Son homologue japonais musicien, Ryuichi Sakamoto. *Furyo* a tout pour être un grand film commercial, et c'en est un. Cependant, s'il n'était que cela, on comprendrait mal le déluge d'écrits qu'il a suscité, et un certain nombre d'erreurs – erreurs de *vision* avant même d'être des erreurs d'interprétation : un quotidien du soir se demande si le mot *Furyo* ne serait pas une déformation de l'anglais *Fury ;* un quotidien du matin voit dans le film une version *gay* du *Pont de la rivière Kwai ;* un présentateur de radio affirme avoir vu Bowie embrasser Sakamoto *sur la bouche !...*
Rappelons que *Furyo* (cf. *Starfix* n° 5) est le mot japonais qui signifie *prisonnier de guerre*, et n'a rien à voir avec quelque *furia* française, italienne ou anglaise.
Ce qui nous amène tout de suite à la question *gay :* bien évidemment, l'homosexualité est au cœur de l'histoire, et va de pair avec la violence. La couple Bowie/Sakamoto est d'abord celui d'une *opposition :* l'Anglais blond et le Japonais sombre ; l'un plein d'humour et de défi, l'autre ignorant le sourire. Mais la fascination suscitée par ces différences n'est là que pour permettre la découverte d'une ressemblance : dans cette homosexualité, c'est bien plus la partie *homo* (en grec, *semblable)* que la partie *sexualité* qui importe. Au centre de l'"amour" de Sakamoto pour Bowie se trouve, plus qu'une attirance physique, la découverte d'un double dans celui même qu'on croyait être son pire ennemi. Si opposés qu'ils soient, ces adversaires sont comme les deux parties jumelles d'un tout. La mort de Sakamoto ne sera même pas montrée une fois que celle de Bowie l'a été : il est clair que ces deux destins doivent être identiques. Le thème du double – voir seulement *Kagemusha* – est d'ailleurs une obsession japonaise.
Et la confrontation Bowie/Sakamoto illustre une plus grande confrontation : celle de deux civilisations. Mais, là encore, confrontation *égale*. Loin du *Pont de la Rivière Kwai* qui ne présentait qu'un point de vue anglais, *Furyo* montre toujours la réalité des deux côtés à la fois. Le personnage de Lawrence, capital, intervient constamment pour nous faire passer d'une civilisation à l'autre et nous montre peu à peu que les valeurs défendues de part et d'autre sont proches. Les désirs sont les mêmes, ce sont les moyens qui diffèrent. Quand Lawrence explique à Hara que c'est en s'évadant, non en se suicidant, que les Anglais démontrent leur courage, il devient tout à coup clair, à travers l'incompréhension même, que les deux camps recherchent le même idéal héroïque. Reste à admettre la diversité des méthodes. Lawrence l'a compris. Il a su absorber une civilisation plutôt que de vouloir la détruire. Tout naturellement, il est le seul survivant.



NAGISA OSHIMA

A Cannes, pendant la conférence de presse de *Furyo*, un jounaliste demanda à David Bowie ce qu'il pensait de Nagisa Oshima, sa réponse fut la suivante : "De tous les réalisateurs avec qui j'ai travaillé, c'est celui qui s'habille le mieux". Boutade? Qui sait? Si Oshima frappe effectivement par son élégance, au point de rester élégant même quand il arbore un peu commercialement le T-shirt de son film, Bowie voulait sans doute dire autre chose : on ne peut parler que de l'aspect *extérieur* d'Oshima, tant il semble vouloir garder une profonde réserve. Il suffira de voir la brièveté de ses réponses dans l'"entretien" qui suit.

STARFIX : – *Pourquoi vous êtes-vous inspiré, pour votre film, d'un roman anglais? N'y avait-il pas d'œuvres littéraires japonaises abordant le même sujet ?*
NAGISA OSHIMA : – Oui, mais pas de la même façon. Aucune œuvre japonaise ne présente les deux camps de façon égale. Les Japonais ayant perdu la guerre, il leur est difficile de représenter vainqueur de manière objective. Si dans *Apocalypse Now* de Coppola la partie vietnamienne n'apparaît pas dans l'histoire, c'est parce que les Américains ont perdu la guerre du Viêt-nam.
STARFIX : – *L'aspect androgyne de David Bowie a-t-il été déterminant quand vous l'avez choisi comme acteur ?*
N.O. : – Tous les êtres exceptionnels sont androgynes.
STARFIX : – *Dans la mesure où les deux personnages sont parallèles, ne pouvait-on concevoir des* flashbacks *pour Yonoi semblables aux* flashbacks *proposés pour Celliers ?*
N.O. : – Celliers est le personnage le plus important. Les *flashbacks* sont là pour mettre en lumière son sentiment de culpabilité vis-à-vis du passé.
STARFIX : – *Si Celliers est le personnage le plus important, pourquoi le titre anglais du film est-il* Merry Christmas, Mr. LAWRENCE ?
N.O. : – Lawrence est le narrateur et le représentant des spectateurs. Mais, de toute façon, je n'ai jamais voulu faire un film qui puisse se réduire à un seul personnage.
STARFIX : – *Avez-vous utilisé avec* Furyo *le cinéma comme moyen de transmettre un message à un public jeune ?*
N.O. : – Je n'ai jamais l'intention de transmettre un message. Mais si le film amène des jeunes à réfléchir, j'en serai heureux.
STARFIX : – *Comment répondriez-vous à la question posée par Hara à la fin du film : "Qu'ai-je donc fait de mal pour mériter la mort ?"*
N.O. : – Il arrive qu'un homme meure pour des fautes commises par d'autres.

FREDERIC ALBERT LEVY ■

PAUL MAYERSBERG

Paul Mayersberg présentait à la radio anglaise une émission hebdomadaire sur le cinéma. Lorsque sortit à Londres *Léon Morin, prêtre*, il invita Jean-Pierre Melville, qui lui avait assuré qu'il parlait anglais couramment. Hélas, malgré sa connaissance du cinéma américain, Melville était loin de maîtriser l'anglais aussi bien qu'il l'avait prétendu, et Mayersberg dut longuement répéter, préenregistrer, et monter avec lui quel-

FURYO sera peut-être le plus beau film de l'année. Ce sera en tout cas le plus remuant. Starfix se devait de revenir sur ce *"Merry Christmas Mr. Lawrence"*, un film qu'on n'oubliera pas. Quatre interviews, quatre témoignages, sur un grand moment de cinéma qui a rassemblé des sensibilités d'exception pour un vibrant tour de magie...

ques chose qui ressemble à une interview en direct. Mais les deux hommes avaient eu le temps de faire connaissance, et, quelque temps plus tard, Mayersberg était engagé comme assistant réalisateur sur *Le Doulos*. C'était la première étape d'une carrière cinématographique qui devait le mener à écrire en 1976 le scénario de *L'homme qui venait d'ailleurs,* le premier film de David Bowie. C'est en partie grâce à une suggestion de celui-ci qu'il fut appelé par Oshima pour élaborer les parties "anglaises" du scénario de *Furyo*.

STARFIX : – *Puisqu'on retrouve votre nom et celui de David Bowie au générique de* Furyo *après* L'homme qui venait d'ailleurs, *y aurait-il un parenté entre les deux films ?*

PAUL MAYERSBERG : Tous deux parlent de la rencontre de deux civilisations. C'est un thème qui me touche personnellement, puisque je suis le fils d'un Hongrois émigré en Angleterre. Et lorsqu'on me demande "D'où êtes-vous ?", où que je sois, je réponds : "Je ne suis pas d'ici".

STARFIX : – *Comment s'est passée votre collaboration avec Oshima ?*

P.M. : – Je suis allé au Japon pour travailler avec Oshima pendant une quinzaine de jours. Il y eu au début une certaine réserve de part et d'autre, mais très vite cette réserve est tombée, et je ne me souviens même pas des interventions de son assistante/traductrice lorsque je repense à notre collaboration. Bien sûr, *Furyo* est l'œuvre d'Oshima, mais je crois pouvoir dire que j'ai su m'adapter à la pensée japonaise et la rendre en anglais. D'ailleurs, quand nous rédigions les dialogues, nous échangions nos rôles : tantôt j'étais Lawrence et il était Hara, tantôt c'était l'inverse.

"Et c'est là, me semble-t-il, l'un des secrets du film : les personnages, les événements y sont interchangeables. L'homosexualité n'est qu'un thème secondaire. Elle n'est là que pour marquer des relations entre individus. Prenez même la musique : tout le monde s'attendait, puisque David Bowie jouait dans le film, à ce que ce soit lui qui la compose. Mais lui-même a déclaré qu'il n'aurait pas pu faire mieux que Sakamoto."

STARFIX : – *On beaucoup critiqué les retours en arrière dans* Furyo. *Comment les justifiez-vous ?*

P.M. : – Ils marquent la culpabilité, notion chère aux Japonais, mais qui vaut pour tous. Dans chacun de nous, il y a quelque chose que nous n'avons jamais avoué, même à notre meilleur ami, et qui est toujours là pour nous tourmenter, non sans un certain charme d'ailleurs. D'une certaine manière, la mort de Bowie est un suicide. C'est le prix qu'il a à payer pour la faute qu'il a commise jadis vis-à-vis de son jeune frère, bien plus qu'un chatîment militaire".

STARFIX : – *Et après* Furyo, *qu'avez-vous fait ?*

P.M. : – J'ai écrit le scénario du film *Eureka*, qui vient de sortir aux Etats-Unis, avec pour vedette Gene Hackman. Et je prépare actuellement mon premier film en tant que réalisateur avec un jeune producteur.

F.A.L. ■



TOM CONTI

Tom Conti n'a plus l'uniforme du Lieutenant-Colonel Lawrence, mais point de doute : c'est bien la même lueur de malice qu'on retrouve dans ses yeux, c'est bien la même voix grave et tranquille. Et le même talent d'acteur : en quelques secondes, une imitation d'Oshima qui semble presque plus vraie que l'original, aperçu pourtant quelques minutes auparavant. Enfin, un intérêt pour les autres qui fait parler Tom Conti plus volontiers de ses collègues acteurs que de son propre personnage.

STARFIX : – *Le mélange de Japonais et d'Anglais n'a-t-il pas causé certaines difficultés pratiques pendant le tournage ?*

TOM CONTI : – Tout n'est pas allé sans mal. Les interprètes perdaient littéralement la tête entre tous ces gens qui essayaient de communiquer à travers eux. Mais nous nous sommes tous fort bien entendus, et à aucun moment il n'y a eu de conflit de personnalités.

STARFIX : – *Que pensez-vous de David Bowie acteur ?*

T.C. : – Il sait intuitivement qu'il ne faut pas grimacer pour montrer qu'un personnage est horrifié. L'horreur est toujours *intérieure*. Et Bowie arrive à la suggérer par son impassibilité même. Il sait que jouer, c'est montrer en ne faisant rien.

STARFIX : – *Votre personnage, Mr. Lawrence, apparaît dans le titre anglais* Merry Christmas, Mr. Lawrence...



T.C. : – J'en suis heureux. Mais il ne faut pas oublier celui qui dit cette phrase dans le film. Je pense que Hara est le vrai héros de l'histoire – celui qui fait tout pour être un bon soldat, mais qui s'aperçoit à la fin qu'il a été joué.

STARFIX : – *Mais Lawrence... ?*

T.C. : – C'est un personnage assez difficile à appréhender, parce qu'il reste une énigme. C'est par son intellect qu'il réussit à survivre, par son refus systématique de se laisser prendre émotionnellement par les choses. Et il sait qu'il a raison lorsque Hara lui offre la vie comme cadeau de Noël. En fait, le drame des hostilités, c'est qu'il n'y a jamais de véritable hostilité : qui donc a envie d'aller larguer des bombes sur Vladivostok, ou ailleurs ? Personne !

STARFIX : – *Vous interprétez Lawrence constamment avec un certain humour. Etes-vous responsable de ce choix ?*

T.C. : – C'est moi qui ai voulu jouer ainsi le

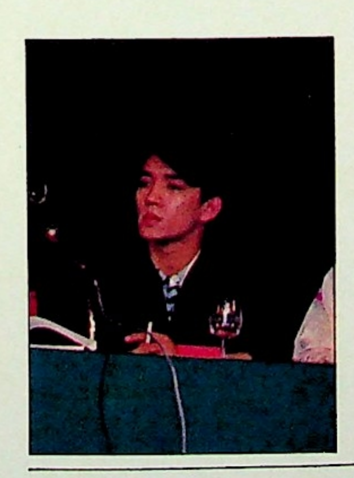


personnage, mais je l'ai fait en accord avec Oshima. Malgré tout ce qui nous séparait, nous nous sommes entendus sur la manière dont les gens réagissent dans les situations extrêmes. Je n'ai pas trouvé cette compréhension chez des réalisateurs occidentaux. Oshima nous faisait confiance, mais il savait aussi, lorsque nous nous égarions, nous remettre dans le droit chemin d'une main douce... et ferme.

STARFIX : – *Après* Furyo, *vous êtes retourné au théâtre, mais souhaitez-vous revenir au cinéma bientôt ?*

T.C. : – Je voudrais voir se réaliser un vieux projet qui traîne depuis plusieurs années, *Starman*. C'est l'histoire d'un extraterrestre échoué sur notre planète. Cette ressemblance avec *E.T.* a refroidi les producteurs. Et tant de scénarios commencent immanquablement par l'indication : *Sur une planète inconnue – Paysage de désolation !* Mais *Starman* est vraiment autre chose.

F.A.L ■



RYUICHI SAKAMOTO

On attendait Bowie dans *Furyo*. C'est Ryuichi Sakamoto qui, finalement, a été la révélation du film. A trente ans, ce chanteur-compositeur japonais est devenu le David Bowie de là-bas. On ne peut que chanter les louanges de Oshima-san qui a su déceler le talent extraordinaire du jeune musicien. Aussi exceptionnel lorsqu'il travaille avec son "Yellow Magic Orchestra", numéro un sur les charts du Japon, que dans sa création du Capitaine Yonoi, Ryuichi Sakamoto est un personnage totalement hors du commun. En Yonoi, il inspire toutes sortes de sentiments : l'amour, la haine, la compassion, le respect. Au naturel, il n'en reste qu'un seul : la fascination.

STARFIX : – *Représentez-vous le même type de personnage pour le public Japonais que David Bowie pour le public occidental, par exemple pour le côté androgyne de sa personnalité.*

RYUICHI SAKAMOTO : – Absolument, je me comporte habituellement comme cela. Et pas seulement dans ce film, sur la scène également.

STARFIX : – *Comment avez-vous abordé votre rôle, qui est dans le film le plus violent et le plus excessif ?*

R.S. : – Disons d'abord que je n'ai rien préparé avant de venir sur le tournage, ni subi aucun "entraînement" spécial. J'ai simplement joué ce personnage comme j'ai senti qu'il fallait le jouer. C'était de l'improvisation. Et puis, c'est un personnage qui est tout le temps en colère. Vous savez, ce n'est pas très difficile de jouer quelqu'un qui est toujours en colère...

STARFIX : – *Cette colère vient-elle pas justement de choses que Yonoi ignore sur lui-même et qu'il découvre seulement à la faveur des événements du film ?*

R.S. : – La première chose qui le met en colère, c'est qu'il ait à s'occuper de prisonniers. Et ça, pour lui, c'est inimaginable et très détestable. Et puis d'autre part, nous, aujourd'hui, nous avons l'impression qu'il était constamment en colère. Mais ce n'est pas le cas. Si je me souviens de mon père, par exemple, on avait toujours l'impression de le voir en colère.

Yonoi a été muté dans ce camp de prisonniers à la suite de la révolte des jeunes officiers en 1936, et il regrette de ne pas avoir été éxécuté avec ses camarades, qui avaient essayé de réformer l'armée. Il aime profondément son Empereur et on ne reconnaît pas cet amour. Il a été limogé, rétrogradé, et envoyé garder ces prisonniers : pour lui, il se retrouve en retard sur la mort. Il ne cherche qu'un endroit où mourir, car il est presque obsédé par le passé. Il n'est pas en colère, il cherche simplement la mort, c'est tout.

STARFIX : – *A ce stade de votre carrière, accepteriez-vous de tourner dans un film européen ou américain où vous seriez le seul élément japonais du casting et de l'équipe ?*

R.S. : – Peu importe que je sois seul ou qu'il y ait d'autres acteurs japonais. Si c'est un bon film, j'aurai envie de le faire. Et même si on me demandait de n'être qu'un demi-japonais, je le ferais. Mais il y a une chose plus importante pour moi, c'est que le jeu de l'acteur est très fascinant et me fait très très peur. J'ai encore beaucoup à faire dans le domaine de la musique et je crains donc de me laisser trop attirer par le cinéma.

De toute façon, j'ai participé à ce film qu'à cause du caractère exceptionnel du projet. Le film est un événement, et je ne suis pas sûr qu'un événement de cette sorte se produise à nouveau.

STARFIX : – *C'est votre première composition sur un film. Comment cela s'est-il passé ? Aviez-vous envisagé une collaboration avec David Bowie ?*

R.S. : – Dès le début, David avait expliqué qu'il voulait s'occuper uniquement de jouer son rôle, et de rien d'autre. Il ne voulait être qu'acteur dans le film. Pendant le tournage nous n'écoutions que la chanson du petit frère de Celliers et les cantiques chantés par les prisonniers. Tout le reste a été composé après.

Quoi qu'il en soit, toutes les musiques de films japonais sont mauvaises. A part la musique de Takemitsu sur certains films, il n'y a rien à sauver. Je ne vais au cinéma qu'une fois tous les deux ans : j'ai acheté la musique de E.T. en la prenant pour exemple de ce qu'il ne fallait pas faire.

STARFIX : – *Maintenant que vous allez vous trouver sujet à une certaine renommée en Occident, pensez-vous travailler en Europe ou en Amérique, pour une tournée par exemple ?*

R.S. : – Ça fait partie de la démarche du Yellow Magic Orchestra de faire diverses actions depuis quatre ans, y compris des tournées à l'étranger. Ce film peut être une aide pour l'orchestra, mais nous étions déjà ouverts sur l'étranger avant ça. Evidemment, ce serait formidable que les gens qui voient *Furyo* aiment la musique du film et s'intéressent par la suite au Yellow Magic Orchestra. On ne peut que l'espérer.

DOUG HEADLINE ■



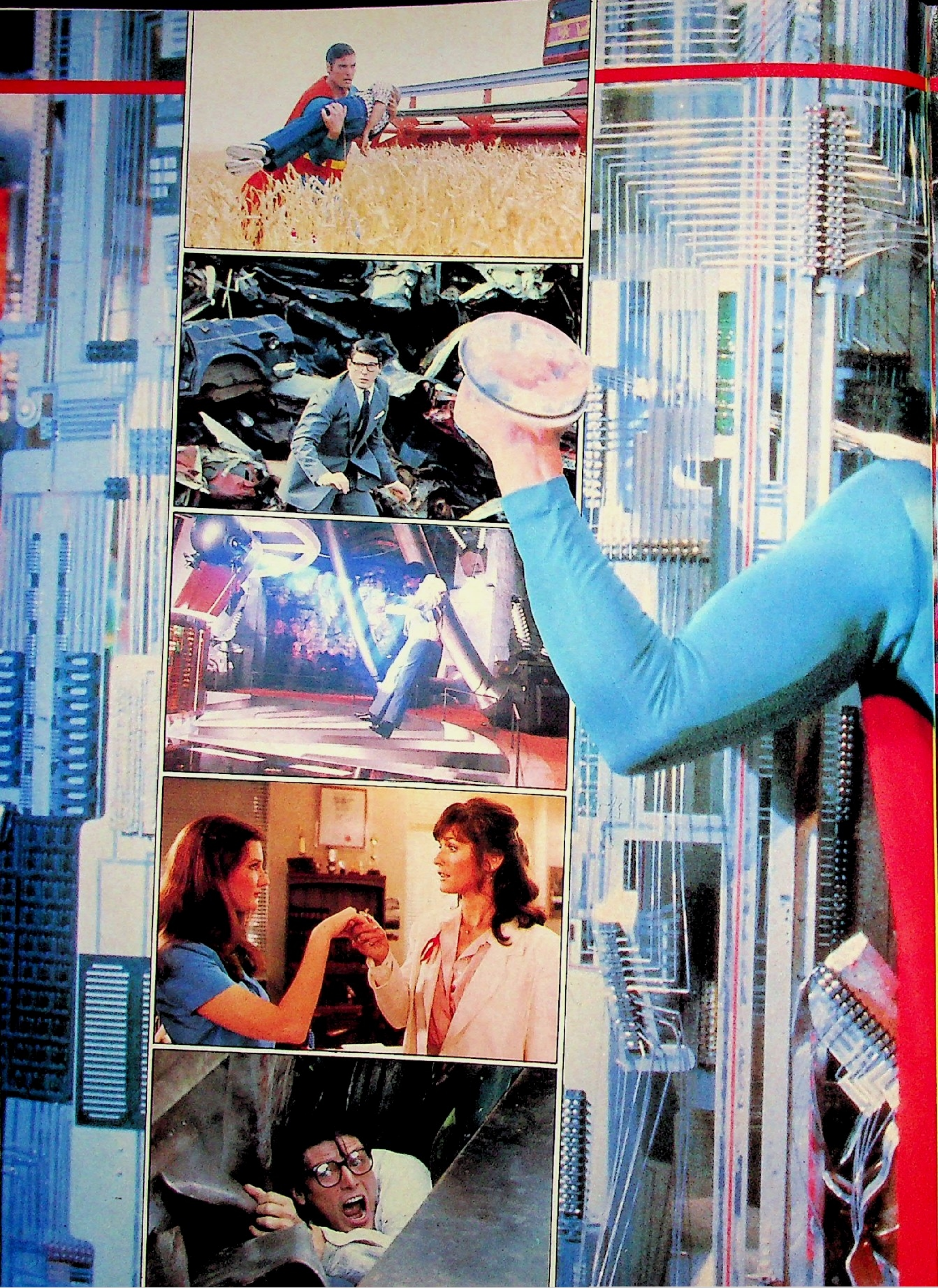
C'est la loi des grands nombres : après Superman I et II, voici Superman III. Sans Lois Lane (presque), mais avec Lana Lang, sans Marlon Brando mais avec Richard Pryor, sans la tour Eiffel mais avec la Tour de Pise, et toujours avec l'incomparable Christopher Reeve... L'homme d'acier reprend son vol ! C'est Superman III !

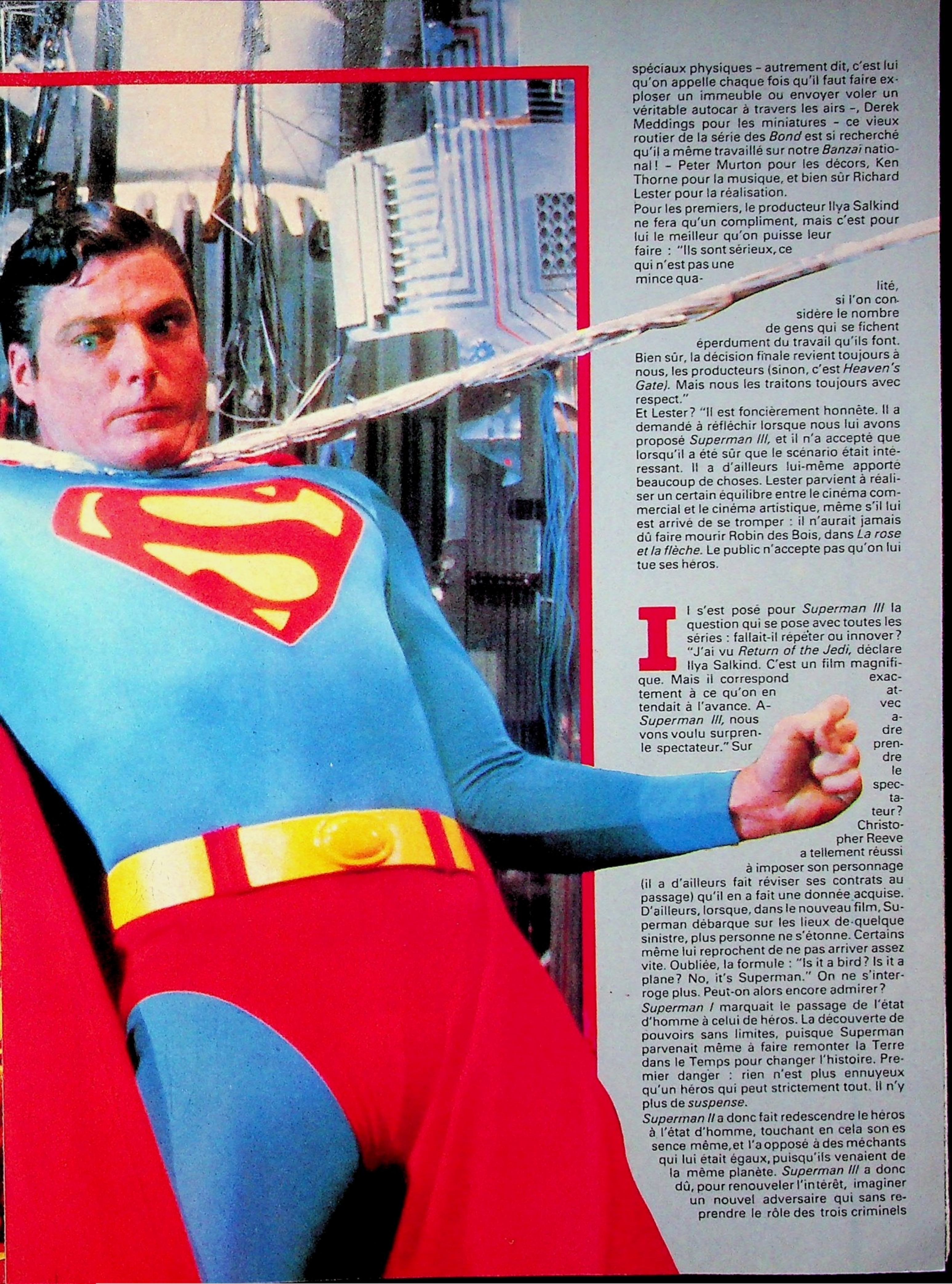


SUPER MANNE ?

Le car s'immobilisa brusquement. Mais aucun des passagers n'eut besoin de demander pourquoi. Des casques, des cris, des ordres, des flammes, de la fumée : au bord de la route brûlaient les différents pavillons d'une entreprise de produits chimiques. Et l'énergie des pompiers n'était que l'énergie du désespoir : les produits chimiques ne se contentent pas de brûler ; ils explosent. Et que se passerait-il lorsque la température atteindrait un certain niveau dans un laboratoire rempli de flacons contenant un liquide vert radio-actif? – "La fuite de Three Mile Island aura été en comparaison une farce de collégien," répondit le technicien de service, cependant que les pompiers constataient avec terreur que leurs réserves d'eau venaient de s'épuiser.
Mais, dans le car à l'arrêt, un jeune journaliste à lunettes vêtu d'un complet-cravate avait compris qu'il était temps pour lui de revêtir quelque chose de plus seyant. Discrètement, Clark Kent s'introduisit dans un voiture de police pour en ressortir presque immédiatement habillé d'un maillot bleu et d'une cape rouge.
Ayant entendu quelqu'un mentionner avec amertume que le point d'eau le plus proche était un lac situé à plusieurs kilomètres, il vola jusqu'à celui-ci en l'espace de quelques secondes, en gela la surface en exhalant de ses poumons un souffle polaire, et repartit immédiatement avec la gigantesque feuille de glace ainsi constituée jusqu'au lieu de l'incendie. Et quand, du haut du ciel, il laissa tomber cette glace sur les bâtiments en feu, tout le monde sut qu'encore une fois, Superman avait triomphé.

Mais la plus grande aventure de Superman n'a pas encore commencé. Maintenant que le film est terminé et que le héros a eu raison de tous ses adversaires, il lui reste encore à gagner le public. *Superman III* sort aux Etats-Unis ces jours-ci, quelques semaines après *Return of the Jedi*. Le producteur Ilya Salkind sait qu'il serait bien vain de prétendre rivaliser avec un monstre pareil – capable de réaliser des *bénéfices* moins d'une semaine après sa sortie –, mais il préfère voir en lui un allié plutôt qu'un ennemi : "Le public a couru si vite voir le *Jedi* qu'il aimera sans doute avoir quelque chose d'autre à découvrir trois semaines plus tard. *Superman III* pourrait être le second événement."
C'est plus qu'un souhait. C'est une nécessité. En effet, ce n'est pas seulement le sort de *Superman III* qui dépend de *Superman III*, c'est celui de toute l'entreprise *Superman III* : il faut comprendre, même si la chose ne manque pas de surprendre, que le numéro 3 est autant dû à l'échec des numéros 1 et 2 qu'à leur succès.
Tâchons d'être plus clair. Bien évidemment, il n'aurait jamais été question de faire un *Superman III* si le public ne s'était pas précipité sur *Superman I* et *Superman II*. Au box-office mondial, ils arrivent respectivement en septième et quinzième position. Mais cela n'a pas été suffisant pour qu'ils rentrent dans leurs frais. Il reste encore un "trou" d'une trentaine de millions de dollars – si le dollar reaganien continue sa progression, cela équivaudra bientôt à trente milliards de centimes... – dans les 107 millions du budget conjoint de *Superman I* et *Superman II*. Déjà en distribuant le *I*, les producteurs savaient à l'avance qu'il serait déficitaire, mais ils comptaient sur le *II*, relativement moins cher, pour rééquilibrer leurs affaires. Ce qu'il a fait, mais moins qu'ils ne l'espéraient.
C'est donc à *Superman III* qu'il incombe de réaliser les bénéfices nécessaires pour éponger les dépenses de ses deux prédécesseurs. Pour cela, deux conditions : un budget raisonnable ; un très grand succès public. Le budget est de trente-deux millions de dollars. C'est encore beaucoup, mais c'est le prix d'un certain nombre de films récents – *Never Say Never Again* par exemple et c'est de toute façon, si l'on tient compte de la dévaluation, deux fois moins que le prix de chacun des deux premiers *Superman*. Le directeur des effets spéciaux Roy Field ne cache pas un certain regret pour les temps aujourd'hui éloignés où il pouvait disposer de budgets élastiques : "Avec les deux premiers *Superman*, nous plongions dans l'inconnu. Nous en étions au stade des recherches. Nous n'avions même pas de date de sortie fixée à l'avance. Aujourd'hui, les producteurs sont devenus plus exigeants : nous ne pouvons plus dépasser ni les délais, ni les budgets."
De fait, la réalisation de *Superman III* a été étonnamment courte pour un film de son espèce – un an à peu près –, si l'on songe que certaines scènes ont nécessité, uniquement pour les effets optiques, plusieurs mois de tournage. Mais les producteurs ont maintenant avec eux une équipe de techniciens bien rôdés capables de travailler vite et efficacement : à côté de Roy Field, déjà cité on retrouve Colin Chilvers pour les effets





spéciaux physiques – autrement dit, c'est lui qu'on appelle chaque fois qu'il faut faire exploser un immeuble ou envoyer voler un véritable autocar à travers les airs –, Derek Meddings pour les miniatures – ce vieux routier de la série des *Bond* est si recherché qu'il a même travaillé sur notre *Banzaï* national ! – Peter Murton pour les décors, Ken Thorne pour la musique, et bien sûr Richard Lester pour la réalisation.

Pour les premiers, le producteur Ilya Salkind ne fera qu'un compliment, mais c'est pour lui le meilleur qu'on puisse leur faire : "Ils sont sérieux, ce qui n'est pas une mince qualité, si l'on considère le nombre de gens qui se fichent éperdument du travail qu'ils font. Bien sûr, la décision finale revient toujours à nous, les producteurs (sinon, c'est *Heaven's Gate*). Mais nous les traitons toujours avec respect."

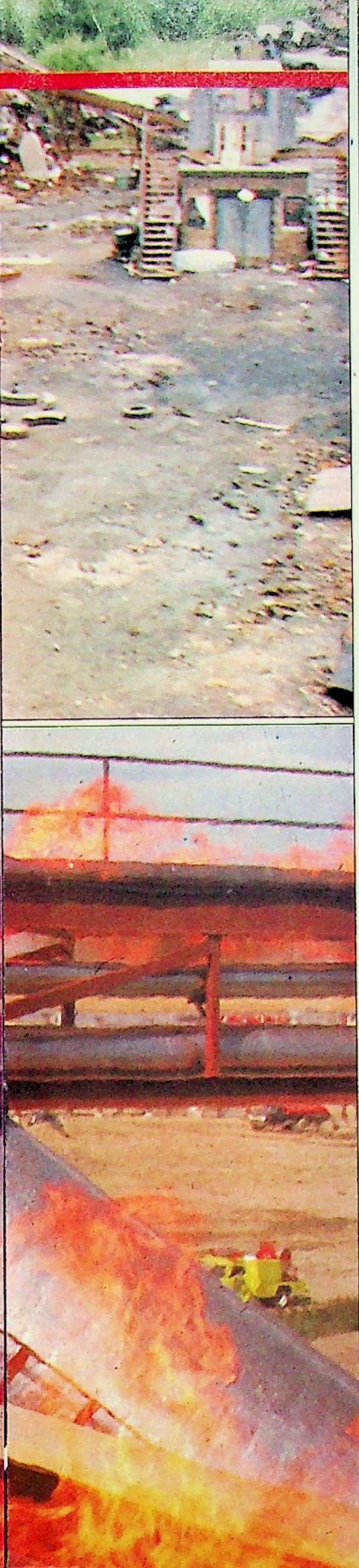
Et Lester? "Il est foncièrement honnête. Il a demandé à réfléchir lorsque nous lui avons proposé *Superman III*, et il n'a accepté que lorsqu'il a été sûr que le scénario était intéressant. Il a d'ailleurs lui-même apporté beaucoup de choses. Lester parvient à réaliser un certain équilibre entre le cinéma commercial et le cinéma artistique, même s'il lui est arrivé de se tromper : il n'aurait jamais dû faire mourir Robin des Bois, dans *La rose et la flèche*. Le public n'accepte pas qu'on lui tue ses héros.

Il s'est posé pour *Superman III* la question qui se pose avec toutes les séries : fallait-il répéter ou innover? "J'ai vu *Return of the Jedi*, déclare Ilya Salkind. C'est un film magnifique. Mais il correspond exactement à ce qu'on en attendait à l'avance. Avec *Superman III*, nous avons voulu surprendre le spectateur." Surprendre le spectateur? Christopher Reeve a tellement réussi à imposer son personnage (il a d'ailleurs fait réviser ses contrats au passage) qu'il en a fait une donnée acquise. D'ailleurs, lorsque, dans le nouveau film, Superman débarque sur les lieux de quelque sinistre, plus personne ne s'étonne. Certains même lui reprochent de ne pas arriver assez vite. Oubliée, la formule : "Is it a bird? Is it a plane? No, it's Superman." On ne s'interroge plus. Peut-on alors encore admirer?

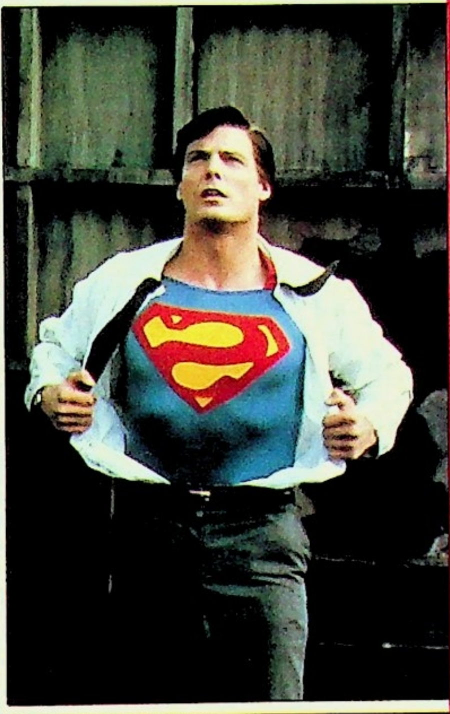
Superman I marquait le passage de l'état d'homme à celui de héros. La découverte de pouvoirs sans limites, puisque Superman parvenait même à faire remonter la Terre dans le Temps pour changer l'histoire. Premier danger : rien n'est plus ennuyeux qu'un héros qui peut strictement tout. Il n'y plus de *suspense*.

Superman II a donc fait redescendre le héros à l'état d'homme, touchant en cela son essence même, et l'a opposé à des méchants qui lui était égaux, puisqu'ils venaient de la même planète. *Superman III* a donc dû, pour renouveler l'intérêt, imaginer un nouvel adversaire qui sans reprendre le rôle des trois criminels











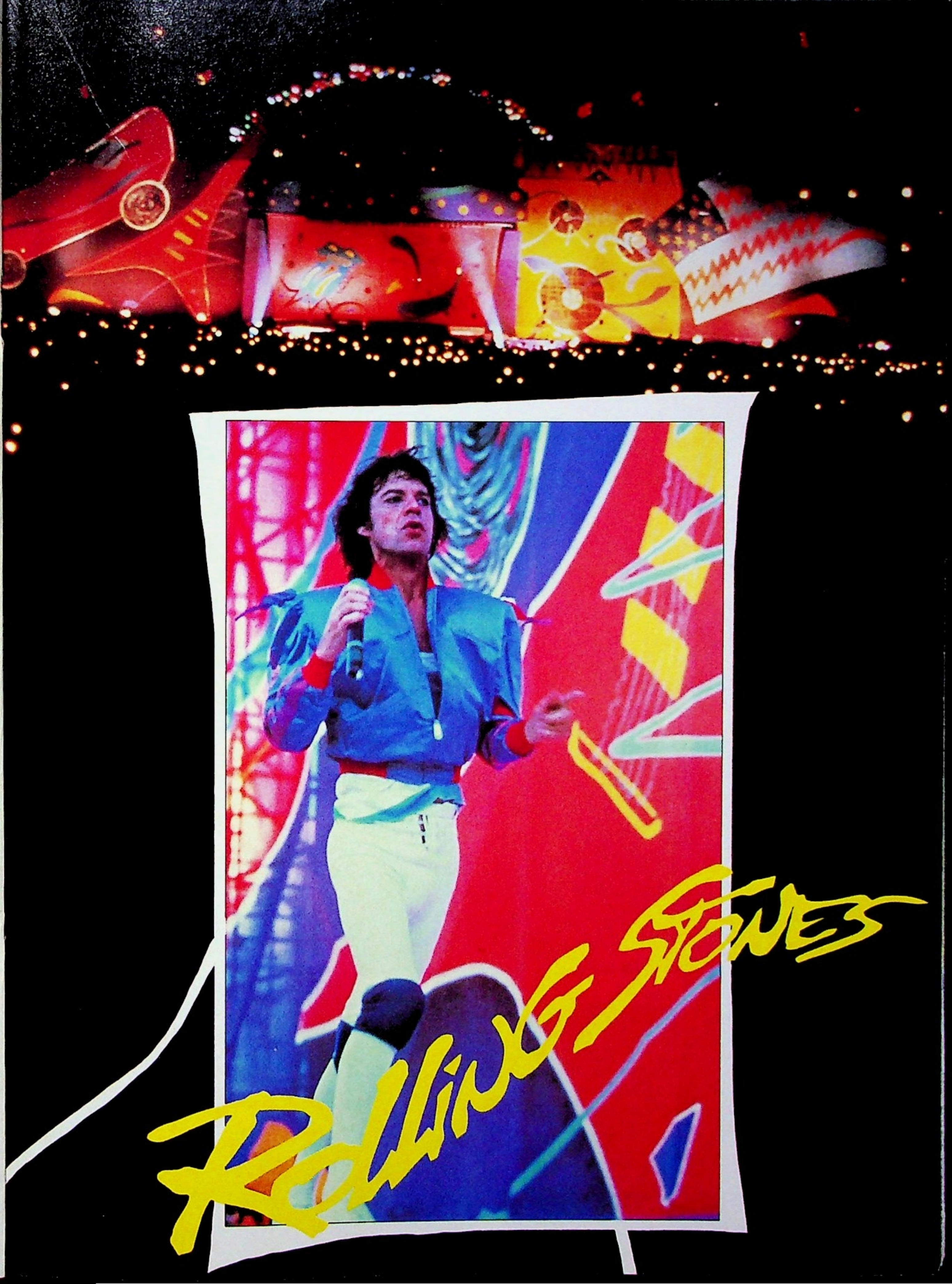
krytoniens du deuxième épisode, soit à la taille du héros. Mais c'est le secret du film...
L'histoire commence lorsqu'un chômeur un peu simplet (Richard Pryor) s'inscrit, faute de mieux, à des cours d'informatique... et se révèle un véritable génie des ordinateurs. Mettant bien vite sa science à profit, il parvient, à partir du clavier de son petit terminal personnel, à pénétrer les circuits de la Comptabilité de l'entreprise où il a décroché son premier poste et à les convaincre de joindre à son traitement une rallonge de quatre-vingt mille dollars. Joie éphémère : il sait qu'il a été percé à jour lorsque, quelque temps plus tard, il est convoqué chez le grand patron (Robert Vaughn). Mais surprise : loin de sévir, celui-ci se félicite d'avoir un programmateur aussi doué sous ses ordres, et décide de l'employer pour mener à bien tous ses projets d'envergure, ou plus exactement, pour les mener à mal, puisqu'il s'agit uniquement d'escroqueries. Mais la réalisation du Mal a pour corollaire la destruction du Bien... et donc celle de Superman. Pour ce faire, le génial-débile informaticien tente de recomposer grâce à des analyses par ordinateur la Kryptonite – ce matériau vert dont Gene Hackman se servait pour anéantir Superman dans le premier film. Il ne parvient pas à en réaliser la synthèse parfaite, mais la matière obtenue a pour effet de faire apparaître un adversaire de Superman aussi fort que Superman. Encore une fois, c'est un secret, mais pour ceux qui voudraient un indice, disons que la solution était d'une certaine manière contenue dans la conclusion de *Dark Crystal*.
Au milieu de ses combats contre les catastrophes naturelles, les méchantes crapules et leurs redoutables ordinateurs qui relèguent le Hal de *2001* au rayon des jouets d'enfants, Superman trouve encore le temps de connaître une - chaste - aventure amoureuse. Non, ce n'est pas Lois Lane, qui part en vancances au début du film, et que l'on ne revoit que dans les dernières minutes – les fans vont-ils d'ailleurs accepter ce limogeage? –, mais Lana Lang (interprétée par Annette *48 Heures* O'Toole), camarade de collège que Clark Kent retrouve dans une réunion d'anciens élèves. Contrairement à la "fonceuse" Lois Lane, elle est restée à Smallville sans jamais oser rejoindre la grande ville de Métropolis. Elle s'est mariée. Avec une brute dont elle a eu un enfant, et dont elle s'est séparée. Contrairement à Lois Lane, elle préfère Clark Kent à Superman.
Une des nouveautés de *Superman III*, à ce propos, serait sans doute son attachement à une plus grande humanité dans les sentiments des personnages, et, sous l'influence de Lester, l'importance des éléments comiques. Le film s'ouvre sur une espèce de ballet absurde dans les rues de New York où hommes et objets s'opposent et s'associent comme au temps du *slapstick*. Superman lui-même écrasera - involontairement - une tarte à la crème sur le visage d'un passant innocent ! Le héros de *comics* va-t-il devenir un héros comique? Ilya Salkind répond : "Nous rions toujours avec lui, jamais *de* lui."

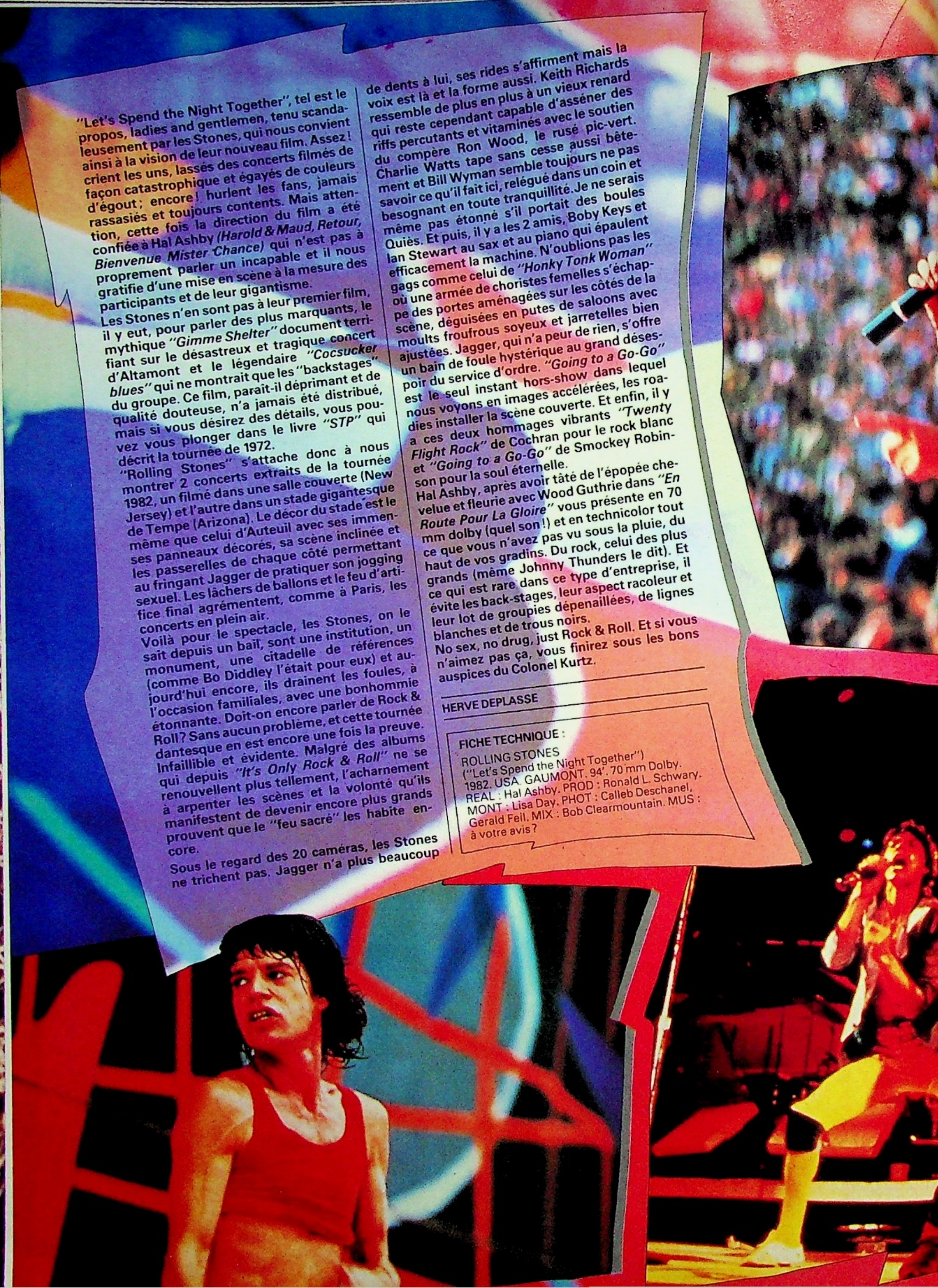
S*uperman IV?* Il n'en est pas encore question. Mais le temps des héros du Ciel n'est assurément pas fini : à Pinewood, la cousine de Superman, *Supergirl*, s'apprête à nous montrer qu'une femme veut voler, et Derek Meddings se demande déjà comment il va faire voler dans les airs les huit jeunes du traîneau du Père Noël dans *Santa Claus*...

FREDERIC ALBERT LEVY ■




SUPERMAN II
CHRISTOPHER REEVE
STARFIX


Rolling Stones



"Let's Spend the Night Together", tel est le propos, ladies and gentlemen, tenu scandaleusement par les Stones, qui nous convient ainsi à la vision de leur nouveau film. Assez ! crient les uns, lassés des concerts filmés de façon catastrophique et égayés de couleurs d'égout ; encore ! hurlent les fans, jamais rassasiés et toujours contents. Mais attention, cette fois la direction du film a été confiée à Hal Ashby (*Harold & Maud, Retour, Bienvenue Mister Chance*) qui n'est pas à proprement parler un incapable et il nous gratifie d'une mise en scène à la mesure des participants et de leur gigantisme.

Les Stones n'en sont pas à leur premier film, il y eut, pour parler des plus marquants, le mythique *"Gimme Shelter"* document terrifiant sur le désastreux et tragique concert d'Altamont et le légendaire *"Cocsucker blues"* qui ne montrait que les "backstages" du groupe. Ce film, paraît-il déprimant et de qualité douteuse, n'a jamais été distribué, mais si vous désirez des détails, vous pouvez vous plonger dans le livre *"STP"* qui décrit la tournée de 1972.

"Rolling Stones" s'attache donc à nous montrer 2 concerts extraits de la tournée 1982, un filmé dans une salle couverte (New Jersey) et l'autre dans un stade gigantesque de Tempe (Arizona). Le décor du stade est le même que celui d'Auteuil avec ses immenses panneaux décorés, sa scène inclinée et les passerelles de chaque côté permettant au fringant Jagger de pratiquer son jogging sexuel. Les lâchers de ballons et le feu d'artifice final agrémentent, comme à Paris, les concerts en plein air.

Voilà pour le spectacle, les Stones, on le sait depuis un bail, sont une institution, un monument, une citadelle de références (comme Bo Diddley l'était pour eux) et aujourd'hui encore, ils drainent les foules, à l'occasion familiales, avec une bonhommie étonnante. Doit-on encore parler de Rock & Roll? Sans aucun problème, et cette tournée dantesque en est encore une fois la preuve. Infaillible et évidente. Malgré des albums qui depuis *"It's Only Rock & Roll"* ne se renouvellent plus tellement, l'acharnement à arpenter les scènes et la volonté qu'ils manifestent de devenir encore plus grands prouvent que le "feu sacré" les habite encore.

Sous le regard des 20 caméras, les Stones ne trichent pas. Jagger n'a plus beaucoup de dents à lui, ses rides s'affirment mais la voix est là et la forme aussi. Keith Richards ressemble de plus en plus à un vieux renard qui reste cependant capable d'asséner des riffs percutants et vitaminés avec le soutien du compère Ron Wood, le rusé pic-vert. Charlie Watts tape sans cesse aussi bêtement et Bill Wyman semble toujours ne pas savoir ce qu'il fait ici, relégué dans un coin et besognant en toute tranquillité. Je ne serais même pas étonné s'il portait des boules Quiès. Et puis, il y a les 2 amis, Boby Keys et Ian Stewart au sax et au piano qui épaulent efficacement la machine. N'oublions pas les gags comme celui de *"Honky Tonk Woman"* où une armée de choristes femelles s'échappe des portes aménagées sur les côtés de la scène, déguisées en putes de saloons avec moults froufrous soyeux et jarretelles bien ajustées. Jagger, qui n'a peur de rien, s'offre un bain de foule hystérique au grand désespoir du service d'ordre. *"Going to a Go-Go"* est le seul instant hors-show dans lequel nous voyons en images accélérées, les roadies installer la scène couverte. Et enfin, il y a ces deux hommages vibrants *"Twenty Flight Rock"* de Cochran pour le rock blanc et *"Going to a Go-Go"* de Smockey Robinson pour la soul éternelle.

Hal Ashby, après avoir tâté de l'épopée chevelue et fleurie avec Wood Guthrie dans *"En Route Pour La Gloire"* vous présente en 70 mm dolby (quel son !) et en technicolor tout ce que vous n'avez pas vu sous la pluie, du haut de vos gradins. Du rock, celui des plus grands (même Johnny Thunders le dit). Et ce qui est rare dans ce type d'entreprise, il évite les back-stages, leur aspect racoleur et leur lot de groupies dépenaillées, de lignes blanches et de trous noirs.

No sex, no drug, just Rock & Roll. Et si vous n'aimez pas ça, vous finirez sous les bons auspices du Colonel Kurtz.

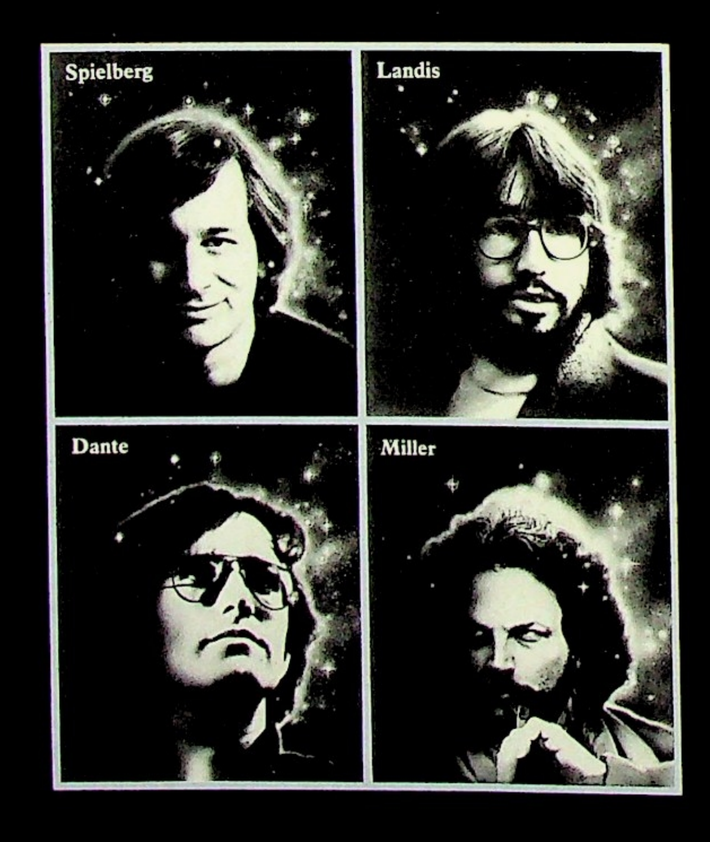
HERVE DEPLASSE

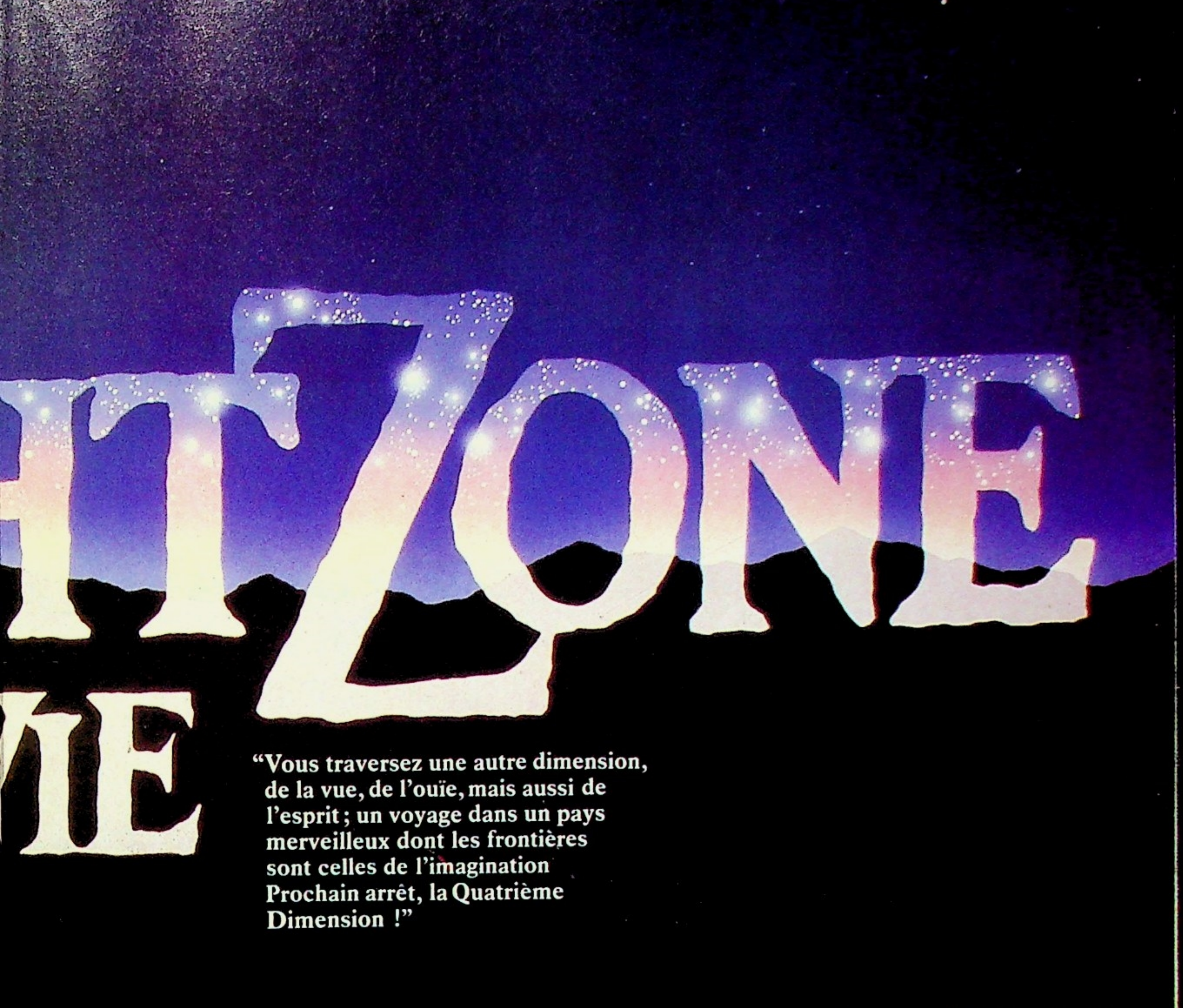
FICHE TECHNIQUE :
ROLLING STONES
("Let's Spend the Night Together")
1982. USA. GAUMONT. 94'. 70 mm Dolby.
REAL : Hal Ashby. PROD : Ronald L. Schwary.
MONT : Lisa Day. PHOT : Calleb Deschanel, Gerald Feil. MIX : Bob Clearmountain. MUS : à votre avis ?



LA QUATRIEME DIMENSION

TWILIGH
THE MOV





"Vous traversez une autre dimension, de la vue, de l'ouïe, mais aussi de l'esprit ; un voyage dans un pays merveilleux dont les frontières sont celles de l'imagination Prochain arrêt, la Quatrième Dimension !"

Depuis des années, ces quelques phrases servent de billet de passage à des millions d'Américains. Billets pour un itinéraire curieux : celui qui emmène le plus humble téléspectateur vers des horizons inespérés, vers des aventures étranges, vers l'univers de l'inconnu...

Cette petite introduction, prononcée par un nommé Rod Serling, opère comme un déclic sur la conscience des Américains. En peu de mots, les limites de la réalité tombent, et une autre perception du quotidien s'installe. Les spectateurs, collés à leurs écrans lumineux, se calent dans leurs fauteuils comme dans les sièges anti-choc d'une fusée spatiale. Et la musique familière fait entendre ses premiers accents.

Le périple de *Twilight Zone* a débuté le soir du 2 Octobre 1959, à dix heures précises, sur la chaine nationale CBS. Le premier épisode de cette série de récits de vingt cinq minutes frappa les foyers yankees comme une explosion atomique. Son titre : *Where is Everybody*. Son héros, Mike Ferris (Earl Holliman), se réveillait amnésique, au milieu d'une ville bizarrement vide. Ne trouvant pas âme qui vive, il se mettait à errer dans les rues, explorant magasins et cinémas à la recherche d'une autre présence. Finalement, cédant à cette situation intolérable, Mike s'effondre au pied d'un feu rouge, pressant frénétiquement le bouton destiné aux piétons qui désirent traverser. Et c'est là que le tangible bascule : Mike Ferris appuie en réalité sur le "panic button" de la cabine d'isolation où on entraine les astronautes aux conditions de vie loin de la terre. Au bout de 484 heures de solitude totale, il a craqué : la petite ville, le décor désert, les déambulations, tout cela n'était qu'hallucinations. Même les infirmiers ne pourront le délivrer de son univers de cauchemar...

Ainsi commença le séjour des spectateurs américains dans la Quatrième Dimension...

DIEU S'APPELLE SERLING

Ce n'était que le premier épisode de *Twilight Zone*. Il allait y en avoir cent cinquante cinq autres, et beaucoup feraient date dans l'histoire de la télévision mondiale. Rarement série allait autant fidéliser ses fanatiques : près de dix-huit millions de spectateurs en moyenne suivaient chaque semaine le show pendant les cinq années de sa première diffusion. Des millions d'autres allaient le découvrir au gré des passages ultérieurs en "syndication" sur toutes les stations de TV des Etats-Unis.

A l'origine de ce succès inégalé, un homme qui accomplit son rêve : Rod Serling. Après la guerre, à son retour en 1946, Rod Serling est gagné par une terrible rage d'écrire. Il cherche un exutoire à toutes les expériences qu'il a traversées durant son service avec les parachutistes dans le Pacifique. Et c'est le départ de sa carrière. Pendant plusieurs années, il va s'escrimer pour réussir une chose : percer en tant qu'écrivain. Il finira par le faire en 1951, grâce à un téléfilm, "Patterns", qui l'imposera. Après ce succès, ce sera le travail ininterrompu. De nombreux autres shows télévisés le mèneront vers la gloire. Reconnu par le public et les critiques, gagnant de trois "Emmy awards", Serling a aidé à construire la télévision américaine, la poussant hors de la routine de ses débuts. Mais cela ne lui suffit pas...

Lorsqu'il se met à réfléchir au projet *Twilight Zone*, Rod Serling est un peu considéré comme le Tennessee Williams ou l'Arthur Miller de la télévision. Ce statut laisse peu présager à ceux qui le connaissent par ses œuvres précédentes que le surnaturel et la science-fiction passionnent Serling. Mais malgré son travail sur des dramatiques (aux distributions souvent excellentes), il n'a écrit pratiquement jusqu'alors que des scripts réalistes-sociaux. Rod Serling, sous des aspects terre-à-terre et humanistes, s'intéresse surtout à l'imagination.

Et c'est la naissance de *Twilight Zone*. Au bout de plusieurs mois d'efforts, et après bon nombre de luttes d'influences, la série est acceptée grâce à son épisode pilote, *Where is Everybody ?* CBS n'aura jamais été recompensé pour avoir fait preuve d'un peu d'audace.

LA PORTE S'OUVRE

D'emblée, *Twilight Zone* sort de l'ordinaire. Comparé aux autres séries de l'époque, très stéréotypées et imitant platement le cinéma hollywoodien, le programme fait preuve d'une fraîcheur et d'un dynamisme étonnants. Son premier épisode reçoit un accueil enthousiaste, y compris de la part des enfants. Ce dernier détail surprend d'ailleurs beaucoup les dirigeants de CBS. Le sérieux du premier épisode et son heure de programmation tardive auraient dû écarter les plus jeunes spectateurs.

Il n'en est rien. Dès le premier soir, *Twilight Zone* est un immense succès.

On ne peut dire que le public américain attendait cet événement. Il s'est plutôt retrouvé devant une façon toute nouvelle d'aborder la télévision. Serling et son équipe conçoivent le petit écran comme un terrain obscur malléable à l'infini, source de possibilités innombrables. Les cadres établis à l'avance dans les autres programmes de TV traditionnels sont oubliés. L'inventivité reprend le dessus. Dans la Quatrième Dimension, tout est chamboulé...

Les faibles deviennent forts, les martiens et les vénusiens boivent un verre ensemble, les extraterrestres ont des livres de cuisine, les ermites reçoivent des visites d'un autre monde, on capture le diable et les mannequins se promènent un jour par mois. C'est le monde de la Quatrième Dimension. C'est le monde que Rod Serling et quelques autres dévoilent aux innocents.

LE VOILE DU CREPUSCULE

"Vous ouvrez cette porte avec la clé de l'imagination. Au-delà se trouve une autre dimension, une dimension du son, une dimension de la vue, une dimension de l'esprit. Vous avancez dans un territoire d'ombre et de substance, de choses et d'idées. Vous venez de passer le seuil de la Quatrième Dimension !"

C'est toujours le moment du frisson, le délicieux sentiment de savoir qu'on va plonger dans le domaine brumeux de l'inconnu. Dans cette "zone du crépuscule", les apparences sont souvent trompeuses. Quelques exemples d'épisodes remarquables :

Eye of the Beholder (...dans l'œil de celui qui regarde) : une jeune femme enveloppée de bandages est soignée dans un hôpital par des médecins et des infirmières pleins de compassion. Elle vient de subir sa onzième intervention chirurgicale, dans le but de lui rendre un visage

Vic Morrow dans le rôle d'un homme seul qui se trouve brutalement face aux conséquences de son fanatisme dans le premier segment de *Twilight Zone*

Bill Quinn, et Scatman Crothers, le nouveau pensionnaire de l'asile de vieillards de "Kick the Can". (un coup de pied dans la boite),

Les résidents de cet hospice sont tous redevenus des enfants, (de gauche à droite, Laura Mooney, Chris Eisenman, Scott Nemes, Tanya Fenmore, Evan Richards).



normal. C'est sa dernière chance ; si l'opération a échoué, on l'enverra vivre avec d'autres êtres aussi hideux qu'elle. Les bandages tombent enfin, après des instants atrocements oppressants. Elle ouvre les yeux, et le spectateur découvre son visage, ravissant et parfait en tous points. Mais l'assistance pousse des cris d'horreur ! C'est raté ! Les médecins sortent de l'ombre : ce sont eux qui sont difformes, repoussants. Dans ce monde lointain, la laideur est la norme…

The Jungle (La Jungle) : un homme, de retour d'Afrique, a été menacé d'une malédiction vaudou. Mais il n'y accorde aucune importance. Rentrant chez lui une nuit à travers Central Park, il s'aperçoit que le parc se transforme en jungle. Partout des feulements et des cris animaux se répercutent. L'homme saute dans un taxi, mais le chauffeur en est mort ! Se précipitant chez lui, il découvre une antilope à demi dévorée. Et lorsqu'il ouvre la porte de sa chambre, un lion énorme se jette sur lui…

Shadow Play (Jeu d'Ombre) : comment peut-on vivre, condamné à mort, en revivant à l'infini son propre procès et son exécution ? Comment supporter la souffrance de rester seul à savoir que tout ça n'est qu'un jeu morbide, une partie d'échecs dont on n'est que le pion ? Et comment convaincre les autres qui vous entourent, toujours différents à chaque fois, que vous seul demeurerez la victime, sans jamais changer ? Echec et mat ! Impossible…

La musique descend, comme portée par un nuage d'orage. C'est la porte des mondes différents qui s'éloigne, la Quatrième Dimension qui se referme. Pour nous devenir à nouveau accessible à tout instant, sans crier gare, au gré de sa fantaisie…

UN MILLION DE MIRACLES

Autour de *Twilight Zone*, des dizaines de talents exceptionnels ont pu se donner à fond. Les autres écrivains (Serling mis à part) : Richard Matheson, George Clayton Johnson, Charles Beaumont, Earl Hamner. Les réalisateurs : John Brahm, Don Siegel, Buzz Kulik, Douglas Heyes, Jack Smight, Elliot Silverstein, Richard Bare, Don Medford, Lamont Johnson, Joseph Newman, Richard Donner, Walter Grauman, Allen Miner, David Greene, Robert Parrish, Stuart Rosenberg, Mitchell Leisen, etc. Et les acteurs, professionnels chevronnés, ou débutants talentueux qui allaient devenir des stars : Dennis Weaver, Mickey Rooney, Agnes Moorehead, Robert Redford, Keenan Wynn, Jack Weston, Roddy Mc Dowall, Telly Savalas, James Coburn, Lee Marvin, Neville Brand, Joan Blondell, John Dehner, Cliff Robertson, Charles Bronson, Richard Basehart, William Shatner, Ida Lupino, Martin Balsam, Jack Klugman, Burgess Meredith, Anne Francis, Warren Oates, Richard Kiel, Peter

Vic Morrow dans son dernier rôle à l'écran, poursuivi sur les toits par ses tortionnaires nazis (segment 1 réalisé par John Landis).

Scatman Crothers offre la légendaire fontaine de Jouvence à ses camarades Martin Garner, Selma Diamond, Peter Brocco, Murray Matheson et Helen Shaw.



Un jeu d'enfant parait soudain donner la clé de la fontaine de Jouvence à Scatman Crothers dans "Kick the Can" le deuxième segment du film, réalisé par Steven Spielberg



Falk, Burt Reynolds, etc. Une équipe comme plus jamais on n'en réunira, sauf peut-être dans la Quatrième Dimension !
Imaginez-vous tout gosse en train de découvrir ces incursions dans les profondeurs du mystère. Avec vos yeux écarquillés, vous assistez à des aventures inouïes, vous voyagez dans le temps, vous parcourez des paysages extra-terrestres, le tourbillon du pays des songes vous entraîne...
C'est ce qui est arrivé à quatre jeunes gens, tous metteurs en scène de leur état, qui un jour sont tombés sous le charme de *Twilight Zone*. Aujourd'hui, la magie va opérer à nouveau grâce à eux.

TWILIGHT ZONE THE MOVIE

Si vous aviez déjà la TV au début des années 60, vous avez pu voir une des cinq saisons de *Twilight Zone*. Mais ça ne fait jamais qu'une petite partie des 156 voyages extraordinaires de la série. Si vous étiez aux USA, vous auriez, aujourd'hui encore, la possibilité de voir des "marathons" *Twilight Zone* de plusieurs heures d'affilée. Mais rassurez-vous, la série va très bientôt atteindre le grand écran. Dans les influences de Steven Spielberg (qu'il n'est plus besoin de présenter) on peut compter pour beaucoup celle de *Twilight Zone*. La peinture de la vie quotidienne dans les petites villes américaines, la nostalgie de l'enfance, le passé perdu et sa douceur, la banlieue tranquille, et l'intrusion du fantastique dans ce milieu calme et paisible. On comprend donc sa décision de reprendre la série en lui accordant des moyens financiers dont elle n'avait jamais pu bénéficier. Un long métrage utilisant quatre segments distincts, menés par quatre réalisateurs différents, permet donc de rester fidèle à la structure de la série, tout en lui offrant les fastes du grand écran.
Le choix de Spielberg s'est porté sur trois autres talents de pointe du cinéma spectaculaire actuel : Georges "Mad Max" Miller, Joe "Hurlements" Dante, et John "Loup-Garou" Landis. Chacun a choisi un épisode original lui convenant, et une fois les tâches réparties, le travail a commencé...
John Landis a écrit et filmé les liaisons entre les différentes parties du film, et il a aussi dirigé le premier segment : une synthèse améliorée de deux épisodes, *The Encounter* et *A Quality of Mercy*. Le premier relatait la rencontre tragique entre un Japonais et un Américain raciste dans une pièce close. A l'issue de leur conversation, on découvrait que tous deux avaient commis

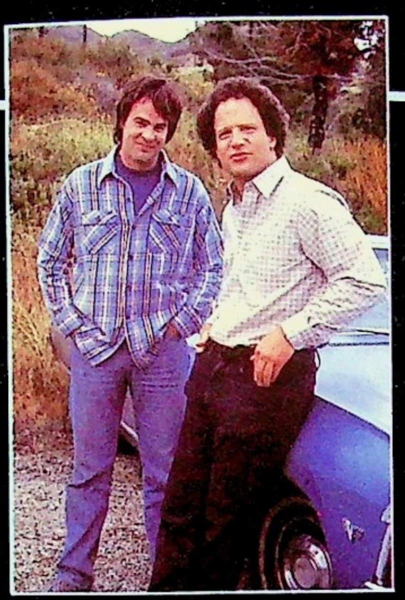
Et si vos vœux se réalisaient soudain comme par miracle... (Jeremy Licht).

Kevin Mc Carthy, Kathleen Quinlan, William Schallert, Patricia Barry en pleine confrontation avec les pouvoirs du jeune phénomène de "It's a good life".



L'innocence est-elle feinte chez ce garçon à qui le bonheur semble refusé malgré sa puissance illimitée ? (Kathleen Quilan, Jeremy Licht).

des fautes dans le passé, et leur antagonisme se transformait en haine mutuelle. Autour d'un sabre de samouraï, le dénouement les voyait tous deux mourir brutalement. Le second plaçait un officier américain dans l'enfer de Corregidor en 1945, et le faisait voir les événements tour à tour par les yeux des deux camps ennemis en présence. Comprenant mieux le point de vue des combattants opposés, il retrouvait sa personnalité au moment où l'annonce de la fin de la guerre intervenait...
Le nouveau traitement, écrit par *Landis lui-même*, mêle les deux et fait traverser les époques et les guerres à son héros (Vic Morrow), le situant alternativement du côté de forces ennemies. Précisons encore que ce personnage central, plutôt antipathique, sera amené à réétudier ses positions dominées par la bigoterie et les préjugés...
Le second segment est signé par *Spielberg en personne*. C'est sa version de *Kick the Can*, un épisode où, à force de le souhaiter, des personnes âgées découvrent un moyen de rajeunir : jouer, comme quand on est gamin, à donner un coup de pied dans une boîte de conserve. Tout le secret de la jeunesse est là. Il faut jouer à être jeune, et le résultat s'avère concluant. L'épisode original était extrêmement émouvant. On peut faire confiance à Spielberg pour retrouver ce climat d'émotion exceptionnel. Le scénario est signé Richard Matheson, Georges Clayton Johnson, et Josh Rogan, d'après l'histoire de base de Johnson.
La troisième partie est celle filmée par Joe Dante, *It's a good life*. C'est celle qui recèlera probablement le plus d'effets spéciaux. On y découvre une petite bourgade qui vit sous la coupe d'un enfant aux pouvoirs surnaturels impressionnants. Obligeant ceux qui l'entourent à être heureux et à vivre selon ses désirs, il transforme à son gré son entourage. La télévision diffuse d'horribles films pleins de monstres, les chansons sont interdites, la ville est coupée du reste du monde. Un enfant innocent peut-il faire régner la terreur sur la population entière d'une bourgade ? Comptons que Dante fournira une réponse surprenante...
L'as australien Georges Miller a assuré la direction du quatrième et dernier segment, qu'il a aussi co-écrit avec Richard Matheson. Matheson, un des piliers de la série TV, a également rédigé le traitement du segment de Joe Dante, d'après un script de Jerome Bixby.

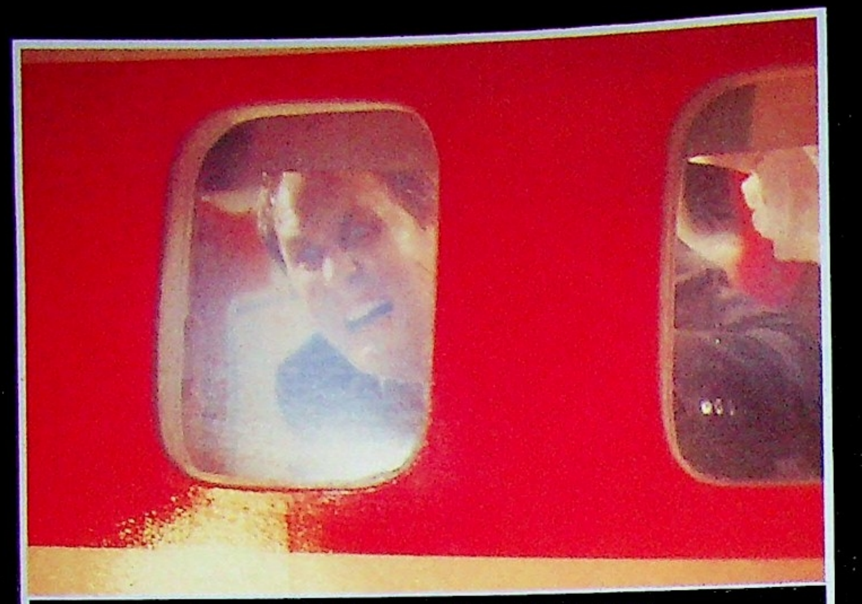

Dan Aykroyd et Albert Brooks sont les personnages de liaison entre les différents segments du film, et apparaissent dans le prologue et l'épilogue

Les pouvoirs de cet enfant étrange (Jeremy Licht) dépasseraient-ils la simple suggestion ?



John Lithgow, déjà victime d'une dépression nerveuse, croit devenir fou pour de bon puisqu'il est le seul à voir l'horrible petite créature posée sur l'aile de l'avion. un inspecteur de police (Charles Knapp) offre ses services au copilote (John Dennis Johnston) et à l'hôtesse (Donna Dixon) pour aider à maîtriser le malheureux.

Miller, spécialiste des grands espaces, a pourtant pris en charge *Nightmare at 20,000 feet*, la partie la plus claustrophobe du film. C'est l'aventure d'un cadre qui après une dépression nerveuse, sort du sanatorium. Il doit prendre l'avion pour rentrer à New York et reprendre une vie normale. Mais en plein vol, une créature inquiétante genre gnome se matérialise sur l'aile de l'appareil, au milieu de l'orage. Le héros étant le seul à voir ce monstre qui se volatilise et réapparaît à volonté, il ne peut persuader les autres passagers de la véracité de sa découverte. Il est enfermé dans cet avion, au bord de perdre à nouveau son équilibre mental, ce qui le rend d'autant moins crédible aux yeux des autres. Et soudain, le lutin maléfique commence d'arracher des morceaux à l'aide de l'avion ! Conscient du danger pour lui et les autres voyageurs, notre héros infortuné va devoir agir envers et contre tout...


Après William Shatner, c'est John Lithgow qui lutte pour conserver son équilibre mental tandis que le copilote (John Dennis Johnston) tente de le calmer.


"Cauchemar à 20 000 pieds" : John Lithgow incarne un passager terrifié par une apparition stupéfiante qui met en danger tous ceux qui sont à bord de l'avion où il se trouve...


Le copilote, incrédule, doit bien admettre comme ses autres passagers que quelque chose a endommagé l'appareil . Quelle horreur inconnue est donc responsable de ces dégâts ?

HOMMAGE ET RENAISSANCE

Un choix de récits qui laisse voir toute la diversité et la complexité des thèmes accessibles dans la Quatrième Dimension. Il ne manque à ce parfait ensemble que la présence de Rod Serling, meneur du grand jeu du crépuscule. Au lancement du projet, il avait été envisagé d'utiliser des séquences filmées avec Serling, narrateur de tous les épisodes de la série. Sa voix et son physique sympathique, son style assez raffiné mais très direct, suave et pondéré, en ont fait une des figures les plus appréciées du public de TV. Fallait-il le faire revenir à titre posthume (Serling est décédé en 1975, à cinquante ans) ? Ou fallait-il repartir de zéro sans faire appel à son image familière ? Après avoir pensé à placer dans un contexte approprié des scènes d'ouverture d'épisodes anciens inutilisées, où Serling apparaissait, c'est la seconde solution qui a été adoptée. C'est donc Dan Aykroyd et Albert Brooks qui effectueront le passage d'un segment à l'autre, et joueront dans le prologue et l'épilogue. Mieux vaut peut-être n'avoir pas détourné des images de Rod Serling destinées à d'autres fins que ce film...
Pourtant, *Twilight Zone* qui ne comportera pas de titres à ses segments, mais les verra s'enchaîner tout naturellement, conserve respectueusement tout l'esprit de son créateur. La partition musicale sera l'œuvre de Jerry Goldsmith, qui avait travaillé sur la musique de la série avec Bernard Herrmann et Van Cleave. Les scripts sont fidèles aux originaux, et Richard Matheson y aura pour beaucoup contribué. Et malgré les dramatiques difficultés rencontrées par le film (surtout l'accident où sur le tournage du segment de John Landis, un hélicoptère endommagé s'est écrasé, tuant sur le coup Vic Morrow et deux jeunes figurants, et les procès qui ont suivi), l'équipe a décidé de mener à bien le projet. La Warner distribue le film cet été aux Etats-Unis, et il ne devait pas tarder à nous arriver. Une fois encore, tandis que sur les petits écrans américains Rod Serling décochera son sourire sarcastique, les cinémas ouvriront leurs portes non plus sur des rangées de fauteuil baignées d'air conditionné, mais sur le monde de l'inconnu : La Quatrième Dimension.
Et quelque part, la voix de Rod Serling résonnera ainsi : "Il y a une cinquième dimension au-delà de ce que l'homme connait. C'est une dimension aussi vaste que l'espace, aussi intemporelle que l'infini. Elle est à mi-chemin de l'ombre et de la lumière, de la science et la superstition, et elle s'étend entre le tréfonds des peurs de l'homme et le sommet de ses connaissances. C'est la dimension de l'imagination. Un région qu'on appelle :
la Quatrième Dimension... *The Twilight Zone* !".

DOUG HEADLINE



FURYO

2000 AFFICHES GRATUITES

Vous êtes fanatique de David Bowie !
Vous êtes intellectuel japonais !
Vous êtes tombé amoureux de Ryuichi Sakamoto !
Vous appartenez à l'Armée Britannique !
Vous avez développé votre propre code d'honneur !
Vous êtes sur le point de vous faire hara-kiri !

Ceci est pour vous !

Ecrivez-nous immédiatement pour recevoir l'affiche gratuite de "Furyo" format 40 × 60 tout en couleurs.
Occasion unique : sur simple demande, les 2000 premiers à nous adresser une lettre pour ce cadeau gratuit se verront envoyer ce poster du plus beau chic.
Le cachet de la poste fera foi, et les abonnés seront les premiers servis. Alors dépêchez-vous d'écrire ! Après les affiches de "Ténèbres" et "La Lune dans le Caniveau",
Starfix continue de vous offrir chaque mois les plus belles affiches des films qui font l'événement ! Et ce n'est pas fini...

CREEPSHOW



SORTI DES ABÎMES SANGLANTS DE L'IMAGINATION ENFANTINE, CINQ HISTOIRES ATROCES VOIENT LE JOUR. CE SONT LES CRÉATIONS DIABOLIQUES DE GEORGE "ZOMBIE" ROMERO, TOM "MANIAC" SAVINI ET STEPHEN "CARRIE" KING, UN TRIO ÉPOUVANTABLE QUI RAMÈNE L'HORREUR DANS LES SALLES DE CINÉMA ET CLOUE LES SPECTATEURS À LEURS FAUTEUILS. FRISSONS, SURSAUTS, PALPITATIONS ET CRIS DE TERREUR: EMBARQUEZ VOUS POUR UN LONG VOYAGE VERS L'ÉPOUVANTE

Les beaux jours sont revenus. Après le démoralisant Monster Club, entrevu l'année dernière sur l'écran géant du Rex, on craignait que la veine du film horrifique à sketches ne soit tarie à jamais. Rassurez-vous, il n'en est rien. CREEPSHOW, écrit par Stephen King, truqué par Tom Savini et réalisé par George Romero ne se borne pas à prouver la vitalité d'un genre considéré désuet, mais le propulse en avant de plusieurs années-lumière. Essayez-donc de le rattrapper. L'extraordinaire réussite du film tient surtout à un mélange habile de deux styles depuis longtemps complémentaires : celui de la nouvelle (short story) de tradition anglo-américaine, et celui de la Bande Dessinée, en l'occurence les célèbres et éphémères E.C. Comics. Mais à la différence des productions britanniques *Amicus* ou *Hammer* de jadis (*Asylum, Tales from the Crypt, Vault of Horror*, etc.) toujours excellemment scénarisées mais parfois décevantes dans leur conception purement visuelle, l'option esthétique joue ici un rôle historique et déterminant.

Subtilement et ironiquement rétro dans le choix des thèmes et des références iconographiques, le film est résolument moderne quant à la réalisation et à la conduite du récit. Il alterne avec bonheur la narration "classique" des films à épisodes ou des meilleurs téléfilms américains (*Twilight Zone, Night Gallery, Dan Curtis* et *Alfred Hitchcock Presents*) avec un découpage directement inspiré de la B.D., violent, elliptique, humoristique. L'art rigoureux de l'histoire courte et celui de la B.D. se renvoient constamment la balle, élaborant un style inédit, serré et pleinement asservi à son sujet.

Animations, arrêts sur image, cadrages expressionnistes et couleurs saturées, Matte-paintings splendides et arrière-plans "graphiques" à couper le souffle enrichissent le film tout en démystifiant (sans pour cela le désamorcer) le spectacle de l'horreur, le replaçant à son juste rôle défoulatoire et joyeusement irrespectueux. Le commentaire musical continu (John Harrison), la photo splendide et variée de Michael Gornick *(Zombie)* et le jeu des acteurs (sec, essentiel) prennent aisément le relais de la totale liberté expressive du dessinateur de E.C. Comics. Si les chutes, essentiellement graphiques, ont peu d'importance, le plaisir qu'on retire du film est dû entièrement à la construction admirable de ses quatre sketches majeurs, travaillés dans des styles différents (un monteur par histoire) et possédant leur propre rythme, couleur et atmosphère. L'analyse des influences directes du style B.D. sur le cadrage et l'éclairage de chaque sketch mériterait une étude à part. Soulignons simplement la parfaite réussite du pari engagé par le film, due à un dosage savant des différentes compétences de ses auteurs.

Car *Creepshow* est le résultat d'une grande collaboration : l'amalgame Romero-King-Savini a donné ses fruits. Stephen King reste sans doute l'écrivain américain le plus adaptable qui soit. Ses romans, géniaux mais un peu lourds, stylistiquement peu élaborés (c'est fréquent chez certains auteurs prolixes d'outre-Atlantique), sont toujours structurés



A gauche : le Spectre grimaçant, écho des hôtes horribles des E.C. Comics et digne successeur du "Gardien de la Crypte".
Ci-contre : une apparition peu commune pour un jour de fête des pères, et une des meilleures créations de Tom Savini.

FICHE TECHNIQUE :

CREEPSHOW. A. Laurel Production. PR : Richard P. Rubinstein. R : George A. Romero. Sc : Stephen King. PH : Michael Gornick. SFX et MAQ : Tom Savini. PR EX : Salah M. Hassanein. PR ASS : David E. Vogel. MONT : Pat Buba, Paul Hirsch, Michael Spolan, George A. Romero. DEC : Cletus Anderson. 120 mn. Avec : Hal Holbrook (Henry), Adrienne Barbeau (Wilma), Fritz Weaver (Dexter), Leslie Nielsen (Richard Vickers), Carrie Nye (Sylvia), E.G Marshall (Pratt), Viveca Lindfors (Aunt Bedelia), Ed Harris (Hank), Ted Danson (Harry), Stephen King (Jordy), Warner Shook (Richard Grantham), Robert Harper (Charlie), Elizabeth Regan (Cass), Gaylen Ross (Becky), John Amplas (Dead Nate), Tom Savini (Un éboueur).



comme des scénarios, prêts à la mise en image. Pour *Creepshow,* King s'est adapté lui-même avec bonheur. Ses histoires (la plupart déjà parues en revue) rejoignent en qualité, efficacité et poésie les meilleurs contes de *Night Shift,* recueil dans lequel l'exécution approximative trahissait parfois les excellentes idées de départ. Quant au récit qui sert de prétexte et de fil conducteur entre les sketches, il précise intelligemment la portée historique des E.C. Comics : méchant papa arrache à fiston chialant sa B.D. et la flanque à la poubelle.

Mais le vent tourne les pages de *Creepshow*, les planches s'animent, le récit s'installe...

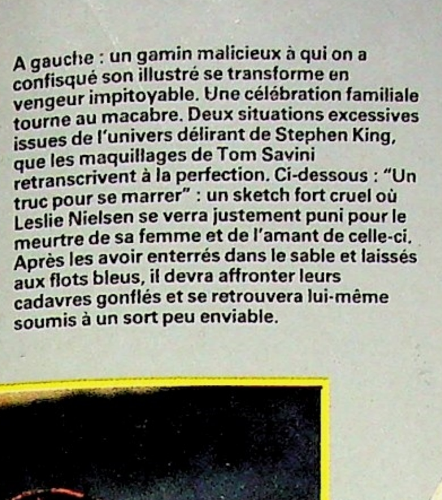


DE LA PLANCHE AU PLAN

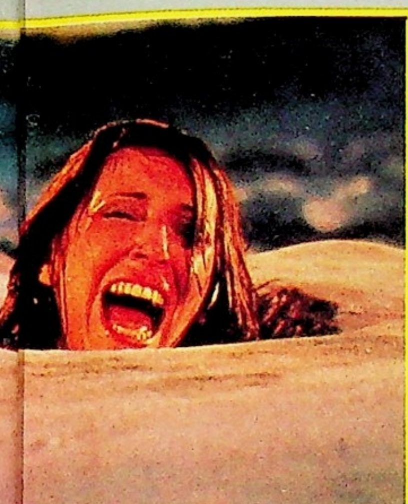
Father's Day (Fête des Pères), l'épisode liminaire, peut paraître à première vue le plus faible de la série. Il s'agit en réalité, sous la forme d'un pastiche, d'une introduction à l'univers des E.C. et de la célébration de leurs noces légitimes avec le cinéma. Une sorte de manifeste, une répétition générale des thèmes et formes adoptés par la suite. Très bref (le sketch a été considérablement réduit dans la version définitive), il présente déjà le mélange libérateur d'humour et d'horreur qui devrait pousser le bon spectateur à "rire et crier à la fois" tout au long du film (Dolby aidant). Composition graphique des plans, "mise en page", utilisation de caches, éclairages outrés... Le ton est donné.

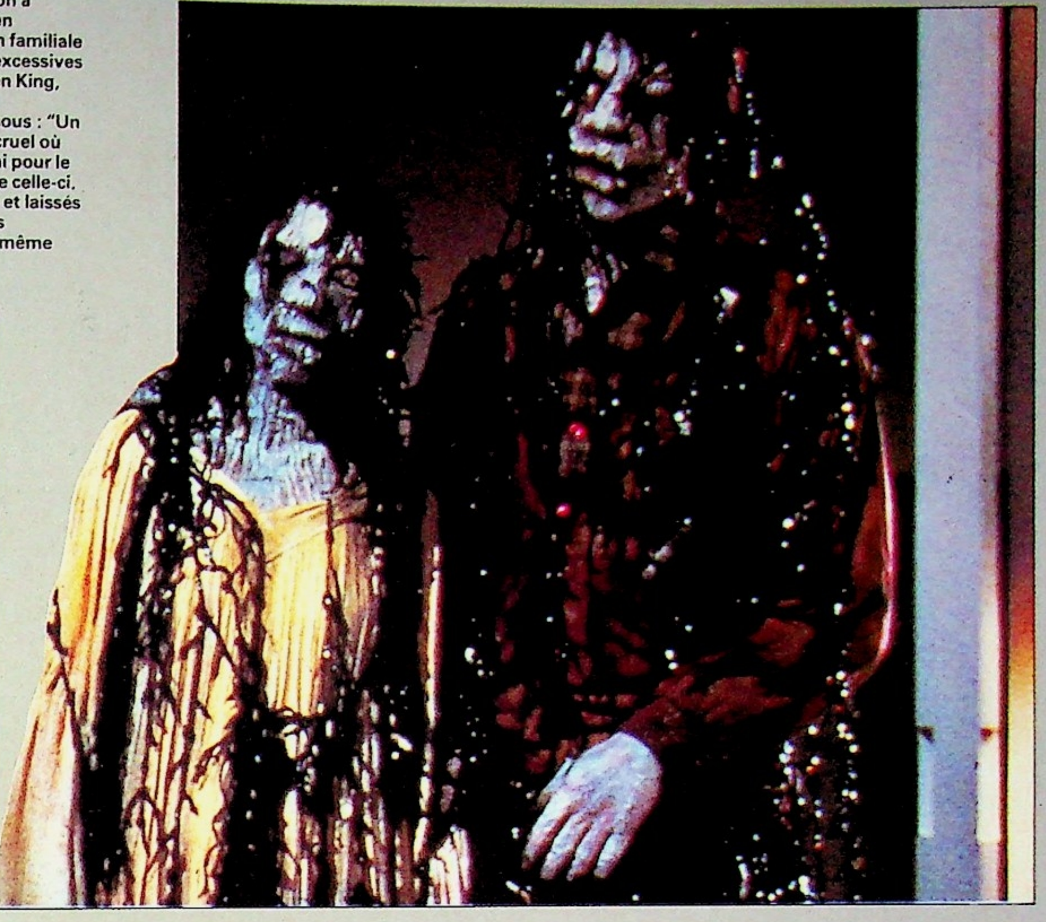
Avec *The Lonesome Death of Jordy Verrill (La Mort Solitaire de Jordy Verrill),* les choses se corsent. Les mésaventures végétales de ce fermier pauvre d'esprit, cocassement interprété par Stephen King en personne, sont soutenues par une mise en scène minutieuse, chargée d'humour et un rien mélancolique. Admirable climat agreste nocturne, humide, en contraste avec les rêves éveillés de Jordy au découpage violemment expressionniste et décidément très B.D. L'intérieur de la ferme vaut à lui seul le déplacement. Si le désir naïf de richesse et la désobéissance à son père transforment Jordy Verrill en une créature à la *W.H. Hodgson,* sa fin est empreinte d'héroïsme et de ridicule à la fois. Je n'en dirai pas plus. A vous maintenant de juger ce chef-d'œuvre du genre "fantastique-campagnard".

Dans *Something To Tide You Over* et *The Crate (Un Truc pour se Marrer* et *La Caisse)* reparaît un personnage classique des E.C. : le mari vindicatif et meurtrier, qu'il soit cocu ou terrifié par son alcoolique épouse. Mais si le premier sketch, après un départ réaliste, aboutit à un dénouement fantastique, le second présente le schéma inverse : d'une découverte fantastique (la caisse) naît le crime



A gauche : un gamin malicieux à qui on a confisqué son illustré se transforme en vengeur impitoyable. Une célébration familiale tourne au macabre. Deux situations excessives issues de l'univers délirant de Stephen King, que les maquillages de Tom Savini retranscrivent à la perfection. Ci-dessous : "Un truc pour se marrer" : un sketch fort cruel où Leslie Nielsen se verra justement puni pour le meurtre de sa femme et de l'amant de celle-ci. Après les avoir enterrés dans le sable et laissés aux flots bleus, il devra affronter leurs cadavres gonflés et se retrouvera lui-même soumis à un sort peu enviable.





ordinaire, le fait divers. Les deux épisodes relèvent d'un art presque hitchcockien (lâchons le mot) du récit bref : construction rigoureuse, suspense tendu, sens de l'humour et du temps, pertinence des scènes horrifiques. La cohérence et l'économie des éléments visuels (citons le seau dans le sable, l'eau, la douche, les aquariums et les écrans vidéo dans *Un Truc*; la lampe torche, le décor de la cave, l'éclairage dans *La Caisse*) prouvent une parfaite maîtrise de la narration en peu de mots, pardon, en peu de plans. Sans oublier l'imagerie toujours très B.D. et le montage à la fois précis et halluciné (Roméro a monté lui-même *Un Truc*). Les traces de pas sur le sable, les plans sous-marins, le visage défait de Fritz Weaver ou la caisse elle-même (et son adorable occupant), semblent sortis d'une planche de Berni Wrightson (auteur de la B.D. tirée du film). Quant aux effets "gore", ils se trouvent minimisés par l'éclairage rouge violent qui atténue la tension chromatique du sang. Admirons l'interprétation outrée d'Adrienne Barbeau, épouse Carpenter; ici dans son premier grand rôle de compostion. Et signalons le retour en sourdine de l'horreur crue, en noir et blanc, réaliste et froide *(Un Truc)*. *La Nuit des Morts Vivants* n'est pas si loin...

LE MEILLEUR POUR LA FIN

Le dernier des cinq sketches, *They're Creeping up on You (Ils Sont Partout)*, est une authentique perle noire (Il est vrai plutôt blanche, froide), un somptueux morceau d'anthologie. Toutes les qualités esthétiques et narratives du film y sont résumées, comme concentrées. On n'oubliera pas la figure grimaçante du milliardaire Upson Pratt (E.G. Marshall), cynique, raciste, impitoyable, cloisonné dans sa tour vermoulue aux intérieurs blancs et aseptisés. Que dire de la composition des plans, du montage, de l'agencement du récit tout court? Le dialogue par hygiaphone entre Pratt et le concierge noir laisse pantois... Le décor glacial est rendu encore plus inquiétant par la présence anachronique d'un juke-box très "fifties", source de l'ironique commentaire musical. Et la chute finale est de taille : *ils* sont vraiment partout ! Les analystes farouches ne manqueront pas de relever dans le personnage d'Upson Pratt la figure du père autoritaire et capricieux qui ne cesse de hanter le film (même en tant que jeu stylistique ou purement référentiel). Ce père oppressif qui réclame son dû dans *Father's Day*, qui sermonne Jordy Verrill, qui nous prive de B.D. innocentes ou qui prêche à la télé, reçoit au bout du compte un châtiment exemplaire, renouvelé dans l'épilogue. Upson Pratt, obsédé par les microbes et la saleté, enfermé dans sa tour-phallus, subit un juste retour des choses symbolisé par tout ce qui est "noir" : le black-out, le concierge, et... de charmants co-locataires. Le tout agrémenté d'un petit côté scatologique tout à fait chou (trou d'évier assimilé à la bouche, nourriture broyée, gâchée, etc.). Et si comme tout père qui se respecte, Pratt aspire à connaître les joies de l'accouchement, il ne sera pas déçu du voyage. Psychanalystes, à vos divans !

Il est temps de souligner le travail de Tom Savini dans *Creepshow*. Car il ne se limite pas à ressusciter des zombies version aquatique ou à animer le spectre tout à fait délicieux de la séquence prégénérique. Savini signe ici son premier "monstre" authentique. Un monstre aux dents longues... et à la digestion facile. Mais au-delà du pathétique et mousseux Jorry Verrill, tout le savoir-faire de ce jeune maître ès-effets spéciaux éclate dans les dernières séquences de *Ils Sont Partout*. Voir pour croire. Tom Savini n'a plus rien à envier à Dick Smith ou à Rick Baker...

Creepshow semble jouer un rôle essentiel et un peu particulier dans le développement d'un cinéma largement inspiré par la B.D., loin du ton "majeur" et de la stylisation de *Star Wars, Raiders of the Lors Ark, Superman* ou *Blade Runner*. Au-delà de la simple adaptation, il instaure un rapport ironique, affectueux et un peu nostalgique avec les planches dont il s'inspire, sans en appauvrir l'impact narratif. Le film est aussi une preuve supplémentaire de la maîtrise technique et de la maturité expressive de George Romero, dont l'itinéraire artistique, de *La Nuit des Morts Vivants* à *Zombie/Dawn of the Dead*, en passant par l'intimiste et profond *Martin*, reste unique et exemplaire dans le firmament du film fantastique et d'aventure américain. Courez vite voir *Creepshow*, en espérant que les distributeurs se décident à exhumer *Knightriders*, toujours inédit en France. Et attendons patiemment *Creepshow II* et *Day of the Dead* (en préparation) et peut-être, un jour lointain, *The Stand*. De bonnes soirées en perspective...

MICHEL SCOGNAMILLO

à droite : Stephen King dans le rôle du pauvre Jordy Verrill, victime d'un météore farceur et changé en légume humain. Mais que peut bien contenir "La Caisse", ramenée d'une ancienne expédition périlleuse ? E.G. Marshall incarne un millionnaire obsédé par la propreté dans le dernier segment du film, "Ils sont partout", où il rencontre une horreur très quotidienne : les cafards ! Et voici "Fluffy", la bête plutôt agressive inventée par Tom Savini pour "La Caisse". A l'extérieur : un masque parfaitement réaliste. A l'intérieur : une mécanique complexe conçue au bout de longues heures de travail. Vous trouverez tous les détails des effets spéciaux de "Creepshow" et de ses maquillages dans le prochain Starfix. Ne le manquez pas !









CREEPSHOW ...ET FROID !

Choke !! Je n'aime pas *Creepshow !* Non, non, rien à faire, le spectre hargneux de la Starforce a beau s'agiter dans les recoins du bureau de rédaction (y aiment tous ces niais...), ça ne passe pas. Après 3 visions assidues, le film de Romero reste une déception.

Dommage. Une association King/Romero, ces maîtres ès-frissons, deux admirateurs forcenés des fameux E.C. Comics, ces petites B.D. terrifiantes qui faisaient craquer de peur les épines dorsales des teenagers yankees, dans les années 50 : que rêver de mieux ? Et Savini, le truqueur fou de *Zombie* aux maquillages... Mais voilà, c'est raté. D'abord en privilégiant à tout prix le regard nostalgique, plaquant ainsi une sorte d'ironie satisfaite qui ôte toute authenticité aux personnages, et puis en se bornant à ne "faire B.D." que dans la forme, les deux compères se sont plantés. Du travail appliqué certes, mais sans âme, sans réellement de personnalité.

Les fondus d'E.C. Comics seront les premiers brimés. Les nouvelles de Stephen King, plates variations des histoires originales (en particulier les inévitables vengeances d'outre-tombe de *Fête de Père* et *Un Truc...*) ou resucées paresseuses de B.D. couchées dans *Vampirella* ou *Creepy* par John Severin ou Tom Sutton, ne surprendront vraiment que quelques ignares dociles. Quant aux chutes, si vitales dans les E.C., elles sont à un tel point désamorcées (toujours cette complicité ironique et pénible...), qu'on ne peut se résoudre à les croire définitives. Et pourtant, rien ne suit... sinon la première scène du sketch suivant, lourdement figée dans un dessin propret de Jack Kamen, lui-même ancien collaborateur des E.C. Ben tiens, faut faire B.D. non ?

Disposant d'un matériau de base banal (pourquoi King n'a-t-il pas carrément adapté des histoires originales, comme l'avait fait Milton Subotsky et la firme anglaise *Amicus* pour les mythiques *Tales from the Crypt* et *Vault of Horror*, plutôt que de nous refiler de vieilles nouvelles oubliées, parues dans *Playboy* et *Penthouse ?*), Romero s'est donc efforcé de créer "un style bande dessinée". L'intention était louable, mais une fois de plus, le traitement reste superficiel, bâtard. Refusant de jouer la carte du burlesque ou du pur dépaysement comme *Flesh Gordon* ou le *Batman* de Leslie Martinson avec leurs personnages rigolards, leurs décors multicolores et leur logique absurde, ou celle du simple réalisme (voir *Superman* ou le récent *Scarab*, superbe hommage au *Tintin* d'Hergé) Romero se borne à noyer de lumière rouge ses protagonistes lors des scènes de terreur, ou à les emprisonner dans des bouts d'étiquettes colorées censés figurer des cadres de B.D. Un peu maigre quand même. Qui plus est, ces facilités de style déteignent sur les personnages, pauvres pantins trop typés, trop fonctionnels, bref trop fabriqués. Aucune ambiguïté, aucun jeu sur la folie comme dans *Réincarnations/Dead and Buried* de Gary Sherman, ou *Le Crocodile de la Mort* de Tobe Hooper et leurs croquemorts mélomanes et autres pères de famille raides fous, imitant hystériquement le chien à quatre pattes sous les yeux exorbités de leurs petites filles. Seule Viveca Lindfords, la vieille tante alcoolique du premier sketch fait passer quelque émotion.

Romero nettoie, désinfecte, banalise un univers qui à l'origine grouillait de vermine, de vice, de sang et de poésie macabre. Son film est destiné aux kids sympas qui lisent *Famous Monsters*. Ne comptez pas y retrouver toute la saleté qui suintait des E.C. originaux, pourtant lus eux aussi à l'époque, par les moins de 18 ans. Bon, ma maigre colonne (Ah les rats...) s'achève. Je dois rejoindre le caveau. Je remonterai pour *Creepshow 2* que prépare actuellement Romero...

FRANÇOIS "old witch" COGNARD ■

AVANT CREEPSHOW IL Y AVAIT... LES E.C. COMICS



Surgi des boues grouillantes des marais, ruisselant de vase pestilentielle, l'indicible rôde dans la nuit. L'atmosphère étouffante du bayou est percée par les couinements des petits animaux effrayés qui détalent ventre à terre. L'écœurante odeur de putréfaction se renforce encore. L'horreur est là !

Elle a ce soir pris la forme de trois cadavres démembrés, aux chairs lacérées, qui avancent patiemment sous la lune pâle. Des morts qui marchent, oui, mais plus encore : deux hommes et une femme dont les bras et les jambes sectionnés ont été mélangés, dont les torses et les têtes tranchées se sont trouvés intervertis sous la fange épaisse. Trois visions de cauchemar qui autrefois étaient un gros représentant jovial, un médecin élégant, une jeune fille épanouie... A présent, leur seul but est la vengeance, une atroce volonté de châtiment qui les mène à travers le marécage vers leur bourreau. Mais bientôt c'est lui qui aura le rôle de la victime !

E.C. = Epouvantables Comics !

Cette petite scène est l'une des innombrables situations sorties entre 1950 et 1955 des pages de ce que l'histoire de la bande dessinée appelle les E.C. Comics. Des histoires terrifiantes, à vous glacer le sang, qui ont fait des planches de BD le terrain privilégié de l'horreur. Pendant une brève période de cinq années, les gosses des Etats-Unis tremblèrent en lisant sous leurs couvertures ces fascicules brillamment colorés. Et parmi ces gosses traumatisés, on peut compter bon nombre des grands talents créatifs d'aujourd'hui : le trio responsable de *Creepshow* en est un bon exemple. Les E.C. Comics, suintant la peur par toutes leurs cases bariolées, dégageaient une telle charge d'imagination, d'inventivité, et d'humour noir qu'aucun humain sain d'esprit ne pouvait leur résister... Au départ de l'aventure E.C., il y a William M. Gaines, fils du fondateur de l'industrie des comics aux Etats-Unis, Max C. Gaines. Le père de Bill Gaines avait en effet inventé dès 1933 la formule du comic-book, périodique de bande dessinée se vendant en kiosque pour la somme modique de *10 cents*. A sa mort, son fils Bill reprit la petite affaire familiale qui publiait des récits illustrés tirés de la bible et des histoires de "funny animals" c'est-à-dire des mièvreries pour gamins demeurés avec de petits lapins et de gentils opossums. Vous voyez le genre.

Bref, Bill Gaines reprend l'affaire en main et transforme la compagnie Educational Comics en Entertaining Comics, conservant ainsi le sigle "E.C.". Et avec l'aide du génial Al Feldstein, autre jeune homme plein de talent, il lance une nouvelle ligne de magazines qui connaissent un succès foudroyant. Les trois titres majeurs en sont *The Vault of Horror* (Le Caveau de l'Horreur), *The Crypt of Terror* (La Crypte de la Terreur) qui allait devenir *Tales From The Crypt*, et *The Haunt of Fear* (L'Emprise de la Peur, alias L'Antre de l'Epouvante). Trois titres qui allaient entrer dans la légende...

Le Miracle E.C.

Ces trois comics de terreur vont distiller auprès d'un public sans cesse grandissant des récits courts (de 6 à 8 pages), écrits de main de maître, au suspense constant, et surtout à la chute toujours stupéfiante. Le succès de ces trois titres d'horreur comme des autres comics de chez E.C. vient pour beaucoup de ces retournements inattendus de dernière minute. Chutes qui laissent le héros dans une situation inextricable, morbide ou fatale. Chutes qui font tomber les masques et rétablissent l'insupportable vérité. Chutes qui ne débouchent que sur la folie et l'épouvante.

L'ambiance des E.C. Comics d'horreur est toute spéciale. Sous les couleurs malsaines du rêve se déploient des tableaux d'une rare cruauté : victimes innocentes livrées à leurs tortionnaires sans chance de survie, et qui ne peuvent qu'espérer une vengeance d'outre-tombe ; âmes perverties désirant uniquement faire le mal ; circonstances qui font de malheureux des monstres répugnants ; animaux hideusement déformés et humains sans pitié. Le Macabre est au rendez-vous, mais l'humour aussi, malgré les apparences.



Joe Orlando, Tales From the Crypt 35,



Berni Krigstein, Impact I, "Master Race"



Bienvenue dans la Crypte...

Les meneurs de ce jeu infernal sont trois personnages peu recommandables : le Gardien du Caveau, la Vieille Sorcière, et le Gardien de la Crypte. Trois silhouettes grimaçantes toujours prêtes à lancer une mauvaise blague, aux sourires narquois et édentés, aux éternels sarcasmes acides. Tous trois créés par Al Feldstein, ils seront respectivement développés et perfectionnés par Johnny Craig, Graham "Ghastly" Ingels, et Jack Davis. Ces trois dessinateurs s'approprieront si bien les horribles hôtes des E.C. Comics que le lecteur les y associera de façon éternelle.

Autour de ces artistes d'exception, d'autres vont s'assembler, pour former la meilleure équipe de bande dessinée qu'un éditeur eût jamais la chance de réunir. Retenez les noms de Jack Kamen, Wallace Wood, George Evans, Joe Orlando, Reed Crandall, sans oublier Berni Krigstein, Harvey Kurtzman ou John Severin. Tous sont des illustrateurs de génie, aux talents graphiques incomparables. Chez E.C., grâce aux efforts conjoints de la rédaction menée par Bill Gaines et Al Feldstein, chacun d'entre eux donna les plus belles pages de sa carrière. E.C fut en vérité une fantastique coïncidence qui libéra le génie de la BD, l'espace de quelques moments privilégiés...

Johnny Craig, Vault of Horror 32, "Whirlpool"

Reed Crandall, Haunt of Fear 27, "Swamp"

E.C. : pendant et après

Autour des trois titres d'horreur, E.C. eut aussi la grâce de faire paraître deux comics de science-fiction inégalés dans leur perfection : *Weird Science* et *Weird Fantasy* qui fusionnèrent avant de s'éteindre, et deux magazines de guerre sous l'égide de Harvey Kurtzman, *Two-Fisted Tales* et *Frontline Combat*, grandioses visions humanistes de l'homme en guerre. Il y eut aussi *Shock Suspenstories*, titre qui mena à son apogée l'art de l'histoire à chute, et *Crime Suspenstories*, qui en fit autant pour les récits policiers. La censure frappa un jour du milieu des années 50, et après une longue lutte, la masse des crétins aveuglés par le MacCarthysme eut gain de cause. Après cinq années d'extase, E.C. baissa pavillon, coulé par les bien-pensants. (Les mêmes qui interdirent autrefois les bandes de Superhéros de Stan Lee dans *Fantask* et *Marvel* en France vers 1970, sans doute.) Peu importe. Avant le trépas, Gaines et Kurtzman avaient créé *Mad*, qui devint *Mad Magazine*, échappant au code de censure des comics, et atteignant les sommets avec ses deux millions d'exemplaires mensuels. Aujourd'hui encore, *Mad* maintient son record et reste d'une popularité inébranlable auprès du public américain.

Bien des imitations des E.C. eurent lieu. Vers 1950, au moment de leur triomphe, puis encore par des émules de la tradition E.C. : *Creepy* et *Eerie* au début des années 60, où on retrouva plusieurs des dessinateurs de chez E.C., les comics édités par Carmine Infantino pour D.C., *House of Secrets* et *House of Mystery*, par exemple, et encore le tout récent *Twisted Tales* de Bruce Jones. Le cinéma s'est bien sûr emparé des E.C. de nombreuses fois, directement ou non. Et pour ceux qui les découvrent, ces bandes dessinées restent une source de joie et d'émerveillement inchangée.

C'est seulement cette année que la France va découvrir l'intégralité des E.C. Comics. Une collection d'albums de luxe commence à paraître ce mois-ci aux Humanoïdes Associés. Les deux premiers volumes (Terreur et Science-Fiction) inaugurent cette série des classiques de la bande dessinée américaine jusqu'ici inédits dans notre pays. Le fait qu'après tant d'années, l'intérêt et la demande du public vis-à-vis de ces chefs-d'œuvre restent intacts, prouve bien l'immortalité des E.C. Comics. Rendons grâce à leurs créateurs, et frissonnons ensemble : la porte de la Crypte de la Terreur s'entrouvre... E.C. est vivant... Aaaarrgh !

Graham Ingels, Haunt of Fear 17, "Horror, we?... how's Bayou"



LES FICELLES DE LA PUB
ACTUALITÉ
PIER BLATTNER

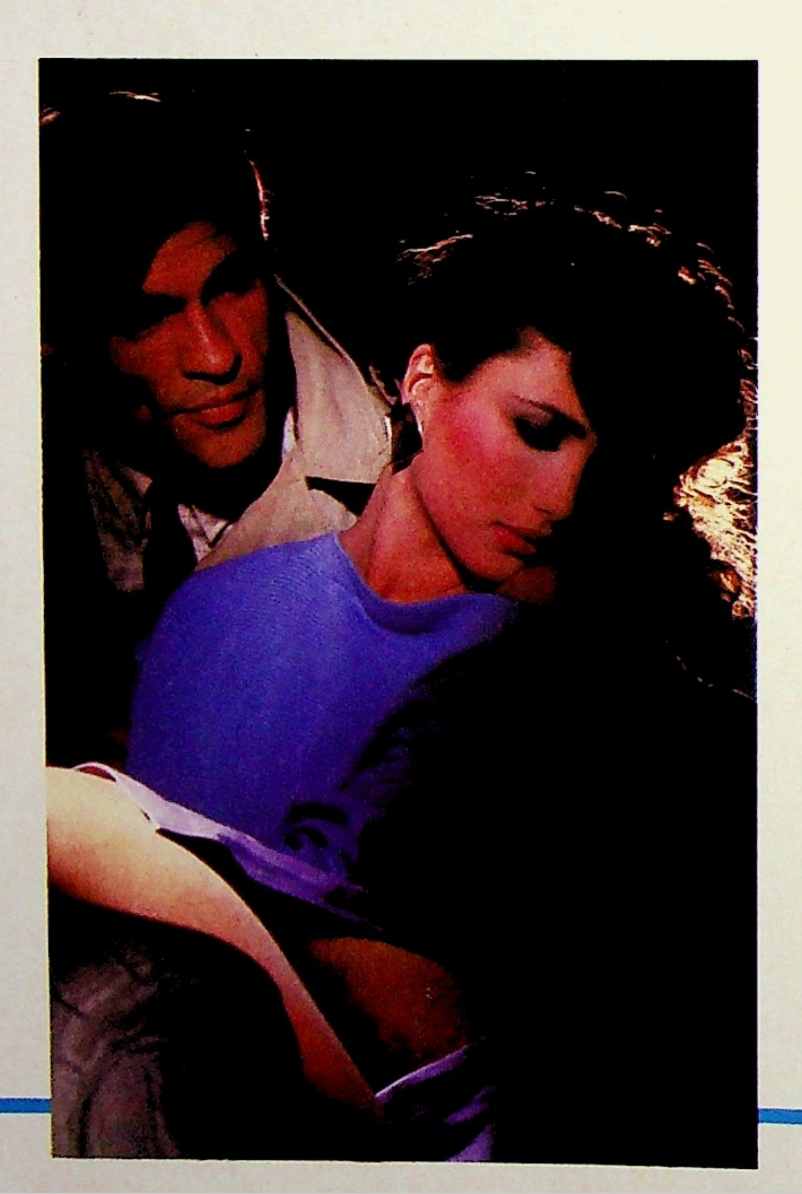
MANPOWER
Ensemble la solution
Tourné en extérieur et en nuit américaine sur un immense parking dans le port de Miami, ce fabuleux puzzle a mobilisé pendant une quinzaine de jours les capacités physiques psychiques et professionnelles de l'équipe de choc dirigée par Alain Franchet et son directeur de la photographie Gerry Fisher. Orage frôlant la tornade, moyens techniques imposants, équipe franco-américaine pour un résultat éblouissant. En effet Hollywood lave plus blanc...
Agence : Roux, Seguela, Cayzac et Goudard Réalisateur : Alain Franchet
Client : Manpower. Production : Happy

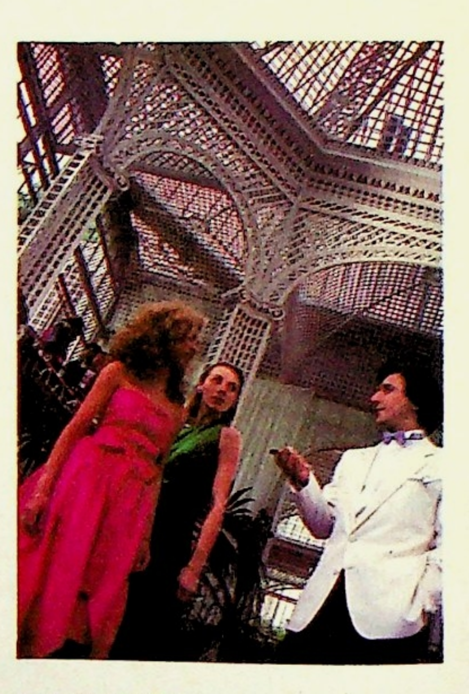












LE PRINTEMPS
60 sec. cinéma
Les créations du Printemps
Tony Scott vedette des cinéastes publicitaires fut pressenti pour réaliser ce remake de 60 sec du long métrage de son frère Ridley : "Blade Runner". Malheureusement quelques jours avant le début du tournage il dut déclarer forfait. Son acolyte Howard Guard de RSA Prod. Londres s'en est acquitté avec panache.
Conceptuellement cette adaptation est celle des créations Printemps. Il s'agissait de véhiculer en une minute, au delà de la notoriété du distributeur l'image de créateur d'articles entièrement conçus par le bureau de style du Printemps.
Agence : Young & Rubicam
Réalisateur : Howard Guard
Client : Printemps

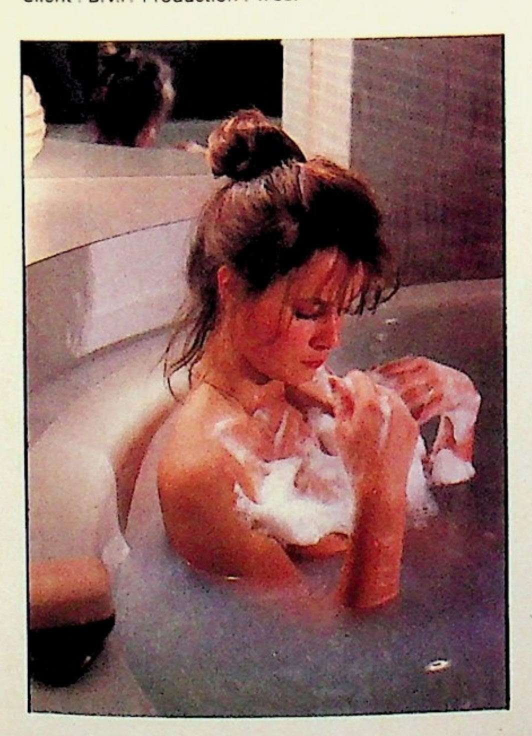


RATP
La deuxième voiture
A croire que les couloirs du métro sont devenus l'endroit le plus en vogue du moment... Regarde, avec ton ticket Chic et Choc tu perceras le secret de la grande pyramide, tu enfourcheras ta deuxième bicyclette pour découvrir via le pont de la porte d'or, la face cachée de la lune, même que tu rencontreras sur ton chemin des indigènes heureux avec des pagnes... Ecoute, quoi de mieux pour voyager relaxé ?..
Agence : Ecom
Réalisateur :
Client : RATP.



BUREAU DE VERIFICATION DE LA PUBLICITE (B.V.P.) La machine à grandir...
Doctor Jekyll et Mister Hyde. Monsieur Minus et Docteur Big... Petit Julot deviendra grand grâce à la machine à grandir du B.V.P.... Avis aux amateurs...
Agence : Ted Bates Réalisateur: Gérard Kirkolin
Client : B.V.P. Production : 1/33.

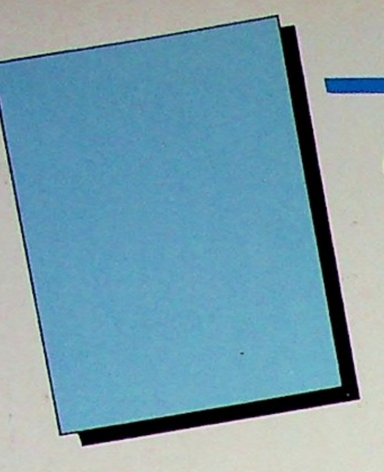
FLODOR - Les super chips
Une touche de mystère,un soupçon de rencontres du 3ᵉtype, une pincée d'insolite, rien de tel pour composer un cocktail percutant à déguster à l'heure de l'apéritif avec des chips... Le ton événementiel donné à ce super film pour le lancement des super chips du leader Flodor positionne ce nouveau produit sur le marché.
Agence : Publicis Réalisateur : Alain Renaud
Client : Flodor Production : Télé 2000



CAMAY
Quick & Rought 30 sec TV.
Depuis toujours, Camay c'est l'histoire d'un homme et d'une femme, mais pour la première fois Monsieur Camay se montre !
L'élaboration d'un style en publicité peut parfois passer par l'étape du Quick & Rough (film test). Ce type de film est destiné à un seul passage sur une chaîne nationale afin d'en mesurer instantanément l'impact auprès des téléspectateurs. Il peut s'en suivre une réalisation définitive avec tous les moyens requis ou l'abandon pur et simple de l'idée si le résultat du test n'est pas satisfaisant...
Agence : Grey France
Réalisateur : Jacques Troenell
Client : Proctor & Gamble
Production :
Charlie Bravo

ET MIKO...





LES FICELLES DE LA PUB

RADIOLA

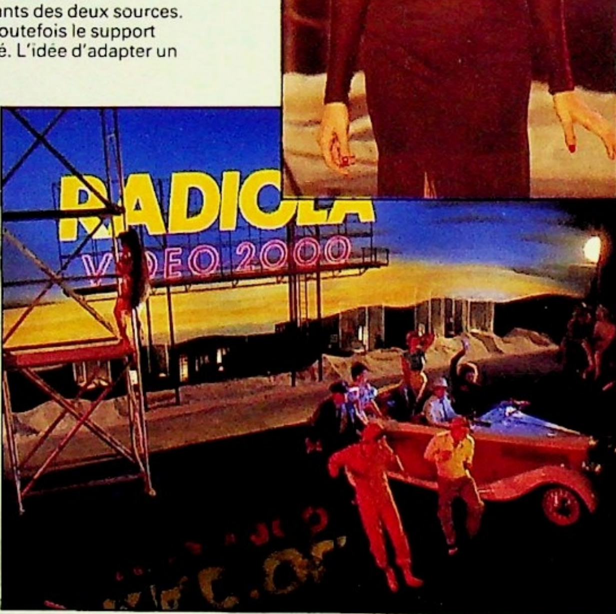
De nouveau un film publicitaire a puisé son inspiration dans le 7e Art. Cette fois-ci il s'agit d'une adaptation de Coup de Cœur de Francis Ford Coppola, réalisée avec brio par Jean-Paul Roux.

Herma Vos, chanteuse vedette du Splendid.

La nuit, à Las Vegas, sous un gigantesque néon Radiola 2000, il se passe des choses étranges. Une charmante créature brune au volant d'un cabriolet des années trente s'avance sur le bitume luisant. Un pianiste tout de blanc vêtu débite à son clavier une mélodie envoûtante qui incite la nouvelle venue à mettre pied à terre pour se livrer à des contorsions onctueuses. Non loin de là, deux serveuses de drive-in ne peuvent s'empêcher de l'imiter. Fort ému, le musicien redouble de zèle et effectue un looping en plein air avec son instrument. Bientôt, la fièvre gagne les passants qui s'adonnent tous à un numéro de danse endiablé. Tout ceci se terminera, comme il se doit, sur un baiser hollywoodien entre les deux instigateurs de la fiesta. Le spectacle est fini. Un réalisateur, sosie de J.R., descend du ciel sur un bras de grue tel un Deus Ex Machina pour féliciter tout ce beau monde de leur prestation.

Si la publicité Radiola semble avoir pris certaines libertés par rapport à *Coup de Cœur* c'est qu'elle devait conserver, parallèlement, une parenté avec la campagne photo réalisée, elle, avant le film de Coppola. Il en résulte une sorte de panaché où ont été retenus les éléments les plus marquants des deux sources. *Coup de Cœur* demeure toutefois le support principal de cette publicité. L'idée d'adapter un





Las Vegas reconstitué en studio. Dans le fond, le décor miniature avec son ciel peint, ses montagnes de plâtre et ses immeubles en plastique. La scène finale où la foule se met à danser. Le sol était constamment inondé d'eau de façon à obtenir un reflet du décor.

1
LE PIANISTE AERIEN
Robert Benitah, son chapeau collé à la tête, était maintenu sur le piano grâce à un harnais de parachutiste. Le piano allégé était lui-même fixé sur un bras mécanique lui permettant de pivoter sur son axe. Cette installation occupait le centre d'un téléviseur géant.

film américain s'était imposée pratiquement de fait lors de l'écriture du scénario. "Le film Radiola devait s'inscrire dans un courant américanophile" explique Eddy Stipp, responsable commercial d'Intermarco-Conseil. "Nous voulions employer des éléments très typés tels que les serveuses de drive-in, les néons, les rues de Las Vegas, les codes du "Musical", le tout dominé par une esthétique "studio". *Coup de Cœur* était un candidat parfait. En outre, notre film devait pouvoir supporter un montage rapide, à l'américaine, afin que l'on puisse rajouter de courts inserts sur les produits, inserts que nous aurions tout loisir de changer chaque fois qu'un nouveau produit Radiola devrait bénéficier d'une promotion. Ainsi le même film resservirait plusieurs fois".

De toute évidence, c'est l'esthétique qui devait être le point fort de cette publicité. Vanter l'efficacité des magnétoscopes et des téléviseurs Radiola - appareils producteurs d'images - exigeait que ceux-ci paraissent dans un environnement visuel des plus alléchants. Dans ce genre de film, plus l'image est sophistiquée, plus le spectateur attribue cela à des qualités inhérentes à l'appareil. D'ailleurs, pendant le tournage ceci devint une telle obsession qu'il fallait parfois 5 à 6 heures pour éclairer un seul plan.

Les inserts sur les appareils eux-mêmes furent la source de nombreux soucis, car il fallut les embellir à coups d'éclairages bleutés rasants et d'optiques grand angulaire.

Mais les difficultés du film Radiola ne s'arrêtaient pas au seul problème d'éclairages. Les décors, relativement imposants, avaient nécessité la construction d'un néon Radiola de deux mètres de haut et de tout un paysage miniature comprenant des immeubles et des montagnes en plâtre. De plus, pour rendre l'ensemble plus vivant, plus gai, un sol brillant, réfléchissant comme un miroir les personnages et les décors, s'imposait. Il n'avait malheureusement pas été possible durant la semaine de préparation de mettre en place un revêtement argenté. Il fallut donc, lors du tournage, constamment innonder la chappe de béton du studio, plongeant le tout dans une sorte d'ambiance d'aquarium. De plan en plan, le dosage d'eau ne devait être ni trop faible - car il fallait malgré tout obtenir un reflet lisse et homogène - ni trop important - ce qui aurait eu pour conséquence de transformer le numéro de danse final en un ballet nautique.

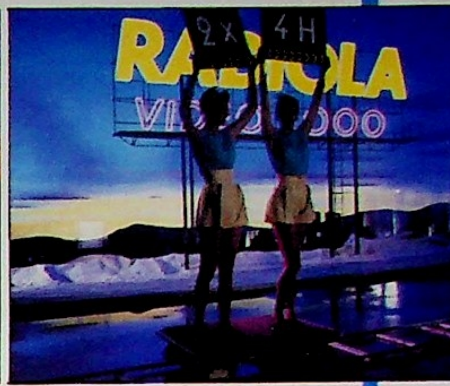
Le choix des acteurs pour cette publicité était, là encore, une tâche délicate. La sélection devait non seulement se faire selon leur physique, en respectant les personnages très typés décrits dans le scénario, mais aussi selon leurs qualités de danseurs. Pour l'héroïne, ils n'y sont pas allés par quatre chemins puisqu'il s'agit de Herma Vos, danseuse vedette de la troupe du Splendid. Curieusement, sa présence sur le plateau ne ravissait pas tout le monde. Il faut tout de même préciser que sans talons aiguille, elle mesure 1,85 m. Le héros, lui, en se tenant bien droit plafonnait à 1,75 m.

Lors du baiser final il a donc fallu installer ce dernier sur une grande caisse de façon à rétablir les proportions.

En fin de compte, pour amusant que peuvent paraître ces incidents, cinq jours de tournage ont été nécessaires pour en venir à bout. Le résultat est d'ailleurs surprenant. Tenter ce pari difficile qu'était le projet Radiola au départ et le réussir de manière aussi éblouissante, tant sur le plan esthétique que technique, en dit long sur la compétence de l'équipe.

JEROME ROBERT

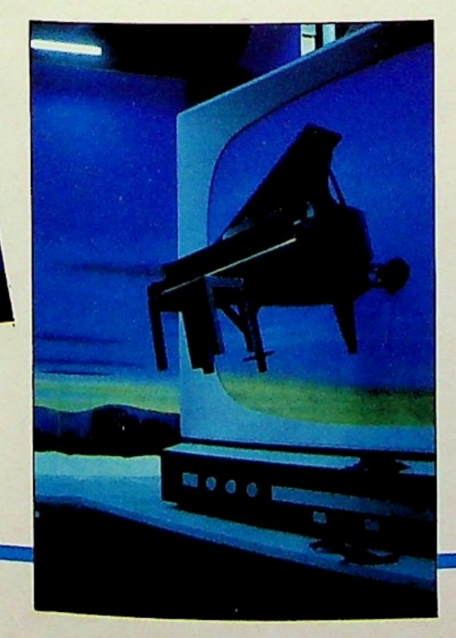




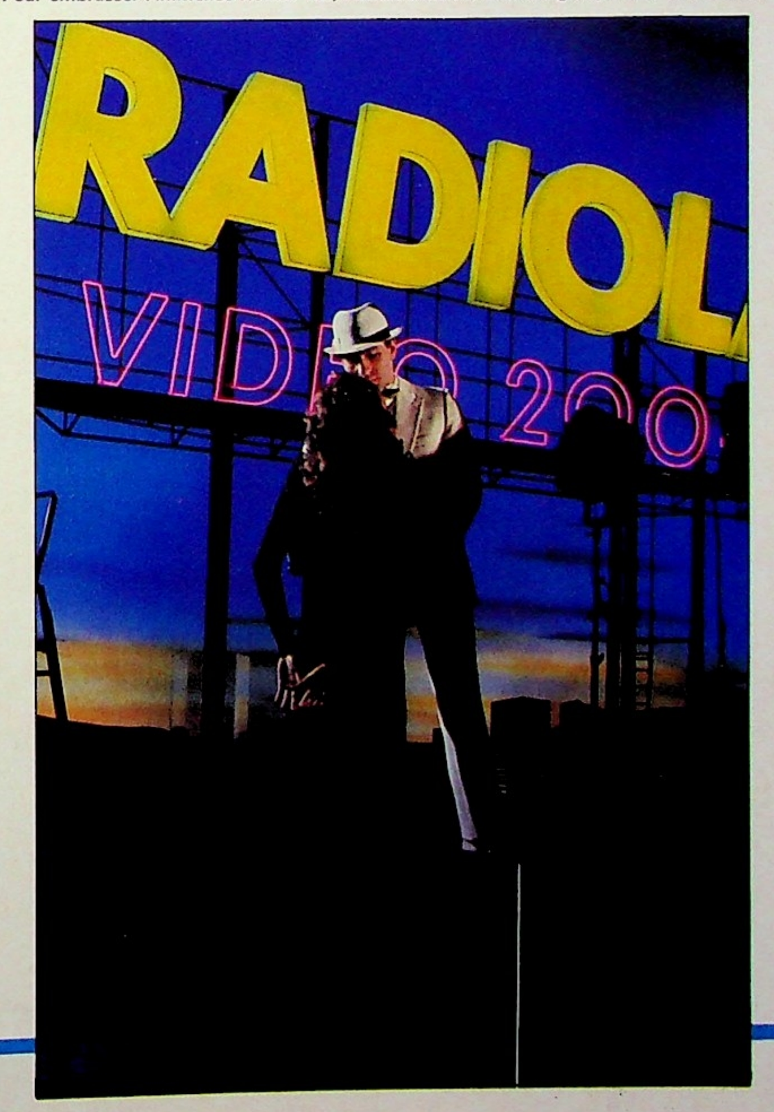
Les hôtesses de drive-in glissent derrière la voiture. Cet effet a été obtenu en les installant sur un chariot de travelling.

FICHE TECHNIQUE

RADIOLA. PR : Melody Movies. AGENCE : Intermarco Conseil. R : J.-P. Roux. ART DIR : Fabio Franceschin. LUI : Robert Benitah. ELLE : Herma Vos.



Pour embrasser l'immense Herma Vos, Robert Benitah, avait du grimper sur une caisse.



photos Pier Blattner.


Les griffes de jade

UN SUPERBE METISSAGE

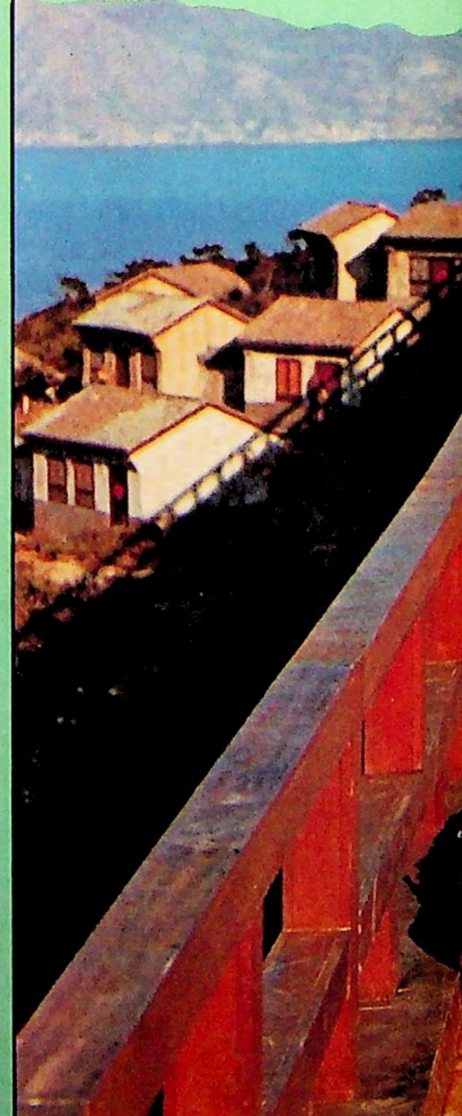
La plaine rouge sous le ciel bleu magnétique. Un petit village traversé d'un cours d'eau qui scintille sous la lune. C'est la Chine des légendes, plongée dans l'attente de ses mystères. Ou de ses héros...! Mais voilà qu'une paire de bottes blanches foule cette terre dont on ne sait trop si elle est riche en argile ou gourmande en massacres. Voilà qu'un léger vent nocturne agite un voile blanc collé par la sueur à un visage d'ivoire. L'acier crisse légèrement en sortant des fourreaux. Le bruit d'une course martèle le sol. Des chuchotements montent de la horde qui s'approche. Les bambous s'écartent sur trois douzaines d'adversaires qui se divisent pour mieux encercler. Il va désormais suffire d'un cri pour que se déchaîne un ouragan de destruction. Et que le décor retourne à la paix, au silence des choses mortes...

Si les duels filmés par Sergio Leone ont popularisé la Mort que l'on attend, les cinéastes de Hong Kong ont développé jusqu'au délire ce que précédait la tension des face-à-face. La détonation sèche dans l'air chaud de l'Ouest s'est muée en une floraison de hurlements de douleur, de chocs métalliques et de claquements sonores dans la moiteur des nuits d'Asie. C'est ce qui assura d'ailleurs le succès énorme de ce qu'on appela un peu avec mépris mais non sans raison les «westerns soja».

Musique morriconienne — ou de Morricone (les copyrights en Asie connaissent pas!). Fascination fétichiste pour une selle d'argent ou une paire de sabres qui remplace avantageusement le multi-coups du *Grand Silence*. Et enfin, pour accentuer l'affiliation, un héros solitaire, sombre de caractère et en général infirme au bout de quinze minutes. Les mains écrasées du *Django* de Sergio Corbucci ne furent en fait que de modestes bobos au vu des extravagantes mutilations que subissaient ou s'infligeaient les ancêtres des blanchisseurs de Tucson City. Tout cela pour dire que le film de sabre chinois reste le genre-bis par excellence. Né du western-spaghetti lui-même engendré par le film de samouraï nippon, il a la vigueur d'un mélange de race. Et la beauté d'un superbe métissage.

UN REVE BARBARE

La Rage du Tigre et Les Griffes de Jade peuvent être considérées comme les prototypes de ce qui fut l'âge d'or du film de Hong Kong et de ses plus importants studios: les Shaw Brothers. La Hollywood de l'Asie: des kilomètres et des kilomètres de plaines, de temples, de cités et de décors féériques. Presque une honte face aux taudis surpeuplés de la baie. Mais tel est le tribut d'un rêve monstrueusement nostalgique. Celui d'une Chine qui s'étendait à l'infini, sans frontières et où tout un chacun pouvait échapper à la misère. A la force d'un sabre. C'était une époque terrible, pleine de barbarie. Chronique de ce monde figé dans sa violence, *La Rage du Tigre* s'ouvre sur le décor très symbolique d'une forêt de cadavres enlacés sur leurs épées. Le peuple




La rage du tigre



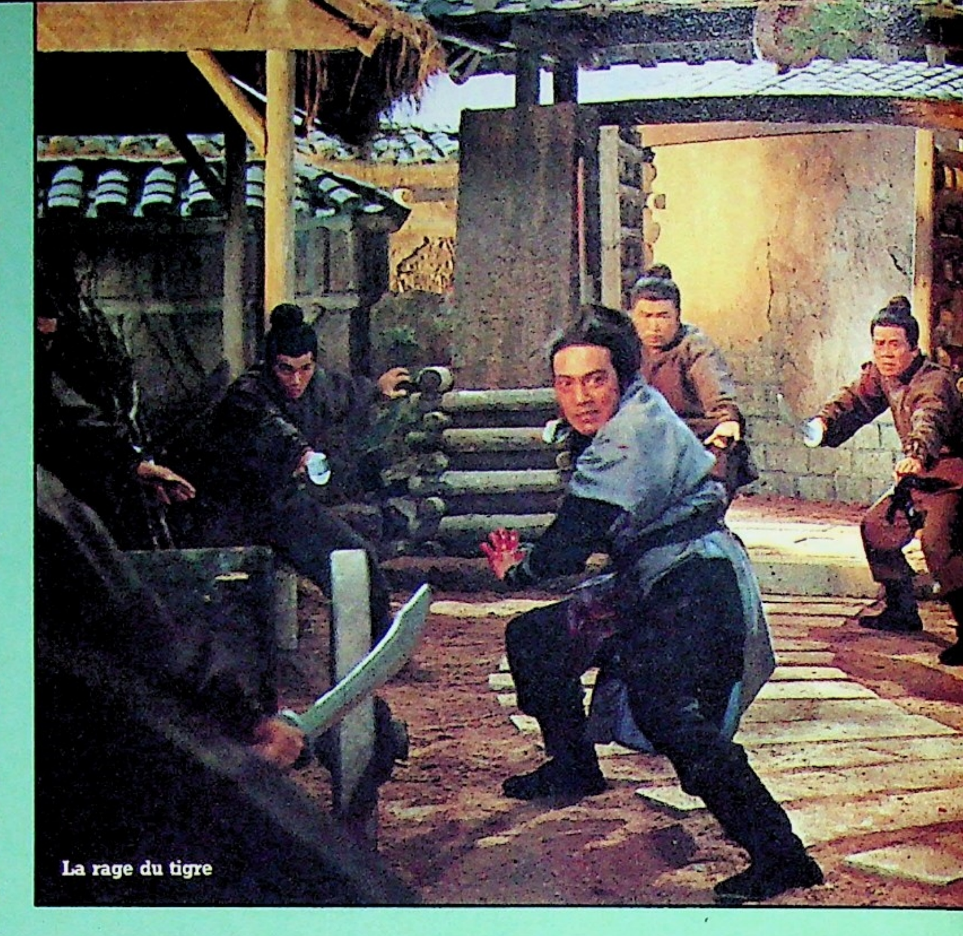


du royaume des dieux de la guerre

La rage du tigre et Les griffes de jade

Les griffes de jade

La rage du tigre



La rage du tigre

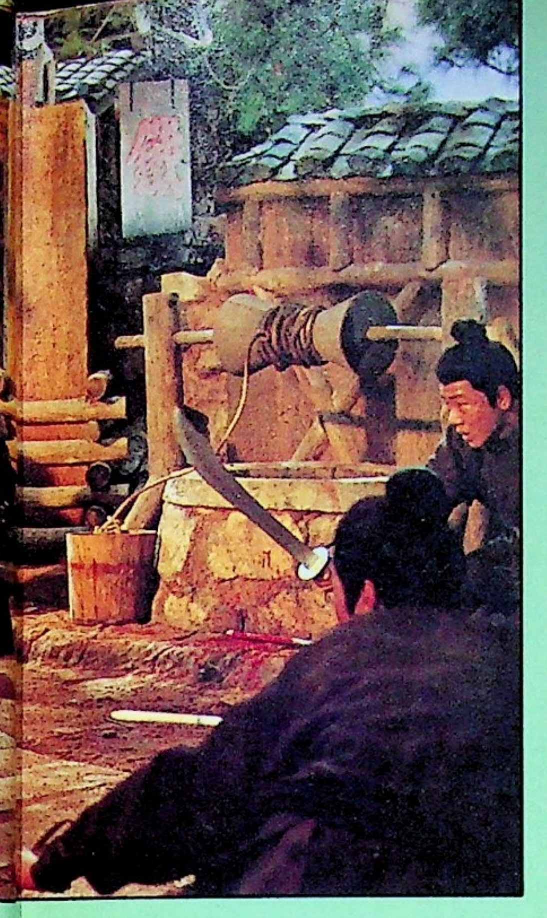
était alors détroussé par des bandes d'escrocs organisés en sociétés secrètes, dissimulés derrière les façades d'institutions respectables. Les juges de *La Rage du Tigre* ou les prêtres des *Griffes de Jade* se sont faits les gardiens de la pauvreté, de la peur et de la superstition. Bien entendu, les démons grimaçants et blafards qui terrorisent la Chine endormie sont faux. Seuls les héros sont vrais. *La Rage du Tigre* et *Les Griffes du Jade* racontent l'histoire de ces seigneurs de la guerre, de ces chevaliers errants et de leurs disciples. L'histoire de ce jeune sabreur qui pour l'honneur s'ampute d'un bras et part s'enfermer pour une triste retraite dont seule la vengeance le tirera... L'histoire de «Lady Hermit» dont les coups imparables prouvent qu'elle n'est pas seulement ce mirage de voile blanc insaisissable et évanescent qui hante le sommeil des tyrans...

ROMANTISME GUERRIER

La Rage du Tigre dont le titre original est «The New One-armed Swordman» est la consécration de la populaire saga du sabreur manchot. Son créateur, l'interprète Wang Yu (*L'Homme de Hong Kong)* avait du en abandonner la panoplie en quittant les studios Shaw. Incapable de laisser en plan le personnage qui avait fait sa popularité, l'acteur s'empressa d'ailleurs d'imaginer la série non moins délirante des «One armed Boxer». Il est difficile cependant de s'expliquer le succès de ces héros amoindris et tourmentés palliant leur infirmité par des prouesses martiales aussi folles que meurtrières. Django et ses mains écrasées, le samouraï Zatoichi et sa cécité sont d'autres incarnations du même romantisme guerrier.

Dans *La Rage du Tigre,* le thème du manchot s'est vu remanier en fonction de l'inséparable duo-vedette David Chiang/Ti Lung. Belle initiative ! Ti Lung est ici la représentation tangible de ce qui fut le passé de David Chiang, autrefois chevalier fier et arrogant. C'est d'ailleurs au moment où l'infirme va sortir de sa retraite que le réalisateur choisit de faire intervenir l'alter-ego. Une mise au point astucieuse révèle Ti Lung au delà du visage crispé de David Chiang. L'éclatement du personnage principal en deux figures complémentaires fait littéralement exploser la violence du récit. La mutilation physique est ainsi accentuée par une déchirure psychologique quand Ti Lung perd la vie. Et qui plus est, sectionné en deux d'un terrible coup de sabre... Autant de bonnes raisons donc de souffrir et de se venger pour l'extraordinaire David Chiang, de très loin le meilleur acteur qu'ait connu Hong Kong avec Bruce Lee. Son masochisme n'en est pas moins devenu une figure de style personnelle tout au long d'une série de films où il est éventré, écartelé, trahi, transpercé et,

La rage du tigre





La rage du tigre

la plupart du temps, sans avoir le dernier mot. Ce qui n'est pas le cas dans *La Rage du Tigre* où la triste fin de son ami lui inspire une parade à la terrible botte secrète du gredin : attaquer avec trois sabres ! Un jeu d'enfant pour un manchot quand il sait battre les omelettes nous apprend David Chiang. C'est à peu de choses près d'ailleurs ce à quoi ressemblera le méchant APRES...

DEESSE DE L'ASIE

Coulé dans le même moule à succès, *Les Griffes de Jade* est le petit frère — si ce n'est la petite sœur — de *La Rage du Tigre*. Au romantisme trouble de la réalisation de Chang Cheh, le cinéaste Ho Meng Hua enchaîne un romanesque plus particulièrement féminin. Favorisant les séquences nocturnes, *Les Griffes de Jade* baigne dans une esthétique doucereuse pour littérature de boudoir : poèmes d'amour, destrier, voûte céleste, rendez-vous secret... A ce maniérisme charmant, répond une action ampoulée, surchargée en accessoires de combat (sabres immenses ou recourbés, kimonos amples,...). Tandis que *La Rage du Tigre* respectait une narration linéaire, limpide dans sa brutalité, *Les Griffes de Jade* chipote, se disperse en saynètes graduellement violentes. Les combats font preuve ici de la même somptuosité que ceux du film de Chang Cheh mais leur traitement relève là encore d'une certaine féminité. Refusant les zooms violents qui cadraient et recadraient la sauvagerie de David Chiang, Ho Meng Hua caresse plus qu'il ne découpe. Et il enveloppe de travellings semi-circulaires où de mouvements de grue les envolées sanguinolentes de sa fascinante Lady Hermit.

Tributaire du succès phénoménal de *La Rage du Tigre,* le personnage central se cache à nouveau sous l'apparence souffreteuse d'un humble domestique. Le schéma reste immuable jusqu'à répéter l'apparition d'une jeune spécialiste du fouet alors que l'héroïne sent venir l'instant de baisser le masque. Mais pour le reste, le transfert de personnalité entre Lady Hermit et sa disciple ne compose pas le même tableau exalté et ambigu, aux limites de l'homosexualité, de *La Rage du Tigre*. Le final est d'ailleurs ici beaucoup plus heureux parce que beaucoup moins frénétique. Conclusion peut-être trop facile qui a réclamé au réalisateur de se fendre d'un magnifique épilogue : Lady Hermit abandonne son amoureux à sa jeune partenaire et rentre dans la légende. Silhouette blanche dressée sur les montagnes d'Asie. Déesse humaine enfin parvenue à son Olympe.

CHARLIE CHAN

FICHES TECHNIQUES :

LA RAGE DU TIGRE (The New One-Armed Swordsman). Hong Kong, 1970. PR : Run Run Shaw. R : Chang Cheh. SC : I. Kuang. PH : Kung Mu Tu. MUS : Cheng Yung Yu. MONT : Kuo Ting Hang. DEC : Johnson Tsho. COST : Li Chi. COMBATS : Tang Chia, Liu Chia Lung. 100 mn (vidéo). Avec : David Chiang, Wang Ping, Ti Lung, Li Ching. DIST VIDEO : René Chateau, en v.f. Duplication impeccable.

LES GRIFFES DE JADE (Lady Hermit). Hong Kong. 1971. PR : Runme Shaw. R : Ho Men Hua. SC : Tah I. Fang. PH : Li Yu Tang. MUS : Cheng Yung Yu, Wang Fu Ling. MONT : Chang Hsing Lung. COST : Tang Kam Ra. COMBATS : Tang Sheng Cheng. 98 mn (vidéo). Avec : Shih Szu, Cheng Pei Pei, Lo Lieh, Wang Hsing. DIST VIDEO : Scherzo Vidéo, en v.f. Très bonne duplication.



Les griffes de jade

LES CHIENS DE GUERRE
TNT & KKK

«Li michant Tintin. Li empêcher li sorcier d'être li chef di village.» On peut, en partie, résumer ainsi la morale de ces *Chiens de Guerre. Tintin au Congo,* mais sans Hergé, *Naissance d'une nation,* mais sans Griffith, ces *Dogs of War,* s'ils ont inventé la poudre, n'ont par ailleurs rien à voir avec le *White Dog (Dressé pour Tuer)* de Samuel Fuller. Ils véhiculent en effet une idéologie propre à faire rêver le raciste nostalgo des heureux temps du Ku Klux Klan.

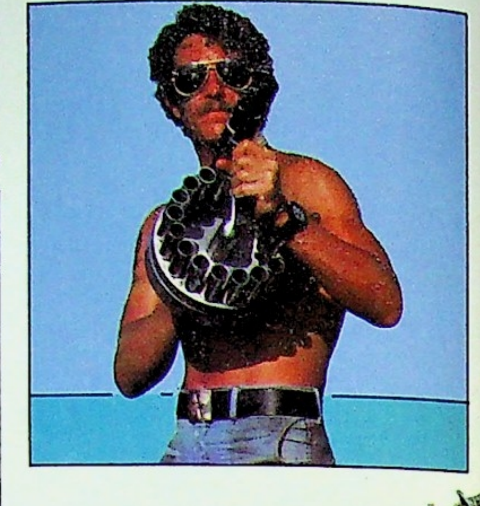
Et le plus grave, c'est que le racisme est quasiment inconscient. Il sous-tend le film, l'imprègne, et ce, avec d'autant plus d'intensité qu'il paraît *naturel.* A tel point que le final (nos amis baroudeurs instaurent au pouvoir un *bon nègre*), loin de rétablir l'équilibre des choses, nous semble bien dérisoire.

Et pourtant...

Pourtant *Les Chiens de Guerre* est malgré tout un film terriblement sympathique. Pourquoi? Parce que c'est un film d'aventures où la gratuité est de rigueur, où l'on massacre des gens par dizaines juste pour les besoins du spectacle, où l'on se sert d'une arme insensée, le XM-18, pour faire péter des voitures et des miradors, où les explosions, photographiées par le grand Jack Cardiff, transforment tout en fête foraine, où, où, où...

Et puis *Les Chiens de Guerre,* c'est aussi Christopher Walken, cet acteur à la gueule impossible, visiblement un peu fou, dans le rôle d'un mercenaire à moitié dingue, justement. Et finalement, avouons-le, quand ce mec appuie sur une gâchette, on se fout un peu de savoir qui est en joue...

NICOLAS BOUKRIEF ■



FICHE TECHNIQUE :

LES CHIENS DE GUERRE (Dogs of War). U.S.A. 1980. PR : Larry De Waay. R : John Irvin. SC : Gary De Vore, George Malko d'ap. le roman de Frédérik Forsyth. PR EX : Norman Jewison, Patrick Palmer. PH : Jack Cardiff. MONT : Antony Gibbs. Dec : Peter Mullins, John Siddall, Bert Davey. MUS : Geoffrey Burgon. SFX : Joe Lombardi. 105 mn. Avec : Christopher Walken (Shannon), Tom Berenger (Drew), Colin Blakely (North), Hugh Millais, Paul Freeman, Jobeth Williams, Jean-Pierre Kalfon, Jean-François Stévenin, Robert Urquhart. DIST VIDEO : Warner Home Vidéo, en v.f. Duplication impeccable.





PIRANHAS
L'enfer de Dante

Ils sont petits et laids. Leurs yeux sont globuleux et leurs dents acérées. Vous pourriez croire qu'il s'agit là d'une description des schtroumpfs noirs, mais pas du tout. Je vous parle des piranhas, les «poissons du diable», les animaux les plus teigneux de toute la création.

Parce qu'ils bouffent tout, ces petits démons! Enfants, touristes, chiens, militaires, tout y passe! Et même Keenan Wynn, ce vieil acteur-routier de la série B, y perd ses orteils.

Mais le plus réjouissant dans tout cela, c'est encore cette séquence délirante où une colonie de vacances *toute entière* est livrée à la fringale des insatiables carnassiers. Pour une fois, ce sont les gosses qui trinquent. Et par dizaines! Voilà un amoralisme qui a même fait tourner de l'œil mon confrère Cognard, pourtant rompu à toutes les pires horreurs de ce bas monde.

L'ordonnateur de ce petit carnage si distrayant, c'est Joe Dante. L'homme de *Hurlements.* Un jeune cinéaste si doué qu'il est aujourd'hui l'un des trois «élus» de Spielberg pour illustrer son *Twilight Zone.* Etant donné son âge, voilà une situation bien enviable ne trouvez-vous pas?...

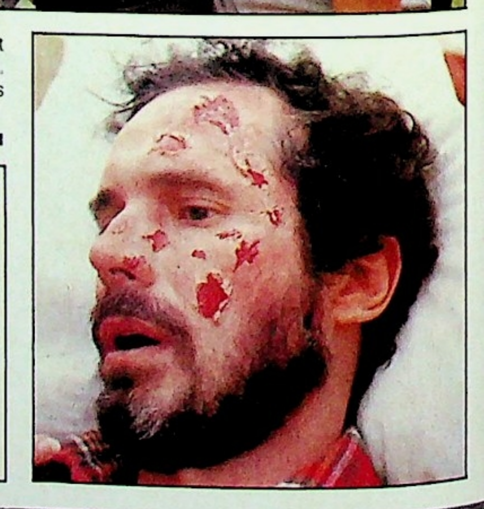
Pour en revenir à son premier film, sachez qu'il est l'une des meilleures productions Corman et que vous auriez bien tort de vous en priver. Car 5 ans après avoir envahi les salles obscures, ces petits piranhas viennent aujourd'hui transformer votre innocent poste de télé en un redoutable aquarium. Faîtes gaffe à n'y pas laisser quelques doigts...

NICOLAS BOUKRIEF ■



FICHE TECHNIQUE :

PIRANHAS. U.S.A. 1977. PR : Jon Davison. PR EX : Roger Corman et Jeff Schetman. R : Joe Dante. SC : John Sayles. PH : Jamie Anderson. MUS : Pino Donaggio. MONT : Mark Goldblatt et Joe Dante. SFX : Jon Berg. MAQ : Rob Bottin et Vincent Prentice. DEC : Bill et Kerry Mellin. 95 mn. Avec : Bradford Dillman (Paul Grogan), Heather Menzies (Maggie McKeown), Kevin McCarthy (Dr Robert Hoak), Barbara Steele (Dr Mengers), Keenan Wynn (Jack), Dick Miller (Buck Gardner). DIST VIDEO : Warner Home Vidéo, en v.f. Duplication impeccable.



LES CHIENS DE GUERRE
"THE DOGS OF WAR"

L'ANGE DU DIABLE

Au fond de son trou dantesque, Satan a de l'eczéma. Le Mal, en effet, ne se porte pas comme un charme. Et tout cela à cause d'un misérable mortel, futile engeance d'incorruptibilité, chouya de morale et d'intégrité, hissé sur les échelons qui mènent à la présidence. Mais le Grand Cornu a plus d'un tour dans son sac : que se passerait-il si on substituait au trop vertueux "district attorney" une rognure d'enfer, un déchet de la chaise électrique ? En voilà un complot astucieux ! Mais ce que Belzebuth ne sait pas, c'est que son envoyé, son petit truand, fut condamné à tort. Parce que, voyez vous, les erreurs judiciaires se valent bien sur Terre comme dans l'autre monde...

Il faut être complètement à côté de la plaque pour ne pas voir en *Angel On My Shoulder* une variation "infernale" du film de Warren Beatty *Le Ciel Peut Attendre.* De là à prétendre que John Berry est un vil récupérateur de sujet et de succès, ce n'est pas tout à fait permis. Il se trouve que *Angel On My Shoulder* est le remake du film du même titre *(L'Evadé de l'Enfer,* en France), réalisé en 1946 par Archie Mayo. Film honorable et oublié qui s'était plu à intervertir les données de scénario d'une comédie datée quant à elle de 1941 *Here Comes Mr Jordan (Le Défunt Récalcitrant)* de Alexander Hall. Celui-là même dont Warren Beatty s'inspira pour son premier film de metteur en scène.

La coïncidence (s'il y a !) est trop belle parce que ces deux remakes sont réussis et qu'ils font revivre une certaine forme de cinéma aujourd'hui idyllique, la comédie américaine, celle de Franck Capra. Et précisément de l'auteur de *Monsieur Smith au Sénat* ou de *L'Extravagant Mr Deeds,* on retrouve le goût des grands dadais attachants à califourchon sur la plus extrême naïveté et la plus totale lucidité. Propulsé dans la défroque du pieux candidat, le bagnard des enfers donne libre cours à son naturel frondeur. Et brusquement la bonne conscience américaine se retrouve avec des poings pour frapper les sbires de la Corruption, avec de la gouaille pour haranguer les gens les plus simples, avec du cœur pour chavirer celui de la belle secrétaire (Sweet Barbara Hershey !). Tout ce qui fait la personnalité séduisante de Peter Strauss le meilleur acteur de la télé américaine dont *Angel On My Shoulder* est d'ailleurs une production prestigieuse au même titre que *Comme un Homme Libre* de Michael Mann toujours avec Strauss. Réalisé à la veille de la chute de Carter et de sa politique incertaine (rendue nauséeuse par les Affaires d'Iran), *Angel On My Shoulder* est un film qui, par certains côtés, prépare l'avènement de Reagan et prône un durcissement diplomatique. La pilule serait dure à avaler si John Berry ne le faisait avec tant d'humour, de facétie et de cette foi qui est l'empreinte bien désuète d'une Amérique fière et bienveillante. A quand "La Rose et la Fourche" ?

CHRISTOPHE GANS ■

FICHE TECHNIQUE :

L'ANGE DU DIABLE (Angel On MY Shoulder). U.S.A. 1979. "Viacom Enterprises" PR : Barney Rosenzweig, Mace Neufeld. R : John Berry. SC : George Kirgo . Harry Segall. d'après : Artie Roland Kibbee. PH : Gayne Rescher. MUS Butler. 87 mn(durée vidéo). Avec Peter Strauss (Eddie Kugel/Marcus Harryman), Richard Kiley (Nick), Barbara Hershey (Julie). DIST VIDEO : Manhattan Vidéo, en v.f. Duplication excellente.





TOURIST TRAP
L'homme au masque de peur

Il était une fois un vieux monsieur complètement fou, qui habitait seul dans un bled paumé. Pour passer le temps, il s'amusait à attirer les touristes de passage à l'intérieur de sa baraque bariolée, sorte de musée exigü, encombré de mannequins chauves, d'automates immobiles et de poupées muettes. Et chaque fois, comme on dit, le cauchemar recommençait, car depuis longtemps déjà, beaucoup des créatures de cette maison, n'ont vraiment plus besoin d'âmes pour s'animer... et tuer.

Cette petite production du jeune et prolifique Charles Band – qui effectue actuellement une sérieuse percée sur le marché international grâce au relief *(Parasite, Metalstorm)* – reste bien attachante 4 ans après sa sortie en salle. Certes, des défauts il y en a, tels la base du scénario qui louche sur *Massacre à la Tronçonneuse* (4 jeunes sympas séquestrés chez des tarés), le jeu outrancier de Chuck Connors en vieux dément au sourire mielleux, ou encore les effets spéciaux laborieux (c'est pas grave : on voit que dalle en vidéo), mais rendons tout de même grâce à David Schmoeller, le metteur en scène (dont le 2e film, *The Seduction* n'est jamais sorti en France) d'être parvenu à créer une ambiance vraiment envoûtante, aidé par une superbe partition de Pino Donaggio, le compositeur préféré de Brian De Palma.

Schmeoller, sciemment, se délecte des manies crispantes du film de psycho-killer traditionnel : les victimes, de jolies poupées fadasses, ont tout des mannequins de vitrines qui peuplent justement les couloirs du capharnaüm infernal où elles se sont réfugiées, et le taré, propriétaire de l'endroit, endosse carrément la première personnalité venue (son frère, sa femme), changeant à chaque fois de déguisement et de masque. L'ultime ironie d'ailleurs, est bien de transformer ces clichés ambulants en pantins de cire meurtriers, complètement soumis aux caprices enfantins d'un pauvre fou désespéré. Les personnages se résument dès lors à des silhouettes tour à tour immobiles et désarticulées. A la fin, on est franchement paumé : lequel d'entre les protagonistes est une réplique, un mannequin parfait, lequel est réel ?

Les yeux roulent, les sourires se figent, les bras se tendent dans un dernier spasme... et c'est pourtant un corps en chiffon qui s'affale par terre, en crachant des rouages et en pissant l'huile. Parfois, c'est le contraire. Du sang véritable vient maculer le papier peint : sous le masque ricanant, se cachait un visage, tordu de douleur certes, mais bien vivant.

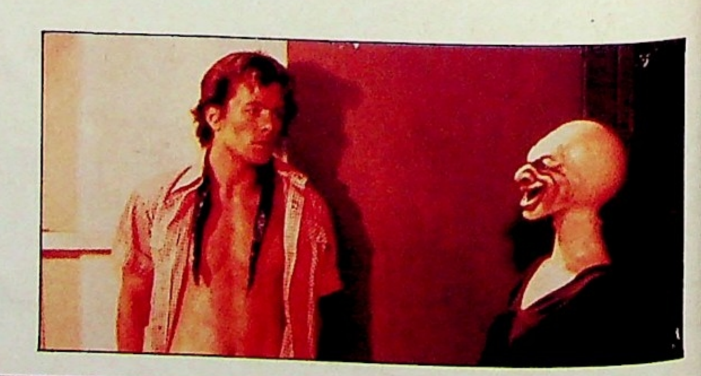
Alors je vous laisse la surprise. A vous de l'ôter ce masque. Y'a toujours la mort derrière de toutes façons. D'ailleurs, le père Edgar Poe le savait bien lui, même qu'il l'avait vue *rouge* un soir de beuverie...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

TOURIST TRAP (Le piège). U.S.A. 1978. PR : Charles Band. R : David Schmoeller. SC : D. Schmoeller, J. Larry Caroll. PH : Nicolas Von Sternberg. MUS : Pino Donaggio. 91 mn. Avec : Chuck Connors, Jocelyn Jones, Jon van Ness, Robin Sharwood et Tanya Roberts. DIST : VIP. Duplication médiocre.







VIDEO

BARBE BLEUE
La Vie en Bleu.

Tout le monde connaît le conte pour enfants du même nom écrit par Charles Perrault. Une mamie sadique, un soir de garde, vous a raconté à coup sûr l'histoire de ce châtelain cruel qui trucidait ses femmes, puis les pendouillait dans une chambre obscure comme de vulgaires boudins. La suite est plus célèbre encore : la dernière épouse en date du vieux fourbe découvre la pièce secrète, mais trempe bêtement la petite clé d'argent dans le sang des victimes. Bien évidemment, Barbe Bleue reviendra très vite de son long voyage et s'en apercevra... Voilà. Avec ça, vous foutez les jetons à des dortoirs entiers de morveux, en colo de vacances.
Quant au film, il est surprenant à plus d'un titre. D'abord par le choix de Richard Burton - ex-jeune premier en spartiates dans *La Tunique* et *Cléopâtre* - pour Barbe Bleue, et surtout par la situation de l'intrigue en pleine Allemagne pro-nazie, à la veille de l'avènement du petit chancelier aboyeur et moustachu. Barbe Bleue n'est plus seulement un aristocrate un peu taré, mais un leader SS qui arbore fièrement sa chemise noire et ses bottes de cuir, et incendie sans pitié des quartiers de commerçants juifs. As de l'aviation pendant la 1re guerre mondiale (comme un certain Richtofen...), amateur d'art raffiné et dandy énigmatique, il séduit sans peine les femmes qui croisent son regard. Mais voilà, le pauvre se coltine à chaque fois des spécimens pour le moins lamentables, des mégères si détestables, qu'il se voit obligé - contre son gré quasiment ! - de les zigouiller au plus vite. Les confrontations entre le pauvre Burton, amoureux transi et apprêté, et les greluches épouvantables qui le harcèlent en permanence, ne manquent à cet égard, pas de piquant. Faut dire que les portraits féminins sont mysogines et complaisants à souhait. Il y a Raquel Welch en bonne sœur nymphomane, Sybil Danning et Nathalie Delon en lesbiennes (elles seront tuées par... empalement !), Agostina Belli en belle indifférente, Virna Lisi en cantatrice hystérique et surtout Marilu Tolo (Brigitte qu'elle s'appelle...) en militante féministe sado-maso. De bien belles créatures certes, mais aussi des maîtresses terriblement exigeantes (surtout Brigitte et son fouet...). Justement, c'est là que le bât blesse car Barbe Bleue lui, éprouve quelques défaillances nocturnes intempestives, qu'il n'assume pas vraiment... D'où son désir de tuer (on se croirait sur un divan !). Comme dans le conte, il tombera amoureux de sa dernière femme, moins ravagée que les autres il est vrai, lui avouera ses méfaits, mais (image de marque oblige) se résignera à l'abandonner dans la chambre froide où ont échoué les autres cadavres. Serait-ce la fin ? C'est sans compter sur le petit violoniste juif venu venger ses parents sacrifiés. Le péril rouge quoi ! Au fait, ultimes surprises de générique de fin : la musique est d'Ennio Morricone, les effets spéciaux (une décapitation et une énucléation discrètes) de Carlo Rambaldi *(Alien, E.T.)* et la réalisation de papi Dmytryck, ex-routier Hollywoodien à qui l'on doit entre autres le western mythique *L'Homme aux Colts D'Or...*



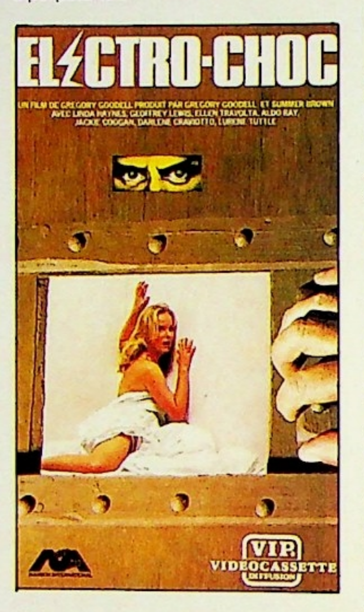
FRANÇOIS COGNARD

FICHE TECHNIQUE

BARBE BLEUE. U.S.A./Italie/France. 1973. PR : Gloria Films (Rome), Geiselgasteig WV (Munich), Barnabé Prod. (Paris). R : Edward Dmytryck. SC : Ennio De Concini, Maria Pia Fusco. PH : Gabor Pogany. MUS : Ennio Morricone. DEC : Enzo Bulgarelli. 113 mn. Avec : Richard Burton (Barbe Bleue), Joey Hatherton (Anne) et Karin Shubert, Marilu Tolo, Agostina Belli, Nathalie Delon, Sybil Danning, Virna Lisi, Raquel Welch et Matthieu Carrière. DIST : M.P.M. en version française. Bonne duplication.

ELECTROCHOCS
Le choc du bagne

Meurtres, injustice et condamnation. La pauvre héroïne d'*Electrochocs* a bien peu de chance. La voilà accusée d'un massacre qu'elle n'a pas commis et auprès duquel Pearl Harbour fait figure de pétard mouillé. Verdict : Prison à perpétuité...



Béton, barreaux et éclairages crus. Le pénitencier où elle échoue est bien crasseux pour une jeune fille qui n'a jusqu'ici connu qu'hôtels et loges d'artistes...
Sévices, suicides et humiliations. L'univers carcéral n'est vraiment pas des plus réjouissants. Vraiment de quoi devenir folle...
Cauchemars, psychose et paranoïa. C'en est trop, elle n'en peut plus, elle craque...
Intervient alors le médecin de la prison. Un sale type bien trop propre pour être honnête, bien trop gentil pour être humain et bien trop intéressé par ses malades pour n'être que consciencieux...
Le titre original d'*Electrochocs* est *Human Experiments* (Expériences Humaines). Pas besoin dès lors de vous faire un dessin...
Dans le genre, ce petit film de série B (Mais pourquoi donc les films de série B sont-ils toujours petits ?), ce film de série B donc n'est vraiment pas triste. Bien bien noir, s'il n'évite aucun des clichés communs aux "films de prison" (De toute façon, ces mêmes clichés sont toujours réjouissants hé ! hé !), il se double ici de séquences fantastiques assez traumatisantes. Impossible de rester insensible à cette fuite délirante de l'héroïne où, après avoir échappé aux crocs baveux d'un chien de garde déchaîné, elle tombe sur le cadavre de son amie suicidée *qui revit sous ses yeux*, l'obligeant à reprendre sa course pour échouer dans une pièce nue. Des insectes y tombent par centaines sur ses petites épaules et la malheureuse ne trouve d'autre issue que de s'engager dans un conduit d'aération, qui la mènera au beau milieu d'une messe noire où elle sera tout simplement sacrifiée. Ouf ! Je n'ai même pas réussi à tout caser en une seule phrase !

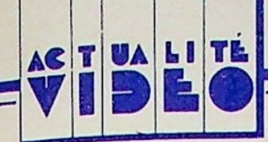
NICOLAS BOUKRIEF

FICHE TECHNIQUE :

ELECTROCHOCS (Human Experiments). Sortie en province sous le titre d'Expériences Humaines). U.S.A. 1979. PR : Ed et Summer Brown. R : Gregory Goodell. SC : Richard Rothstein. PH : Joao Fernandes. MUS : Mark Bucci. 78 mn. Avec : Linda Haynes, Geoffrey Lewis, Ellen Travolta, Aldo Ray, Jackie Coogan, Darlène Craviotto, Lurène Tutlle. DIST VIDEO : VIP, en v.f. Duplication impeccable.

HEROS OU SALOPARDS

C'était l'époque où le cinéma australien gagnait à la force du poignet ses lettres de noblesse...
Il n'y avait pas encore eu le mouvement d'opinion publique, l'engouement général pour cette étrange contrée méconnue et ses films bizarres. Tandis que Mad Max s'apprêtait à vrombir sur les routes dévastées de l'Australie, et que la dernière vague submergeait à peine le pays, un autre des grands faiseurs de cinéma de là-bas signait une œuvre lucide sur la guerre.
Il s'appelle Bruce Beresford. Il avait déjà signé *Don's Party,* constat d'échec amer au cours d'une soirée entre amis, un grand succès d'estime autant que commercial. Et *The Club,* étude caustique des relations dans une équipe sportive.
Un film qui marquait aussi la révélation de Jack Thompson, pilier du cinéma australien, aussi indispensable qu'un Mel Gibson. Jack Thompson, que vous avez pu voir récemment dans *Furyo* en Commandant Hicksley (et où, pour une fois, il joue un peu moins finement qu'il en est capable). Maintenant, Bruce Beresford est parti aux USA où il fait tourner Robert Duvall *(Tender Mercies).* Et Thompson, s'il reste très attaché à son pays d'origine, et apparaît par exemple dans *L'Homme de la Rivière d'Argent,* a lui aussi été aspiré par le milieu international du cinéma. Avant de connaître cet essor, ils avaient tous les deux participé à ce *Breaker Morant.* Un vrai film australien, et un tournant dans l'évolution de ce cinéma très "national"...
Pourtant, ça n'a rien à voir avec l'Australie : *Héros ou Salopards* se passe en 1901 pendant la guerre des Boers en Afrique du Sud. C'est une épopée qui cerne les personnages de trois cavaliers d'élite anglais, dont le plus remarquable est Harry Morant. On l'a surnommé "Breaker" (le dresseur ou le casseur) : c'est un dur, un peu sadique sur les bords peut-être. Pris dans les circonstances harassantes de cette guerre contre d'autres européens transplantés, obligé de venger un de ses amis tués dans une embuscade, Morant va commettre une grave faute de conduite. Il exécute un des Boers prisonniers après leur reddition. Ce coup de tête lui vaudra la cour martiale. Mais alors que tout semble perdu, lui et ses deux camarades condamnés à mort auront une chance de démontrer leur courage et leur loyauté. Une sanglante bataille leur





donnera l'occasion de sortir de cellule et d'agir en héros. Mais le verdict en sera-t-il changé pour autant ?...

La mise en scène est exemplaire, quoiqu'un peu académique à certains moments. Mais les trois quarts du temps, la fluidité du récit reste intacte. Les acteurs se fatiguent pour soutenir la crédibilité de leurs personnages. Thompson, en avocat des accusés, et Bryan Brown (excellent dans l'inédit *Far East*) sont tout à fait admirables. Mais le principal attrait du film reste son objectivité. Jamais on n'influencera le spectateur pour qu'il accorde sa sympathie à l'un ou l'autre point de vue sur ces personnages de militaires un peu idiots. Après tout, ce ne sont que des victimes des circonstances...

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :

HEROS OU SALOPARDS (Breaker Morant). Australie. 1980. R : Bruce Beresford. PR : Matt Carroll. SC : Bruce Beresford, Jonathan Hardy, David Stevens. PH : Don McAlpine. D'après l'œuvre de Kenneth Ross. MONT : William Anderson. 96 mn. Distribué par Sunset Vidéo, en version française. Avec : Edward Woodward, Jack Thompson, Bryan Brown, John Waters, Rod Mullinar, Charles Tingwell, Terence Donovan, Frank Wilson, Ray Meagher.

LE COURRIER DES LECTEURS REVIENT LE MOIS PROCHAIN.

LES RENDEZ-VOUS DE SATAN

« Ton papier ! Ton papier ! », la voix de Doug Headline résonne dans les locaux de *Starfix* comme celle de l'oncle Cassave dans les recoins de Malpertuis. Argh ! Je n'ai pas eu le temps de revoir le film en vidéo. Hélas, mille fois hélas. Je ne me souviens de *rien*. Il faut dire que je m'étais retrouvé par hasard dans cette salle Antiboise où le film était projeté. Pis ! J'y étais rentré après une soirée de beuverie avec quelques vieux copains ivrognes. Hips !...

Visionner un film et cuver son vin, voilà un pari difficile ! Une chose est sûre cependant : *Les Rendez-vous de Satan* est un giallo fort sympathique, plein de meurtres et plein de suspense. Je peux même vous en citer une séquence : Une jeune femme noire est noyée dans sa baignoire par l'assassin. Voilà. A vrai dire, si je m'en souviens, c'est bien parce que le projectionniste, plus beurré que moi encore, avait monté la bobine *à l'envers*.

Il va de soi que la pellicule avait bien du mal à avancer dans le pro jecteur...

« Ton papier ! Ton papier ! ». Ah ! cet horrible, cet infernal rugissement de l'oncle Doug. Voilà, Voilà, Doug ! J'arrive !

Ouf, j'ai fini ! Je vais pouvoir rentrer chez moi, fuir les ordres-harpies de ce rédacteur en chef



mille fois maudit ! Rentrer chez moi et revoir en toute tranquillité ces *Rendez-vous de Satan*. Une chance pour moi, j'ai même oublié qui était l'assassin. Comme quoi, l'alcool n'est pas toujours néfaste...

NICOLAS BOUKRIEF ■

P.S. « Et la fiche technique ! Et la fiche technique ». — Oncle Doug —

FICHE TECHNIQUE :

Il va de soi, cher oncle Doug, qu'étant donné le caractère plutôt expéditif de cet article, je n'ai pas eu le temps de prendre la fiche technique. Inutile de me demander l'état de la duplication, je ne le connais pas non plus. Je ne sais qu'une chose, c'est la boîte de distribution (MASTER PRODUCTION). Voilà.



BD

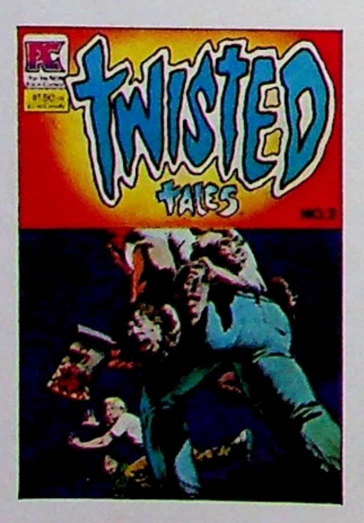
CORTO MALTESE

La jeunesse 1905-1906 - Casterman.

huitième album des aventures de Corto l'aventure se situe pendant la guerre russo-japonaise, le jeune marin ne faisant son apparition que huit pages avant la fin. Le héros en fait est Jack London correspondant de presse dans ce conflit. L'autre acteur principal est Raspoutine, sympathique incarnation du diable qui fait lui aussi sa première apparition dans le temps.
Hugo Pratt est un artiste original dont beaucoup n'apprécient pas du tout le dessin. Cependant, tous s'accordent à reconnaître le charme de ses histoires. Son trait clair, ses grands aplats noirs, ses personnages caricaturés, ses décors d'ambiance toujours très romanesques conviennent parfaitement au genre d'histoires qui composent la saga du Maltais. Toutes les lectrices de bandes dessinées adorent ce personnage d'aventurier. Goethe disait déjà : « Les femmes adorent les aventures, et surtout les aventuriers. » Une grande part de l'hostilité de nombreux amateurs de BD à l'encontre du dessin de Pratt pourrait bien trouver sa source dans cette observation...

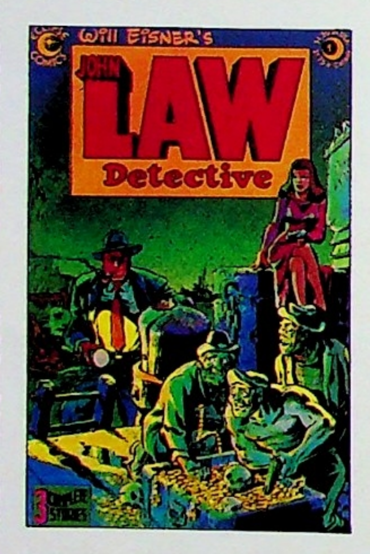
TWISTED TALES N° 2

(Pacific) - Ce titre est pour le moment un des meilleurs qui se trouve sur le marché, nous avions salué la parution du numéro 1, re-salut au deuxième. Toujours aussi beau et bon, avec une couverture de Berni Wrightson et quatre histoires de Bruce Jones, dont deux au moins sont excellentes. Illustrées en particulier par Mike Ploog, au sommet de son talent, et Rand Holmes, plus moderne (entre Eisner et Clay Wilson), qui, venu de l'underground, se place à merveille dans ce genre de comic. Ce numéro confirme en outre le grand talent de coloriste de Steve Oliff, déjà remarqué dans les premiers Captain Victory de Kirby.



JOHN LAW

Le Spirit de Will Eisner? Une bande sympathique, certes, mais pas vraiment violente, comparée à certains excès modernes. Pourtant, Will Eisner sait dessiner de la BD dure : regardez un peu ce John Law. Un flic qui ressemble comme un jumeau au Spirit, si ce n'est qu'au lieu de gants, John Law cogne à poings nus ! Et comme preuve supplémentaire de sa virilité, notre héros porte un bandeau sur l'œil qui sert aussi à le distinguer de son faux frère.
Dessiné par Eisner pour sa firme indépendante vers 1948, John Law ne vit jamais le jour : ses histoires furent retravaillées en épisodes du Spirit. Alors que les passionnés d'Eisner s'activent et commandent cet exemplaire unique. Un comics comme celui-ci est sûr de devenir un collector's pour les années futures.



WONDER WOMAN N° 305

de juillet (DC Comics) - Diana Prince ne se bat plus guère contre les infiltrés nazis mais elle travaille toujours au Pentagone. Elle est toujours Wonder Woman affiliée par son origine aux dieux de l'Olympe. On signale ici ce numéro car c'est le dernier d'une série de dix-huit dessinés par Gene Colan, artiste de talent et très sous-estimé, au style lyrique et composé, dont certaines planches sont de vrais chefs-d'œuvre. C'est un maître dans le dessin clair obscur et sa grande série « Tomb of Dracula » est un classique, lui aussi. A partir du n° 306, c'est le sergent Don Heck, toujours fidèle au poste, qui reprend la série...

X-MEN 172

(Marvel) - La série vedette de la Marvel vient encore de révéler un nouveau talent qui est déjà la coqueluche du Fandom : Paul Smith, qui dessine les X-Men depuis le numéro 165, reprendra la série Doctor Strange dont il a déjà dessiné deux numéros l'an dernier.

KULL

Dans Starfix 2, nous exprimions un sincère désir de voir cette série publiée en France. C'est fait ! Artima l'édite en couleurs. Et vous allez donc découvrir les trépidantes aventures de Kull le conquérant (ou le destructeur, c'est selon), magnifiquement dessiné par John Buscema et encré par J. Severin pour le numéro un, puis par John Bolton, grand graphiste anglais. Deux adaptations de sublimes nouvelles de Robert Howard, l'homme dont François Truchaud est la réincarnation. Courez chez votre libraire et hachez-le menu pour avoir ces fascicules vitaux.

JUGE DREDD, LE JEU

Suite à la saga du juge Dredd en Angleterre, traduite aux Humanoïdes associés, les Anglais frappent très fort avec la sortie sur le marché du jeu Juge Dredd, un war-game perfectionné. Le but du jeu consiste en deux points : d'abord, arrêter le plus de criminels possible, et ensuite, plus intéressant, empêcher ses petits camarades de capturer plus de malfrats que soi.
Pour arrêter les criminels il vous faut un certain nombre de points, représentés par des cartes richement illustrées, distribuées à la fin de chaque tour. Quand c'est à votre tour de tenter une capture ; tous les juges sont de la partie. Attention ! : les juges peuvent vous enlever des points grâce à d'autres cartes ; ou vous faire une gâterie en vous envoyant à l'hôpital, ou vous lancer une carte de bavure judiciaire, ce qui permet la fuite du vil bandit. En règle générale tout le monde se retrouve à l'hôpital avec un monstre extra-terrestre à combattre. Un jeu très plaisant et bien présenté qui, grâce à des figurines en plomb (achetables séparément), vous permettra de défouler vos instincts belliqueux.
Faites attention, certaines parties se sont, à ma connaissance, terminées à l'hôpital. (En vente 100 francs chez Déesse & Actualités).

GORDON & ROGERS ■





LIVRES

ROGER CORMAN

Stéphane BOURGOIN, Edilig

The saga of the Viking Women and their Voyage to the Waters of the gret Serpent ! Sans doute le titre le plus long de l'histoire du cinéma et le plus mauvais film de Corman, car il a réalisé un certain nombre de navets, le bougre ! Pourtant, un film de Corman ne saurait laisser le spectateur indifférent. C'est pourquoi ce petit opuscule est à recommander à tous les amateurs, inconditionnels ou non, de l'auteur de *la Tombe de Ligeia* peut-être son meilleur film. De toute façon, l'enthousiasme de Stéphane Bourgoin est contagieux et, une fois la lecture finie, vous ne serez plus le même, à jamais un « addict » idolâtre du maître de la New World Pictures. Car vous saurez tout sur la vie, la carrière et l'œuvre de Roger Corman. Une lutte constante avec le manque d'argent et de temps, comme l'écrit excellement Bourgoin, mais c'est justement cette urgence qui lui a permis de réaliser certains des plus beaux fleurons du cinéma fantastique, le cycle Poe étant le plus connu. Avec une mention particulière pour *La petite boutique des Horreurs,* un petit chef-d'œuvre d'humour noir. Corman a beaucoup plus de trois vies : il a abordé presque tous les genres ; producteur, réalisateur, découvreur d'acteurs, il a lancé la carrière de nombreux futurs metteurs en scène de talent, et j'en passe ! Corman reviendra-t-il à la mise en scène, un jour ? Ce diable d'homme nous réserve encore bien des surprises ! En attendant, dévorez ce livre, superbe hommage au Maître, très bien documenté, vibrant d'amour et de passion, fourmillant de détails précieux et de renseignements qui permettent de comprendre ce qui fait courir Roger Corman. Saluons cette nouvelle collection de cinéma *filmo,* dirigée par François Chevassu, qui s'annonce des plus intéressantes par sa conception et sa formule originale, même si cette présentation filmographique s'opère au détriment de la partie critique, que l'on souhaiterait plus abondante. Signalons le N° 1 de cette collection : Melville par Jacques Zimmer et Chantal de Béchade, achat obligatoire, et le N° 3 : Jo-

sef von Sternberg par Pascal Merigeau, indispensable pour tous les amateurs de blanchisserie chinoise. En attendant la suite !

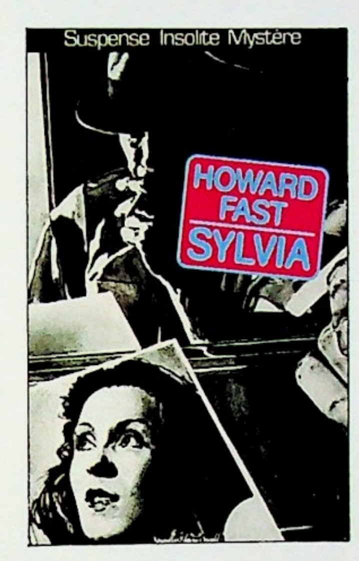
L'ANNEE 1982-1983 DE LA SCIENCE-FICTION ET DU FANTASTIQUE

Daniel Riche. Temps futurs

Les années se suivent et ne se ressemblent pas. Exit Jacques Goimard, entrée en piste de Daniel Riche. Temps Futurs succède à Julliard et sponsorise cette « somme » réclamée par tous les amoureux du genre. Un ouvrage indispensable pour celui qui serait parti vers les étoiles durant une année et qui, de retour, voudrait se renseigner sur l'état du monde. La science-fiction se porte bien, apparemment, merci pour elle ; mais pourquoi cette portion congrue réservée au Fantastique? Absorbé schématiquement par l'héroic fantasy, Conan oblige ! Les directeurs de collection se portent bien eux aussi et vous parlent de leurs petits problèmes et espoirs ; vous saurez à quelle sauce vous avez été — ou serez — mangé ! Science-fiction et fantastique en littérature et au cinéma, mais aussi les jeux, la télévision , la bande dessinée, la vidéo et j'en passe, plus de 300 pages que vous devez connaître par cœur, avec toutes les parutions de l'année soigneusement cataloguées et (parcimonieusement) annotées. De la belle ouvrage comme on dit et on applaudit bien fort Daniel Riche, le maître d'œuvre, sans oublier tous ses collaborateurs. A noter pages 234-236 le carnet mondain de Stan Barets, intitulé : Où vont les gagnants? Les morts de l'année, particulièrement caustique et glacé, vibrant d'émotion sous-jacente. La carte et le territoire, une mention spéciale pour Philip K. Dick. J'allais oublier les « pages jaunes de la science-fiction », indispensables pour le fureteur, mais je ne vais pas tout vous énumérez, découvrez vous-même les « démons et merveilles » contenus dans ce superbe ouvrage. Et à l'année prochaine, si vous le voulez bien ! Puisque nous sommes à Temps Futurs, je reçois à l'instant (ils sentent encore l'encre d'imprimerie) le tome 4 des *Berserkers,* le tome 6 de *Pellucidar* (David Innes retrouvera-t-il la belle Diane ?) de Burroughs et le tome 6 des Epées : *la Magie des glaces* de Leiber, ou la suite des aventures, *inédites* en France, de Fafhrd et du Souricier Gris, un régal ! Ah, nous vivons une époque merveilleuse !

SYLVIA

Howard FAST.
Nouvelles Editions Oswald

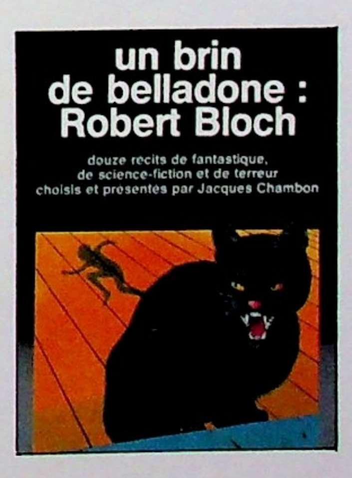


Certains jours, vous tombez sur un livre qui vous procure une joie immense : le plaisir de lire, d'abord, et c'est bien normal, celui de la vie ensuite, ou plutôt le plaisir de vivre après avoir lu ce livre justement, avec une impression intense d'enrichissement, de plénitude, la sensation d'avoir enfin tout compris, le grand secret de la Vie et de l'Univers, et d'avoir partagé durant quelques heures cette complicité et cette connaissance avec l'auteur. *Sylvia* fait partie de ces livres et au bout des 296 pages on regrette que ce soit déjà fini et on se sent un peu orphelin, coupé d'Howard Fast, son génial auteur. Une histoire banale au départ : le détective privé Alan Macklin est chargé de reconstituer le passé d'une inconnue que veut épouser un milliardaire. Macklin dispose pour son enquête d'une photo, d'une carte manuscrite et d'un recueil de poèmes étranges, la Lune Obscure, publié par l'énigmatique Sylvia West. Il part donc à la recherche du passé de cette inconnue et de ceux qui ont partagé son enfance, son adolescence et son initiation au monde et à la vie. Il découvrira — ou plutôt revivra — le passé fort trouble de Sylvia et sa personnalité réelle, mais surtout il découvrira son propre visage à lui, sa vérité. Car Macklin ne s'aime pas, c'est un « privé » qui déteste son boulot mais est obligé de le faire pour survivre. A ses yeux, c'est un salaud et il n'a plus aucune estime pour lui-même, enfermé dans sa solitude et son désespoir. Aux derniers chapitres, il fera la connaissance de Sylvia, qu'il connaît par cœur sans l'avoir jamais vue ! Je vous laisse découvrir la suite, car c'est sublime. Et je ne vous ai pas parlé des petits à-côtés, des annotations en marge qui fourmillent à chaque page et qui font de ce livre une œuvre dense et très riche, des personnages qui composent le puzzle-enquête reconstituant le miroir/reflet du visage et de l'âme de Sylvia. Macklin en cherchant Sylvia se trouve face à lui-même au bout de la route. Un très grand livre, très beau et désespéré, avec une petite lueur d'espoir, par l'auteur de *l'Ange déchu* (chez NéO). *LE* livre du mois, un petit chef-d'œuvre...

UN BRIN DE BELLADONE

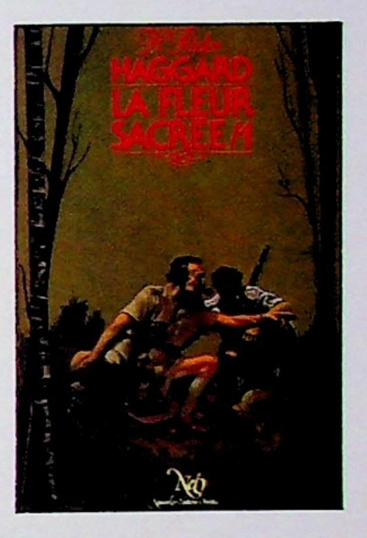
Robert BLOCH. Casterman

Je vous avais prévenu : revoilà Robert Bloch, et ce n'est pas fini ! Achetez au plus vite cette superbe anthologie réalisée et présentée par Jacques Chambon, car elle contient douze nouvelles parmi les plus belles jamais écrites par l'auteur de *Psychose.* Signalons l'imposture (légère) de Chambon qui ne prend pas la peine de signaler que six de ces nouvelles seulement sont inédites, les autres ayant été publiées dans *Fiction, Galaxie* et autres revues à l'époque, même si elles ont été (très bien) retraduites, et embrayons ! Vous savez déjà tout sur Bloch, on n'arrête pas de le redécouvrir et de louer son immense talent, étrange dosage de peur et d'humour, de suspense et de poésie, de rêves nourris par le cinéma et la vie, de cauchemars abominables, savamment distaillés dans notre esprit. Lisez *les Fabricants de Rêves :* c'est l'une des plus belles nouvelles de Bloch sur Hollywood et le cinéma, une méditation ironique et grave sur la création, la vie et le monde. *La maison affamée,* sur le thème éculé de la maison hantée, est absolument terrifiante ; vous retrouverez l'ombre du « Ripper » dans *Un crime des plus singuliers,* mais je ne vais pas tout vous raconter. Retrouvez le charme vénéreux de Bloch et les maléfices/malices du maître de la peur... un brin de belladone... un excellent titre et un breuvage savamment concocté par Chambon... garçon, un dernier verre, pour la route ! Pour tous les amoureux fous/gagas de Bloch, je signale la réédition chez NéO de trois livres (mineurs mais toujours intéressants) de Bloch : *Etoiles Filantes, Le temps mort* et *La Fourmilière* suivi de *Matriarchie :* un polar de série B, une histoire étrange et deux courts romans de SF sur l'explosion démographique et l'émancipation de la femme. Bloch misogyne ? Vous rigolez ou quoi ? Vous vous croyez au cinoche ?



LA FLEUR SACREE

(2 volumes)
H. Rider HAGGARD.
Nouvelles éditions Oswald



De joyeuses retrouvailles puisque la *Fleur Sacrée* est le récit d'une expédition au centre de l'Afrique, conduite par Allan Quatermain, grand chasseur devant l'Eternel ! Le lecteur se souvient avec émotion de sa rencontre avec Aycha dans *Aycha et Allan,* le quatrième volet du cycle sublime de *She,* celle-qui-doit-être-obéie, oh oui, je m'agenouille, aah... mais je m'égare, continuons. Or donc cette fleur, une orchidée géante à l'apparence très singulière, pousse dans une région inexplorée, au nord du Natal. Elle est sacrée pour le peuple sauvage des Pongos qui vivent là. Ces derniers adorent également une terrifiante divinité qui se présente sous la forme d'un redoutable gorille blanc. Et le grand-prêtre... mais je ne vais pas vous raconter tout le livre. Découvrez vous-même toutes les surprises que contient ce magnifique livre : Aventure, action, sorcellerie, amour... tout est là, avec toujours en toile de fond l'Afrique, le « continent sombre » qui a tellement envoûté Haggard. Invitation à un nouveau voyage, superbe et rare, sous la férule du Maître et la conduite d'Allan Quatermain que vous retrouverez le mois prochain dans *Les mines du roi Salomon.* Celui-ci est le héros de 18 volumes d' Haggard : vous aurez encore de quoi lire ! En route pour la chasse à l'orchidée !

FRANÇOIS TRUCHAUD

LIVRES

MONTY PYTHON'S THE MEANING OF LIFE
Book designed by James Campus. Stills Photography by David Appleby. Methuen.

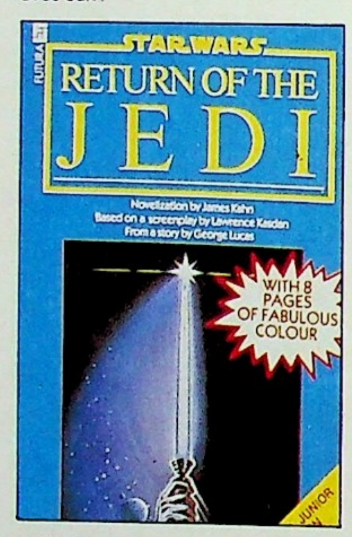
A LIAR'S AUTOBIOGRAPHY - VOLUME VI
by Graham Chapman. Magnum, Londres.

Ceux qui ont vu le film se demanderont par quel miracle on a pu tirer un livre du *Sens de la Vie* des Monty Python, où le délire visuel est tel qu'on assiste à l'*explosion* d'un personnage à la fin d'un repas trop copieux (...entre autres), mais le miracle est là. L'ouvrage *The Meaning of Life* n'est pas un dépliant publicitaire, mais existe bel et bien par lui-même. D'abord à cause de la quantité et de la qualité de ses illustrations photographiques (en France, il n'y a guère qu'aux œuvrettes de David Hamilton que l'édition ait accordé une pareille attention) : sur les doubles pages se succèdent avec vigueur les mêlées de rugby, les opérations chirurgicales sanglantes, les vomissements apocalyptiques, et les ballets de comédie musicale plus traditionnels. Mais aussi, le texte, qui reproduit in extenso tous les dialogues du film, est là pour montrer l'importance de l'élément littéraire dans toutes les constructions, dans toutes les destructions du Monty Python. Ce que confirme l'"Autobiographie d'un menteur" - le mensonge commençant avec la mention "Volume VI" qui suit le titre - que le montypythonesque Graham Chapman vient de publier.

Il ne faut pas confondre en effet l'équipe du Monty Python avec quelques besogneux Jean Yanne ou quelque poussif Coluche. Si *a priori* l'effet recherché et les moyens employés semblent assez voisins - le cinéma, dans chaque cas, gardant des aspects de music-hall et de café-théâtre - les distinctions se font très nettes lorsqu'il s'agit des sujets traités. C'est que le mauvais goût du Monty Python ne cherche pas à "éclairer" quelque question poltico-sociale éphémère en se satisfaisant d'analyses poujadisme à ras-de-terre. Non, le mauvais goût du Monty Python atteint toujours quelque chose de méthaphysique et, si prétentieux qu'il soit, le titre *Le sens de la Vie* doit être pris au sérieux. Tout est plaisanterie, mais tout est plaisanterie sur la guerre, la pauvreté, la médecine, la vieillesse, la mort. Autant de thèmes qui font du discours du Monty Python, malgré son caractère *so very British*, un langage international. Au point qu'en France, les œuvres du groupe peuvent avoir du succès tout en n'étant exploitées qu'en version originale. Un coup de pied supplémentaire aux traditions.

RETURN OF THE JEDI
Novelization by James Kahn. Based on a screenplay by Lawrence Kasdan. From a story by George Lucas. Futura, Londres. Deux éditions : une édition complète, et une "Spécial Junior Edition" abrégée. Avec huit pages de photos couleur dans les deux éditions.

Aux dernières nouvelles, le Jedi n'a pas seulement déchaîné les foules devant et dans les salles de cinéma. A Londres, deux jours avant la sortie du film, le chiffre d'affaires des librairies de science-fiction est monté en flèche lorsqu'ont débarqué des troupes de fanatiques à la recherche de tout ce qui avait été publié en rapport avec le troisième "round" de *La Guerre des Etoiles*.
Parmi les innombrables articles de *merchandising* se place la *novelization*, écrite cette fois-ci par James Kahn, déjà responsable d'une remarquable adaptation romanesque de *Poltergeist*. On ne révélera ici aucun détail de l'histoire, si ce n'est que, comme on s'en doute, Han Solo, grâce aux talents de ses petits camarades, perd assez vite l'état de glaçon dans lequel nous l'avions laissé à la fin de *L'Empire contre-attaque*, et qu'un certain nombre de modifications importantes interviennent non seulement dans l'intrigue, bien sûr, mais aussi à propos des personnages eux-mêmes. Le simple titre est beaucoup plus ambigu qu'il ne semble...
Il y aura certainement des petits curieux qui partiront à la recherche de cette *novelization* - d'autant plus qu'elle est, dans sa version Junior, d'un anglais assez facile - pour tout savoir tout de suite. Que la Force soit avec eux !



La Starforce est *déjà* avec eux. Elle leur reparlera bientôt de *Return of the Jedi*. En détail.

SERIE B
par Pascal Mérigeau et Stéphane Bourgoin. Préface de Patrick Brion. Edilig.

Scénario de *The Monster and the Girl* : "Une jeune fille est poussée à la prostitution par des gangsters ; son frère, qui veut la venger, se fait piéger par les gangsters, est accusé d'un meurtre, condamné à mort et exécuté ; mais son cerveau est greffé sur celui d'un singe, qui accomplira la vengeance à sa place." Que vous ayez lu ce résumé avec un ricanement de mépris ou, tout au contraire, en ne désirant qu'une chose, voir le film en question, vous avez pensé dans les deux cas : "Série B".
Car le succès de l'expression "Série B" dans le langage des cinéphiles est tel



qu'elle est devenue aussi bien laudative que péjorative. Pascal Mérigeau et Stéphane Bourgoin arrivent à temps oour remettre un peu d'ordre dans cette affaire, et pour nous rappeler que la Série B a été, des annees trente aux années cinquante, une réalité historique facile à définir à partir de critères financiers : à cette époque, la politique des grandes compagnies n'était pas, comme aujoud'hui, de concentrer tous les efforts sur quelques grands films. Bien au contraire, à côté des productions importantes, elles alignaient toute une série - car c'est bien de travail en série qu'il s'agissait - de productions plus modestes, à tous points de vue, ce qui ne voulait pas nécessairement dire méprisables (une Série B de compagnie riche était parfois faite avec plus de moyens qu'une Série A de compagnie pauvre). Epoque totalement disparue : si l'on voulait lui trouver un prolongement aujourd'hui, c'est du côté des téléfilms qu'il faudrait chercher.

Aujourd'hui, la question n'est plus de savoir ce que vaut la Série B artistiquement. Elle a ses chefs-d'œuvre officiellement reconnus, et l'on sait que les plus grands acteurs, de John Wayne à Clint Eastwood, et de Lee Marvin à Kirk Douglas - sans oublier Ronald Reagan ! - ont été à un moment de leur vie des acteurs de Série B. Mais ce qui reste toujours passionnant, à travers un ouvrage comme celui-ci, c'est de découvrir toute une génération d'artisans qui exerçaient leur métier avec passion, avec une liberté offerte par la modestie même de leur entreprise : comme le résumé de *The Monster and the Girl*, la Série B pouvait avoir tous les défauts, mais elle avait au moins une qualité : l'imagination. Les films fantastiques pullulent dans cette Série B : elle pouvait se permettre toutes les audaces, et rejoindre l'essence même du cinéma.
Signalons à côté de la richesse de l'ouvrage (exposés historiques, analyses, interviews, filmographies...), la qualité de son illustration. Qui ne reste pas béat devant la photo de *Smartwoman*, reproduite p. 68, n'est pas un véritable amoureux du cinéma.

FREDERIC ALBERT LEVY ■

THE AVENGERS
Dave Rogers ITV Books
1961 : début de la série *The Avengers* (Chapeau Melon et Bottes de cuir) en Grande-Bretagne, avec Ian Hendry et Patrick Macnee dans les rôles principaux. Les 26 épisodes de la série sont joués, réalisés, et diffusés en direct.
1962 : premier pas vers le format définitif. Honor Blackman, toute vêtue de cuir, et avant **Goldfinger**, remplace Ian Hendry. Cathy Gale apparaîtra dans 52 épisodes.
1965 : Emma Peel, interprétée par Diana Rigg, rentre en scène. 26 épisodes en noir et blanc, 25 en couleurs.
1969 : la brune amazone retrouve son mari perdu, et arrive Tara King, la première célibataire du show. 32 épisodes, dont 17 avec la large participation de Mother (Mère-Grand).
1977 : Exit Linda Thorson, remplacée par Joanna Lumley et Gareth Hunt dans les rôles respectifs de Purdey et Gambit. John Steed est toujours là, seize ans après, et ce trio de choc est un échec retentissant. Le cœur n'y est plus, ceci en partie à cause d'une coproduction désastreuse avec la France et le Canada.
Qui y-a-t-il d'autre dans ce livre à part cette fidèle chronologie de la série ? Rien, ou presque... Des résumés complets de chaque épisode (excepté la dernière tentative), quelques photos noir et blanc mal reproduites, des informations sur la pièce de théâtre montée en 71, les émissions radiophoniques en 72 en Afrique du Sud, le scénario d'un long métrage jamais tourné, et c'est tout !! Il ne reste à chaque spectateur qu'à établir sa propre analyse en attendant une rediffusion judicieuse... En espérant que cette série télévisée exceptionnelle sera enfin complète. Avec Ian Hendry certes, mais surtout Honor Blackman et les premiers épisodes de Diana Rigg.

DOMINIQUE MONROCQ ■

SANS DESSUS DESSOUS
Claire Paillocher
Love me tender.
Non, il ne s'agit pas du célèbre roman de Jules Verne, mais d'un Voyage tout



aussi Extraordinaire dans l'univers des dessous féminins. Partez donc à leur découverte en égrenant l'alphabet sacré de l'érotisme fétichiste : accessoires en tous genres, bas-résille, corsets, dentelles etc... Mais avant de vous brûler les yeux sur les images (et il y en a !), n'ayez pas l'air trop bête, lisez le texte : une vraie mine de renseignements, d'analyses pertinentes et de bonne humeur.

Agréable et mouvementé, cet itinéraire érotico-vestimentaire est tracé par la plume exubérante et souple de Claire Paillocher, chroniqueur du magazine 20 ANS (qui l'aurait cru?). Après un bref historique plutôt rigolo, le voyage comporte trois étapes majeures, toutes richement illustrées : le cinéma, la pub et la mode. De quoi rêver... Une fois refermé ce bel album, le lecteur érotomane de Starfix accompagnera sa petite amie dans un magasin spécialisé et passera à l'acte. La lectrice de Starfix pourra toujours se servir du solide cartonnage comme d'une arme contre les assauts répétés de son jules émoustillé. Enlevez tout de même la jacquette avant... pour ne pas l'abîmer.

MICHEL SCOGNAMILLO ■



DISQUES

MUSIQUE DE FILMS

L'HOMME DE LA RIVIERE D'ARGENT (The Man from Snowy River) célèbre, paraît-il, le renouveau du western classique tel que peuvent le concevoir les cinéastes australiens. Mais si l'œuvre est une cruelle déception, sa partition musicale n'est pas pour autant à dédaigner. A condition du moins de s'en tenir au disque édité par Varèse Sarabande (STV 81167) disponible par l'intermédiaire de Discoshop Distribution... Car une fois passées les premières images du générique, le mixage du film désamorce complètement le charme de la musique. «Jessica's Theme», qui accompagne le domptage du poulain, se trouve ainsi considérablement diminué par le raccord sur l'héroïne jouant ce morceau au piano.

L'album évite ce type de désagrément



pour ne laisser place qu'à une musique de toute beauté. On s'attardera notamment sur «Clancy's Theme», une composition traditionnelle arrangée avec une guitare sèche prédominante, qui caractérise le personnage interprété par Jack Thompson. Bruce Rowland préfère les arrangements simples au brio de Brian May. Un style comme un autre. Reste à savoir s'il deviendra aussi célèbre que son illustre prédécesseur. A l'occasion d'un prochain film, peut-être...

Phantasm a acquis son statut de «cult-movie» autant grâce à la maîtrise de mise en scène de Don Coscarelli qu'à la musique électronique envoûtante de Fred Myrow et Malcolm Seagrave. Pour son dernier film, le réalisateur change d'optique, et se jette à corps perdu dans les exploits initiatiques d'un héros typique perdu dans les méandres d'un univers d'*héroicfantasy*. Malheureusement, les canons musicaux du genre sont déjà établis, et Lee Holdridge n'a quasiment fait que s'y conformer. L'écoute du disque *THE BEASTMASTER* (Varèse Sarabande STV - Discoshop Distribution) ne fait que confirmer cet état de fait : la partition consiste principalement en un habile mélange entre *La Guerre des Etoiles* et *Conan*. Et quand on songe que Basil Paledouris pour ce dernier n'était pas resté très éloigné des accords d'*Excalibur*, on se demande où va cesser cet effet de boule de neige... Heureusement, ces inspirations forcenées ne sont pas réellement gênantes, et ne viennent pas troubler un évident plaisir d'écoute. John Williams ou James Horner auraient certainement donné à cette œuvre une texture musi-



cale plus conséquente, mais Lee Holdridge fut loin d'être un mauvais choix. Et quand on considère le peu de temps qu'il avait à sa disposition pour composer *et* orchestrer les différents thèmes, son travail est plus un défi qu'une copie conforme sans originalité.

Un dernier mot sur John Williams : la musique de THE RETURN OF THE JEDI est disponible depuis peu aux Etats-Unis. On en parlera longuement le mois prochain...

D.M. ■

ROCK

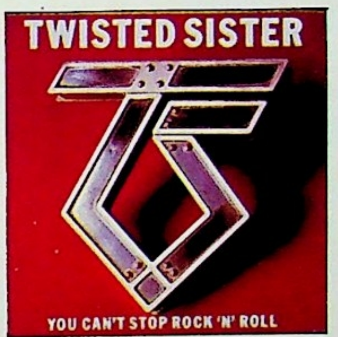
MEATLOAF :
«Midnight at the Lost and Found» (Epic/CBS)

Une idole qui s'écroule, qui s'effondre lamentablement dans l'indifférence générale... Meatloaf n'est plus que l'ombre de lui-même, un fantoche s'efforçant en vain de retrouver la puissance fascinatoire de ses deux albums précédents. Corben et Berni Wrightson ont disparu de ses pochettes, et le rock lyrique, évocateur, charmeur, qui le caractérisait s'est effacé au profit d'une musique lourdingue, anémique, débilitante. Le Meatloaf d'antan n'était en fait que la résultante d'une voix évoluant avec aisance sur une orchestration souvent «classique» et des textes poétiques signés Jim Steinman. Ils se sont fâchés pour une sombre histoire de royalties. Meatloaf, armé de ses seules cordes vocales, ne tient plus la distance. Et il suffit d'écouter *« faster than the speed of the night »* de B.Tyler, produit et partiellement écrit par Steinman, pour discerner lequel des deux était indispensable... Sorry, Marvin, t'as encore loupé le coche. Et ce n'est pas aujourd'hui que tu vas refaire surface !

DOMINIQUE MONROCQ ■

LE CHEMIN DU ROCK

"Nous marchons dans les rues, en armées de clochards, nous avons le lion dans notre cœur, nous ne cherchons pas la bagarre, nous voulons juste nous marrer, mais nous sommes prêts si vous voulez commencer". Tel est le message que nous livrent les **TWISTED SISTER**, le gang de "greasers" le plus excitant qu'il m'ait été donné d'entendre depuis un bail. Quel plaisir que de voir des furieux enveloppés dans des cuirs et des jeans limés jusqu'à la trame, les yeux cachés derrière des vitres noires et qui nous culbutent les neurones avec une vitalité inquiétante.



Ah que c'est bon ! Il faut que je vous dise que ces énergumènes comptent dans leurs rangs un des terribles *Dictators, Mark "The Animal" Mendoza*, himself. Il existe, d'autre part, une vidéo live où le groupe s'exhibe dans une jam gigantesque en compagnie de Lenny, l'âme damnée de Motorhead. Des titres très forts émergent dans ce disque, *"The Kids are Back"*, *"Like a Knife in the Back"* ou *"The Power and the Glory"* et je suis persuadé que les "Headbangers" de la Starforce se réjouiront de ce heavy rock du type *"Rose Tattoo"* qui excelle en riffs plombés et rythmique guerrière. La voix est excellente, simple et efficace, ce qui vous change des hululements habituels du hard. Je vais même vous donner le titre de ce second album de Twisted Sister *"You can't Stop Rock n'Roll"* (WEA), c'est suffisamment explicite non ?

LES DEXY's MIDNIGHT RUNNERS ne vous sont plus inconnus aujourd'hui. On ne peut décemment échapper à leur entraînant *"Come On Eileen"*, ni à leurs dégaines de poulbots. Alors, aux vues du foudroyant succès du groupe et de son dernier album, Pathé Marconi, leur ancienne maison de disques, s'est empressé de ressortir des vieilles bandes composant un album fait de versions différentes de titres déjà connus, de faces B de 45 T et de quelques inédits. Rassurez-vous, il n'y a pas arnaque sous vynile, ce n'est que du bon, de la soul revisitée, du folk cuivré, de l'âme et de la passion en condensé violoneux. Les Dexy's ou le label "qualité fixe" en quelque sorte. La méthode reste néanmoins douteuse.

Les **BLASTERS**, je les aime bien, ils pratiquent un rock carré, traditionnel. Ils se ramassent des allures de cow-boys



ayant subi de nombreux liftings, ils sont copains avec des gens comme Jeffrey Lee Pierce, X ou Phast Preddie et puis ils font des disques également. Le premier était agréable et bien ficelé, le deuxième, un mini-Lp Live enregistré à Londres, était quelconque et celui-ci, enregistré à Los Angeles, leur ville, me semble presque ennuyeux. C'est bête à dire, la musique a beau être la même, elle ne m'accroche plus autant et j'ai peine à croire qu'ils pourront me plaire à nouveau ou refaire un tube de la même veine que *"Marie, Marie"*. Toujours est-il que leur album s'appelle *"Non Fiction"* (WEA) et que la pochette, vue de loin, ressemble à l'affiche des "Aventuriers de l'Arche Perdue". Ça veut rien dire, mais c'est comme ça.

Et pour ceux qui ont envie de mettre un terme à leur existence en musique, le label havrais "Invitation au Suicide" propose deux disques-chocs ; le Lp de l'Américain **CHRISTIAN DEATH** (joyeux non ?) *"Only Theater of Pain"*, si vous ne comprenez pas prenez un dictionnaire et vous jugerez tout de suite l'esprit qui habite ce disque. Une espèce de fécondation entre Gun club, les Cramps, Bauhaus et des incantations religieuses, le tout sur fond d'inquisition et de terreur. L'autre disque c'est celui des **PROVISOIRES**, groupe français bien tourmenté aussi mais cependant moins dur et extrémiste que le précité. Dois-je vous quitter sur de si terrifiantes pensées ? Non, alors je vous signale pour finir la sortie française du premier album d'**ADAM ANT**, *"Dirty Wear and White Sox"* (CBS) sur lequel le bel éphèbe pirate hésitait entre des tendances novö et ses chants de guerrier indien (qui firent son éphémère gloire). Avec le recul, c'est amusant. Sur ce, Tchao.

HERVE "ACTION MAN" DEPLASSE ■



VIDEO CLIPS

MICHAEL JACKSON : "Beat It" (CBS). La coqueluche de l'Amérique pensante et dansante frappe encore. Et après l'onirisme travaillé de "Billie Jean", Michael Jackson change de style, à la fois musicalement et visuellement. Van Halen, le guitariste fou, décoche un furieux solo de son instrument, et Neil Geraldi, tout droit venu de la publicité, met en images un épisode d'une guerre de gangs de jeunes. Le tout oscillant entre *Les Seigneurs, Class 1984,* et *West Side Story*... La caméra est sans cesse en mouvement, suivant en long travelling les bandes prêtes à s'affronter, découvrant dans un ample mouvement de grue l'entrepôt qui va servir de champ de bataille. Heureusement, le petit Michel est là pour désamorcer la confrontation, et transformer une bataille sanglante en réunion chorégraphique plus à sa place sur les planches de Broadway que dans les bas-fonds du Bronx.
Le nouveau prophète de la musique pacificatrice est arrivé. Et après avoir joué les dieux débonnaires avec toute



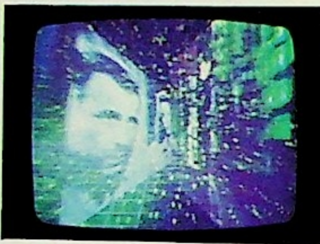
sa famille dans la superbe vidéo "Can You Feel It ?", tout porte à croire que Michael Jackson est resté sur Terre pour apporter la bonne parole d'amitié universelle... Ah, la portée insoupçonnée du funk, quand même !

LOU REED : "Legendary Hearts" (RCA). Lou Reed, après avoir longtemps évolué au milieu du pop art musical d'Andy Warhol et de ses délires de toxicomane, revient, dit-il, à des bases plus saines. Plaquant trois accords de guitare ultra simples, il pose la grande question existentialiste de la décennie : dans notre monde urbain troublé, quel aurait ete le sort des grands amoureux



légendaires, d'Antoine et Cléopâtre à Roméo et Juliette ? Sur l'écran défilent des petits cœurs du plus bel effet, qui vont et viennent ou se brisent en deux, tandis que Lou Reed, sur fond d'étoiles et d'enseignes au néon, traîne sa langueur monotone. Un clip tout en incrustations vidéo, qui traduit son imagerie désuète par des fondus enchaînés successifs... Et les visages de Rudolf Valentino, Humphrey Bogart, Lauren Bacall, qui se profilent les uns apres les autres, suffisent à sublimer le





propos du chanteur. Quelques photos, et c'est toute une série d'associations qui s'inscrit dans notre esprit. Le Séducteur Latin, Bogie, the Look... des passionnés qui dépassent le temps et les frontières. Comme quoi le cinéma rejoint intégralement la mémoire collective...

SIXTIES FOR EVER
Les années soixante sont devenues synonyme de vie facile, heureuse, sans problèmes... Une époque sans marasme économique, à laquelle se rattachent et s'identifient même ceux qui ne l'ont pas vécue. Tracey Ullman, pour



accompagner son 45 tours chez Stiff/Arabella, propulse son clip promotionnel dans ce passé révolu. "Breakaway" est un titre avec une musique directe, endiablée, qui s'accompagne ici d'un défilé de mode des plus singuliers. Tout y passe : l'uniforme sage des "public schools", le ciré en damier noir et blanc allant de pair avec une perruque blonde et des lunettes de soleil, la minijupe en cuir et les cheveux relevés au-dessus de la tête, l'ensemble tunique-pantalon aux couleurs psychédéliques... L'artifice au pouvoir, en quelque sorte...



Mary Wilson, elle, joue la carte du tendre, de la sensibilité, de la romance. Et ce passéisme est plus pour elle un véritable mode d'existence qu'une simple mode passagère. Telle qu'on l'a voit dans "Beware Boyfriend", des répétitions au concert proprement dit, elle demeure "sixties" jusqu'au bout des ongles. Mais la surprise provient d'une scène tournée dans une station balnéaire dont les Anglais ont le secret, où son apparence rétro, avec sa coiffure si particulière, ne suscite plus aucune curiosité. Toutes les femmes suivent son exemple, de la plus jeune à la plus âgée... La fragilité des apparences !
Et si tout ça ne vous donne pas envie de courir revoir *Ligne Rouge 7000* de Hawks, ou *Les Filles du Code Secret*, le cas est désespéré. Mais peut-être pas incurable !

ICEHOUSE : "Hey Little Girl" (RCA). Une grande maison au milieu d'un parc, une fillette qui prend des cours de danse, un jeune amoureux éconduit...



Et lorsque le noir et blanc fait place à la couleur, lorsque le monde de l'enfance s'efface devant l'univers adulte, rien n'a changé. Les situations se font encore plus pesantes, encore plus pathétiques. Les feux de la rampe inaccessibles, les ambitions déçues, le bonheur futile d'une vie facile, la déchéance, les larmes, l'oubli... Les actions passées et présentes se mêlent au spectre du souvenir, avec sa douceur de vivre insouciante, se téléscopant dans un montage de virtuose. Pour promouvoir ce groupe australien à mi-chemin entre l'élégance de Roxy Music et le charme clinquant d'ABC, Russell McKay prouve encore qu'il demeure incontestablement le meilleur.
Surtout, on voit se dessiner un style authentique, une réelle personnalité. On retrouve ce souci du décor surchargé, avec ses miroirs et son éclairage diffus, qui a marqué "Only the Lonely" des Motels ou "Gypsy" de Fleetwood Mac, ou le travail en monochrome du même "Gypsy". Mais la mise en scène n'est pas tout. Une thématique dans le concept, l'idée directrice, se profile également, exprimant tour à tour avec la même aisance amour fou ("It's Raining Again" de Supertramp), romantisme ("Gypsy"), et désespoir tragique ("Take the L" des Motels). Keith Williams vous offre les trois à la fois dans "Hey Little Girl", et il n'y a aucune raison de se plaindre. Le résultat est splendide...

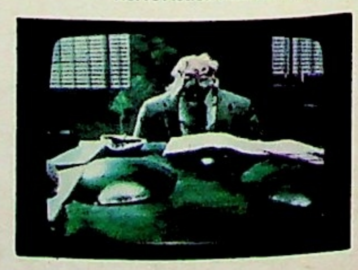
DOMINIQUE MONROCQ ■

THE RAMONES
Psychotherapy - WEA
Gabba, Gabba, Hey !!! Les Crétins, pardon, les Ramones ont une vidéo. Si, si, comme les grands. Ils l'auraient faite à l'époque de "Rocket to Russia", le morceau choisi aurait été "Lobotomy". Pour leur nouveau disque, ils ont bien sûr sélectionné "Psychotherapy", leur hymne cérébral. Les Ramones affec-



tionnent particulièrement les thèmes neurologiques qui mettent en scène des barjots. En effet, outre les deux cités plus haut, on relève dans leur discographie, des titres aussi évocateurs que "Go Mental", "Gimme Shock Treatment", "I Wanna Be Sedated", "Bad Brain". Bref, leur vidéo dégage. Le petit nouveau est là, en grande tenue Ramones, et il mène la danse au milieu des locataires d'un asile d'aliénés aux allures de zombies. Le décor est sinistre comme de coutume dans ce genre de lieu et une grille métallique fait office de porte. Derrière celle-ci, les malades en robe de chambre et au teint livide évoluent parmi le groupe, qui lui, est en tenue de combat. Le petit nouveau (qui refuse de se faire appeler Ramone, paraît-il) joue le kid schizoïde de la chanson et, lors de son passage sur le billard, sa tête se craquèle afin de céder le passage à une autre tête, monstrueuse, et porté par un cou démesuré. Une séquence digne des meilleurs scènes de transformation de "La Chose" de Carpenter avec l'humour féroce des Ramones en bonus. Notre ami libérera ensuite les malades qui s'enfuiront gaiement dans un pogo effréné. A moins que l'ordre des choses ne soit différent. A moins que ce soit plutôt "Earth, Wind & Fire" que j'ai vu. A moins que les Ramones aient tourné un clip bucolique et sain. Et pourquoi je n'ai pas eu de mercure dans ma bouillie ce matin. Maman, maman, s'il te plaît, gimme, gimme, shock treatment.

Hervé Action Man DEPLASSE ■

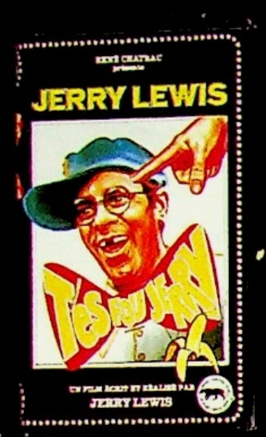


LA GUERRE DES GANGS











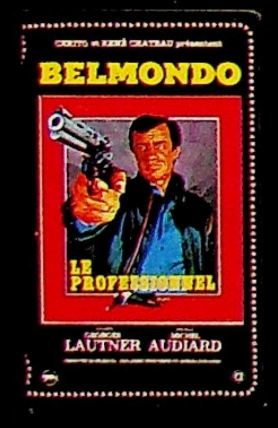


















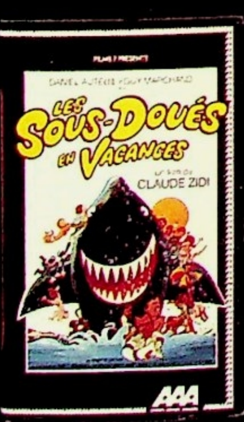












DISTRIBUTION EXCLUSIVE : HOLLYWOOD BOULEVARD
MICHEL FABRE : 4, BD MONTMARTRE - 75009 PARIS - TÉL. 824.62.52